

LETTRES
SUR
L'ITALIE.

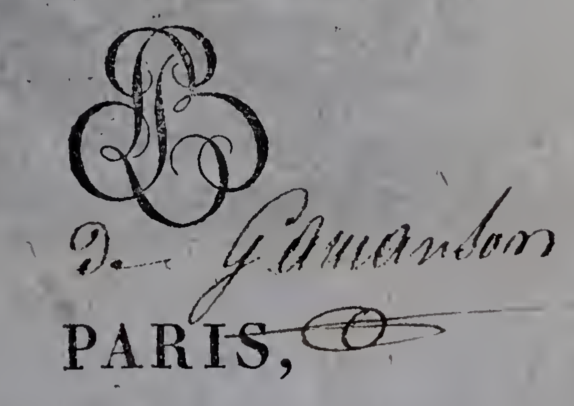


LETTRES
SUR
L'ITALIE,
EN 1785,

PAR DUPATY.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE FIGURES.

TOME PREMIER.

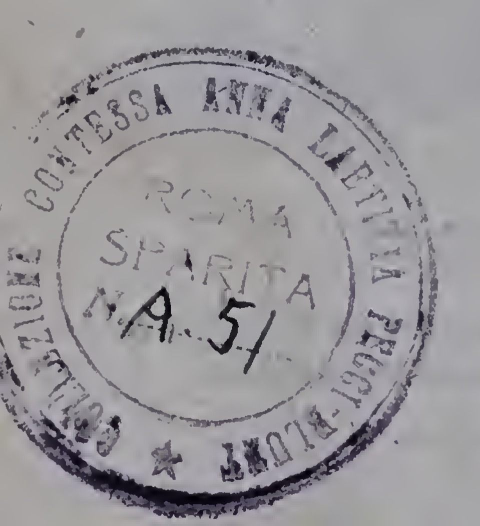


PARIS,

ALEXANDRE BRIAND fils, rue des Poitevins, nº 2, au coin de la rue Hautefeuille.

1812.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE.



NOTICE

SUR

DUPATY.

N. Dupaty naquit à la Rochelle en 17. . — Il fut d'abord Avocat-Général au parlement de Bordeaux; ensuite Président à mortier au même parlement. Ce Magistrat, aussi intègre qu'éclairé et éloquent, se fit beaucoup d'honneur, par son courage, dans la révolution de la Magistrature, en 1771. Il s'en fit davantage en arrachant au supplice trois malheureux de Chaumont, condamnés à la roue : le mémoire qu'il publia, pour les défendre, est plein de force et de sensibilité. Ses Réflexions historiques sur les lois criminelles méritent le même éloge, et ont servi à

faire améliorer le code criminel en France. Dupaty s'occupa long-temps de la réforme de ce code, et il montra dans les obstacles qu'il éprouva pour détruire d'anciens préjugés, autant de lumières que de zèle. Les LETTRES SUR L'ITALIE, qu'il écrivit pendant son voyage en ce pays, seront toujours lues avec plaisir : l'Auteur voyageoit en homme sensible aux chefs-d'œuvres des arts et aux beautés de la nature. Dupaty mourut à Paris, en 1788, dans un âge peu avancé.

LETTRES SUR L'ITALIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A Avignon, Avril.

Je suis arrivé avant-hier à Avignon. Ne désespérez pas à Paris du printemps, je l'ai rencontré à l'entrée du Comtat.

Mes premiers empressemens ont été pour la fontaine de Vaucluse. J'ai été la voir hier. Je ne sais pourquoi je dis hier, car il me semble que je la vois encore aujourd'hui.

Je crois voir encore aujourd'hui s'échapper du milieu d'une chaîne de montagues, comme du fond d'un vaste entonnoir, une rivière qui monte, s'élève,

et tout à coup se déborde avec une impétuosité, avec un tonnerre, avec un bouillonnement, avec une écume, avec des chutes que le pinceau du poète ni celui du peintre ne rendront jamais : c'est la fontaine de Vaucluse. Un instant après, cette rivière se calme, comme un heureux naturel que la vivacité emporte d'abord, et que soudain la bonté modère. Elle change alors ses flots d'argent en flots d'azur, et les verse, et les roule, et les abandonne sur un tapis d'émeraudes ; mais bientôt elle se divise en une multitude de petits ruisseaux, pour courir à travers un vallon charmant. En sortant du vallon, ces ruisseaux se réunissent et partent de nouveau tous ensemble par cent routes différentes, pour aller arroser, féconder, embellir, sous le nom de la Sorgue, le délicieux comtat d'Avignon.

La peinture que l'abbé Delille a tracée de ce beau séjour, est très-exacte. J'ai

vérifié tous les vers : ils disent la vérité comme de la prose, ce qui n'est ordinaire ni aux voyageurs, ni aux poètes. Ces vers cependant ne peuvent donner l'idée de ce lieu, ils n'en donnent que le souvenir. Il en est de même des portraits et des descriptions à l'égard de tous les objets. Je n'ai trouvé dans les vers, ni tant d'écume, ni tant de fracas, ni tant de murmures, que m'en a offert la fontaine. On n'y voit pas non plus ces rocs si noirs, qui forment un contraste admirable avec la neige des flots qui s'y brisent ; enfin, le poète n'y a pas déployé ce brillant tapis d'émeraudes où la Naïade se repose.

Vaucluse offre à la fois le tableau le plus admirable et le phénomène le plus singulier ; mais je dirai avec le poète :

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressoient mon cœur.

Ce souvenir de Pétrarque et de Laure

anime tout le paysage : il l'embellit, il l'enchante. J'ai cherché des traces de ces amans sur tous les rochers. C'est donc ici, disois-je, qu'ils venoient s'asseoir ensemble, que Pétrarque a tant aimé, a répandu tant de larmes, qu'il a poussé tous ces soupirs immortels que nous entendons encore ! Je me suis assis sur la pente d'un rocher ; et là, je me suis enivré, pendant une heure, du bruit de ces eaux, de la verdure de ces gazons, de l'azur de ce beau ciel, de la jeunesse, du printemps et du souvenir de Laure. Là, j'ai appelé, j'ai rassemblé autour de mon cœur tous les objets qui lui sont chers. Je me suis figuré tous mes enfans sautant sur ces gazons, courant sur ce rivage et frappant à l'envi les échos et mon cœur de mille cris de bonheur et de joie.

Avant que de partir, j'ai voulu savoir si, comme l'assure l'abbé Delille, « l'écho

« n'avoit pas oublié le doux nom de Laure. » N'en déplaise au poète, l'ingrat en a oublié la moitié.

Adieu, charmante fontaine de Vaucluse. On connoît à peine les lieux où Alexandre a gagné ses batailles; on reconnoîtra éternellement les lieux où Laure et Pétrarque ont aimé : les murmures de ton onde, ô Vaucluse! et les vers des chantres des Jardins et des Mois les diront à tous les siècles. (*Voyez le troisième chant des Jardins, et le troisième des Mois.*)

LETTRE II.

A Avignon.

J'ai encore peu de chose à vous dire sur Avignon. Je n'y suis que depuis trois jours : vous me répondrez peut-être que

M*** a fait un voyage d'Italie, et n'a pas quitté la France.

Voici quelques détails qui m'ont frappé.

Le vice-légat juge au criminel souverainement, et au civil en premier ressort. Cet usage est commun, dit-on, en Italie. Pourquoi donc? La justice civile menace principalement les riches; la justice criminelle, les misérables.

Le vice-légat a le droit de faire grâce: étrange aliénation de la souveraineté! Il est vrai que les tribunaux en France ont souvent le droit d'empêcher le roi de la faire: aliénation plus étrange!

Le pape est si content de son vice-légat, qu'il vient de le créer porte-chandelier de sa chapelle: c'est dans le gouvernement du pape une promotion.

J'ai vu hier un homme qui sort des galères, auxquelles ce porte-chandelier l'avait bien injustement et bien ridicule-

ment condamné pour cinq ans, comme convaincu d'assassinat.

Cet infortuné, nommé Lorenzo, a subi sa condamnation, malgré les efforts de l'intendant de Toulon, et la réclamation générale.

Son innocence a éclaté d'une manière extraordinaire (1).

Un jour qu'il passoit dans l'arsenal de Toulon, un autre galérien dit à un de ses camarades : « Voilà un malheureux dont je ne peux supporter la vue. — Pourquoi donc ? — Cet homme est ici pour avoir assassiné un tel, et c'est moi qui ai commis ce crime...... » Lorenzo entendit ce propos : quel moment ! Il va à ce galérien, il le presse, il le conjure de remettre au plus vîte en des mains sûres le secret de son innocence. Mais

(1) Je tiens ces détails de l'intendant de Toulon, homme très-éclairé et très-humain, M. M***.

l'ame du misérable étoit déjà fermée à la pitié, et rouverte à la terreur. Lorenzo, de l'aveu de ses supérieurs, a la constance de s'attacher, pendant deux ans de suite, au dépositaire de son innocence. Il obtient d'être lié à la même chaîne. Il le suit à l'hôpital. Que ne lui dit-il pas pour le toucher, et le jour et la nuit, et tous les jours! Il ne le touchoit point. Enfin, au bout de deux ans, il parvint, à force de prières et de larmes, à amollir de nouveau l'ame du scélérat, à y réveiller le remords, à en faire sortir une seconde fois l'important secret. Des témoins étoient apostés. On dresse un procès-verbal, on le porte à l'intendant. L'intendant fait jeter à l'instant le coupable dans les cachots. Sévérité imprudente! le coupable se rétracta.

Les cinq années de galères se sont écoulées, et Lorenzo en est sorti.

Sur quoi donc avoit-il été condamné?

Sur l'indice le plus léger; sur un indice! L'assassiné avoit neuf louis dans sa poche; on arrête trois hommes, du nombre desquels étoit Lorenzo, on leur trouve à chacun trois louis dans la poche : voilà, dit-on, les neuf louis, et par conséquent les trois assassins : on condamne ces trois hommes aux galères. Deux y sont morts..... C'est l'histoire de Danglade, l'histoire des indices, l'histoire de tous les tribunaux criminels, hors ceux d'Angleterre. Les lois, en Angleterre, craignent de condamner; les lois, en France, craignent d'absoudre.

Notre infortuné va aller à Rome se jeter aux pieds du pape, pour obtenir la révision de son procès. On dit que le pape est humain.

J'ai fait une remarque : les hommes humains (les hommes) croient plus difficilement aux crimes, et se trompent moins. L'humanité est une lumière.

LETTRE III.

A Toulon.

PUISQUE ma route m'a conduit à Toulon, il faut bien que je vous en dise un mot.

C'est une ville assez jolie, elle est bâtie régulièrement, mille ruisseaux descendent des rochers et des montagnes auxquels elle est adossée, et de toutes parts y pénètrent. Une multitude de fontaines les recueillent et les répandent: on prendroit la ville de Toulon pour une fontaine. Cette quantité d'eau rend un peu plus froid l'hiver, mais elle rafraîchit l'été.

Le port est admirable. J'ai vu le *Héros*, que montoit M. de Suffren. Ce vaisseau n'a pas usurpé son nom.

Je me suis occupé particulièrement du régime des galères.

Les galériens ne sont pas maltraités à Toulon, ils travaillent et on les paie. Chose horrible ! il y a peut-être deux millions d'hommes en France qui seroient heureux d'être aux galères, s'ils n'y étoient pas condamnés.

Autrefois, à peine le ban des galériens étoit fini, qu'ils revenoient ; mais depuis peu, les tribunaux qui fournissent Toulon, au lieu de renvoyer aux galères les récidivans, les font pendre.

Le nombre des galériens est à peu près le même tous les ans, c'est-à-dire, il se commet tous les ans à peu près le même nombre de crimes. Ainsi, il entre à peu près la même quantité d'eau par jour dans un vaisseau, et le travail de la pompe est égal ; mais si le vaisseau étoit meilleur, si les bois étoient mieux joints, si la surveillance étoit plus grande, il entre-

roit par jour dans le vaisseau beaucoup moins d'eau.

J'ai parcouru le registre des galères. Ecoutez. Des enfans de treize ans, condamnés aux galères pour avoir été trouvés avec leurs pères convaincus de contrebande! Je l'ai lu. « Pour avoir été trouvés avec leur père. » S'ils n'avoient pas été trouvés avec eux, on les eût mis à Bicêtre. Voilà le code du fisc ; voilà l'indulgence pour le fisc : on lui a vendu le sang innocent! et on se tait!

J'ai vu plusieurs de ces enfans, et des larmes ont roulé dans mes yeux, et l'indignation s'est allumée dans mon ame, et je ne me suis appaisé que dans l'espérance de ne pas mourir sans avoir dénoncé tous les crimes de notre législation criminelle. Ah! si je peux contribuer à délivrer ces jeunes et innocentes mains de ces fers abominables.... Je l'espère....

J'ai lu aussi sur les registres : « Pour

« crime de filouterie, et véhémentement
« soupçonné d'assassinat, aux galères
« perpétuelles. »

J'ai lu aussi sur le registre : « Pour
« fourberie et avoir trompé une foule de
« gens honnêtes (en propres termes) à
« cent ans de galères. C'est une sen-
« tence du Tribunal des Deux-Ponts. »
La France prête à plusieurs souverains d'Allemagne ses supplices.

J'ai lu encore sur le registre : « Véhé-
« mentement soupçonné d'un assassinat
« et d'un vol avec effraction, aux galères
« perpétuelles. »

Je paierois cher un double des registres des galères. Que de lumières ils renferment! Ils peuvent servir à apprécier la moisson sanglante que fait chaque année en France, dans ses différens tribunaux, le glaive exterminateur de la justice criminelle.

Un événement singulier plongea, il y

a quelque temps, les galériens dans le plus profond désespoir. L'intendant de la marine reçoit l'ordre de séparer en trois classes les déserteurs, les contrebandiers et les criminels. Il semble que les déserteurs et les contrebandiers auroient dû bénir cette séparation : leur désespoir fut extrême.

Tous les galériens, en effet, se voient absolument du même œil; car le malheur est comme la mort : il met de niveau tous les hommes. Les galériens ne sont entr'eux que des malheureux, des foibles qui ont été vaincus par des forts. Loin de rougir ici de l'atrocité des forfaits, on s'en vante; on a fait plus de mal à l'ennemi, on a été plus adroit ou plus courageux. Ainsi les déserteurs et les contrebandiers ne méprisent point les criminels; et par la séparation ordonnée, ils perdoient plusieurs avantages : l'un, un compagnon robuste; l'autre,

celui dont il avoit coutume d'entendre la voix et de rencontrer le regard ; celui-ci perdoit l'homme qui étoit malheureux avec lui. Il coula, aux approches de cette séparation, des larmes amères, des larmes du cœur. L'intendant de la marine a accordé à plusieurs galériens la grâce de vivre ensemble à la même chaîne.

Réfléchissez sur ceci. Fouillez ces nouvelles profondeurs du cœur humain.

LETTRE IV.

A Nice.

NICE est assis sur un amphithéâtre de rochers qui s'avancent un peu dans la mer; il est entouré de montagnes qui insensiblement descendent, et semblent offrir, à tous ceux qui passent, des maisons de campagne charmantes, couvertes

d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers de toutes les espèces, et surtout de citronniers, de limoniers et d'orangers. C'est une richesse, ou plutôt la plus grande richesse du pays. Il y a des particuliers qui cueillent tous les ans plus de trois mille oranges, plus de cent cinquante mille citrons. Enfin le pays est (comme on dit dans le pays même) très-abondant *en aigrure.*

En aigrure? Que veut dire ce mot aigre et barbare? Ce nom d'aigrure est celui que l'intérêt, pour lequel le beau n'est rien, l'habitude, pour laquelle tout cesse d'être beau, donnent, à Nice, à ces belles pommes du jardin des Hespérides, à l'aide desquelles vainquit Atalante.

Les maisons de campagne des environs de Nice sont peuplées d'Anglais, de Français, d'Allemands : chacune d'elle est une colonie : c'est là que, de tous les pays du monde, l'on fuit l'hiver. Nice,

pendant l'hiver, est une espèce de serre pour les santés délicates.

Cette saison ne règne guère ici que deux mois, et jamais n'y est trop sévère. A la vérité, dans le cours de l'année, un vent du nord souffle de temps en temps du haut des montagnes, et incommode le printemps et l'automne, et l'été même.

M. Thomas a gagné ici quatre à cinq heures de vie par jour, c'est-à-dire, de pensées et d'étude. Il s'occupe trop de la gloire, il travaille, depuis trente ans, nuit et jour, à sa statue.

J'ai vu des Anglaises touchantes, et même charmantes : à leur arrivée, elles mouroient; elles ont refleuri dans l'air de Nice. Winckelmann, si sévère, si injuste envers les figures des femmes anglaises, auroit sûrement quelque indulgence pour celle de mistriss B...; mais aussi mistriss B..., ce sont toutes les roses de la France, et tous les lis de

l'Angleterre ; tout l'intérêt des femmes de son pays, et tous les charmes des femmes du nôtre : elle fait oublier presque tout son sexe ; elle m'a fait oublier Nice.

LETTRE V.

Nice.

On m'a mené hier dans la rue la plus obscure ; on m'a fait entrer dans la maison la plus pauvre ; on m'a fait monter cinq étages : enfin j'ai trouvé un petit homme assez mal vêtu, habillé de gris, visage de cinquante ans, perruque en bourse, vif, léger, gesticulateur : c'était le premier président du sénat de Nice.

Ce premier président, qu'on appelle le comte de ***, ne manque ni d'esprit, ni de connoissances : en voici une preuve : il admire Montesquieu, et croit réelle-

ment la législation de son pays mauvaise. Y a-t-il beaucoup de magistrats, dans certains pays de l'Europe, qui fussent en état de faire cet aveu ?

La police est entre les mains du militaire, ce que le consul de France trouve fort bien, et le vice-consul fort mal : le premier est consul, le second vice-consul.

L'archevêque a la police de la librairie. Vous jugez comme elle est libre !

On ne vend pas publiquement les œuvres de Boileau.

A Nice, point de mœurs, peu de religion, mais beaucoup de dévotion, c'est-à-dire, d'hypocrisie.

Nous devions partir ce matin pour Gênes; mais dans la nuit il est tombé de la neige, le vent est devenu contraire : il a fallu rester. Nous en avons été bientôt consolés par le plaisir de dîner chez M. Thomas, et de passer la journée avec lui.

Notre dîner a fini trop vîte.

M. Thomas a été très-aimable. Nous avons d'abord analysé tous nos beaux esprits, toutes nos réputations, tous nos cerveaux qui pensent ou qui croient penser. Ensuite, au dessert, nous avons parlé Italie, femmes et printemps. M. Thomas avoit oublié un moment la postérité. Il nous a fait ses excuses de la neige tombée le matin. C'étoit un accident arrivé au climat de Nice ; et auquel il n'est pas sujet. On a ri, on a bu, on a conté, et nous nous sommes quittés avec peine.

Nous avons dîné avec un certain M. de R... qui passe tous ses hivers à Nice, et le reste de l'année dans le reste de l'Europe. Il est tourmenté d'un asthme épouvantable que Nice pourtant a adouci. J'ai eu vraiment mal *à sa poitrine* (comme dit madame de Sévigné). On n'a pas assez réfléchi sur ces affections sympathiques ou antipathiques, qui approchent ou repoussent les êtres sensibles,

leur communiquent le plaisir et la douleur. Smith a ouvert la mine, mais ne l'a pas creusée : c'est qu'il n'a pas senti comme moi l'asthme de M. de R... Il ne me parut pas d'abord un homme d'esprit ; mais dans le cours de la conversation il s'échauffa, et son ame s'éleva : il eut alors de l'esprit. C'est ainsi que très-souvent en mer, lorsqu'il n'y a point de vent à la côte, à une certaine hauteur on en trouve.

LETTRE VI.

A Monaco.

Nous voilà sur la mer, et nous suivons la côte, c'est-à-dire, ces monts et ces rocs qui bordent, ou plutôt qui hérissent si tristement la magnifique Italie.

Voilà la principauté de Monaco. Comme il ne faut mépriser personne, il faut lui faire une visite. Nous abordons dans le port : il étoit rempli de trois barques de pêcheurs et d'un bâtiment hollandais.

Deux ou trois rues sur des rochers à pic, huit cents misérables qui meurent de faim, un château délabré, un bataillon de troupes françaises, quelques orangers, quelques oliviers, quelques mûriers épars sur quelques arpens de terre épars eux-mêmes sur des rochers, voilà à peu près Monaco.

La misère y est extrême. Le commandant du bataillon français, qui est là depuis vingt mois : a pensé pleurer de joie en nous voyant; il nous a dit que s'il avoit eu un poulet à nous offrir, il se seroit mis à genoux pour nous inviter à le manger avec lui.

Le souverain de Monaco a une cour;

il a des gardes au nombre de vingt, ce sont vingt paysans; quatre gentilshommes de la chambre, ce sont quatre bourgeois. Chaque fois qu'il vient à Monaco, avant de mettre le pied au château, il va, suivi de sa cour et de ses sujets, à une petite chapelle, rendre grâces à Dieu de son heureuse arrivée.

Il y a des inscriptions dans le château. En voici un échantillon : on lit au-dessus d'une porte qui ressemble à la porte cochère d'une auberge :

CRYPTO PORTICUM HUNC ETSI TOT REGUM, IMPERATORUM ET SUMMORUM PONTIFICUM INGRESSU DECORATUM, TAMEN TANTÆ MOLIS VASTITATE ANGUSTUM, AMPLIAVIT, ILLUSTRAVIT, EXORNAVIT anno salutis 1263.

C'est tout ce qu'on pourroit inscrire sur la porte du Capitole.

En entrant à Monaco, il a fallu donner nos noms à un homme que nous avons trouvé dans une boutique, ache-

vant de ressemeler un soulier : c'étoit le commandant du port.

Au demeurant, le prince de M.... est bon; il est aimé. Si son état est petit, ce n'est pas sa faute.

LETTRE VII.

A Gênes.

Je sors des palais *Brignolet*, *Sera* et *Kiagera*. Je suis ébloui, étourdi, ravi : je ne sais ce que je suis. Mes yeux sont remplis d'or, de marbre, de cristal, de porphyre, de basalte, d'albâtre en colonnes, en pilastres, en chapiteaux, en ornemens de toutes les espèces, de toutes les formes, de tous les genres, ionique, dorique, corinthien. Mille tableaux sont épars en lambeaux dans mon ima-

gination! Je vois des têtes, des pieds, des mains, des corps et des cadavres, des vieillards et des jeunes filles, des Vénus et des vierges. Voici des larmes douloureuses qui roulent dans les yeux d'un vénérable vieillard. Voilà un souris charmant qui éclate sur les lèvres d'une fille de quinze ans, qui est charmante : c'est, je crois, son premier sourire.

Cependant, au milieu de tant de débris de tableaux, il en est quelques-uns qui sont entiers.

D'abord, un tableau de Paul Véronèse. Judith vient de couper la tête à Holopherne. La suivante est une négresse. Elle forme, avec Judith, un admirable contraste. La nature lutte avec le fanatisme sur le visage de Judith et dans toute son attitude : elle n'ose regarder la tête que sa main tient en tremblant. La suivante, que le fanatisme ne soutient pas, en voyant la tête et le crime,

frémit d'horreur. La mort enveloppe Holopherne.

Il vaut mieux fixer ses regards sur l'assomption de Guido Réni. C'est là une vierge! ce sont là des anges! c'est là monter vers le ciel! Au milieu des airs, en chœurs, des anges, plus beaux, plus charmans les uns que les autres, se donnent la main : sans aucune peine, sans aucun effort, ils suivent vers les cieux la Vierge, comme nous autres mortels nous nous précipiterions vers la terre! Quelle pureté sur ce front divin! Déjà ses regards ont percé le ciel, et se reposent dans le sein du Dieu qui l'attend : ils sont humides d'un bonheur céleste. Parmi ces anges, de tous les âges de la jeunesse, il y en a qui sont si petits, que les autres leur tendent la main pour les aider à les suivre. Ceux-ci sourient à la Vierge, et ceux-là les uns aux autres. Quelle conquête en effet pour eux! Ils

aimeront encore davantage. Elle étoit angélique l'imagination qui a conçu ce tableau !

Mais quelle est cette femme étendue sur un lit? elle n'est voilée que de la mort. La mort est déjà dans les pieds, dans les jambes; elle gagne le long des bras. Un reste de beauté, d'amour et de douleur s'évanouit sur ce front pâle. C'est Cléopâtre. Ainsi ces charmes célèbres qui avoient si long-temps captivé Antoine et séduit un moment César, qui avoient fait presque autant de bruit et de ravage dans l'univers que les armes romaines en avoient fait, les voilà morts; et tout à l'heure on ne les appellera plus Cléopâtre, mais un cadavre.

Je me rappelle encore plusieurs autres tableaux. Un Christ, faisant toucher sa plaie à saint Thomas. Un Lazare qui ressuscite. Un Jacob à qui on apporte la chemise de Joseph ensanglantée. Il

n'y a de termes dans aucune langue pour les copier.

J'ai besoin que le sommeil vienne fermer mes yeux : ils sont fatigués d'admirer.

LETTRE VIII.

A Gênes.

Il est six heures du matin. Mon imagination se réveille dans le salon du palais de *Sera*, ou plutôt du palais du Soleil. Je baisse encore les paupières. On ne peut donner une idée de la magnificence de ce salon. Ce qu'est la nature quand on la regarde à travers un prisme, tel est le salon du palais *Sera*. Quelles glaces! quel pavé! quelles colonnes! que d'or! que d'azur! que de

porphyre ! que de marbre ! Le nom qui convient ici, c'est la magnificence.

Si l'on veut voir la plus belle rue qui soit dans le monde entier, il faut voir à Gênes la rue Neuve. Sur deux lignes très-prolongées, et sur un pavé de lave, une foule de palais disputant ensemble de richesse, d'élévation et de masse, étalent à l'envi leurs portiques, leurs façades, leurs péristyles brillans d'un stuc blanc, noir, de mille couleurs. Ces palais en dehors sont des tableaux.

Les maisons de Gênes sont très-hautes, et les rues très-étroites. Le soleil n'y descend jamais. On seroit tenté de croire que Gênes n'a été bâti que pour une saison, que Gênes est une ville d'été.

Les propriétaires de ces beaux palais, la plupart nobles et sénateurs, ignorent les beautés qu'ils possèdent, ou ne l'apprennent que de l'admiration des étrangers, et de la renommée qui les vante.

A côté de ces salons, dans ces salons même où les pinceaux des Titien, des Vandick, des Rubens, des Véronèse se sont joués, les nobles Génois admettent tous les jours les productions les plus grossières des pinceaux les plus ignorans. Au lieu d'habiter ces superbes appartemens, ils logent dans des galetas; ils ne paroissent que les gardiens de leurs palais. Enfin ces portiques de marbre, ces péristyles de marbre, ces portes de marbre sont inondés tout le jour d'une foule de mendians qui viennent sur des pavés de granit et de porphyre, travaillés par tous les arts, et polis comme des miroirs, écraser la vermine qui les dévore.

Je viens de voir le palais du doge, où le sénat tient ses séances, d'où il souffle, sur cinq cent mille sujets, l'esprit de son gouvernement, de ses lois, de sa politique, c'est-à-dire, de son ava-

rice. L'œil, quand on entre dans la cour, est étonné. La façade, ornée de colonnes et de statues de marbre, ravit d'abord. On monte dans la salle du petit conseil : c'est l'architecture la plus élégante ; on passe dans la salle du grand conseil : c'est l'architecture la plus magnifique. De distance en distance, entre une multitude de colonnes, les statues des grands hommes de la république reçoivent de tous ceux qui passent, pour prix de leur mérite ou de leur fortune, la dette de la postérité, un souvenir et un regard. Le maréchal de Richelieu est au milieu de tous ces grands hommes.

Un incendie dévora ces monumens en 1773, avec une foule de tableaux des plus grands maîtres. On a bien rétabli les édifices, mais non pas les tableaux. Il s'est encore trouvé des architectes et des statuaires ; on n'a pu trouver des peintres.

En sortant du palais du doge, je suis entré dans un superbe palais; j'ai traversé une longue colonnade : j'ai foulé des marbres de toutes les couleurs; une porte immense s'est ouverte : j'étais dans un hôpital.

Il contient douze cents malades, distribués par salles : là, les hommes; ici, les femmes; là, les blessures; ici, les fièvres. J'ai cru voir la mort errant au milieu de ces douze cents malades, et frappant de tous côtés au hasard, avec sa faux invisible. Un malheureux a expiré devant moi. Les lits des malades sont environnés de leurs parens attendris, qui les consolent, qui les soulagent : c'est une mère auprès de sa fille; c'est un mari auprès de sa femme. Du moins, dans cet hôpital, des mains sensibles et chères peuvent fermer les yeux des mourans.

Il y règne un ordre admirable, une

propreté parfaite, un soin extrême. On y guérit.

Les statues de tous les bienfaiteurs de l'hôpital sont répandues dans les salles. Les êtres reconnoissans peuvent, dès que leurs forces le leur permettent, aller arroser de larmes, sans doute bien douces, les images de leurs dieux tutélaires.

Je ne sais quel plaisir me retenoit dans ce séjour de la douleur.

LETTRE IX.

A Gênes.

J'AI été voir ce qu'on appelle à Gênes le *Port-Franc*. C'est un entrepôt où l'on décharge toutes les marchandises qui, par mer, arrivent à Gênes. Vous en voyez là de toutes sortes, à côté les unes

des autres : des masses de vert-de-gris et des barriques de sucre; du marbre et du café; des bois et des toiles; des productions de l'Asie et des productions du Nord. C'est un mouvement, une activité, une affluence qu'on ne sauroit imaginer. Deux grandes pompes du revenu public sont appliquées successivement à chaque denrée, à chaque ballot : elles puisent, l'une dix pour cent dans les marchandises qui restent à Gênes; l'autre trois pour cent dans celles qui passent. Le service de l'apport et du mouvement de toutes les marchandises est fait par des Bergamasques, qui viennent faire parmi les Génois le métier lucratif de vigueur et de probité.

En sortant du Port-Franc, j'ai été visiter la Banque de Saint-George. C'est là qu'est renfermé, sous cent clefs, le mot de cette grande et terrible énigme : « Si la banque a des milliards, ou si elle

« doit des milliards. » Cette énigme est le salut de l'Etat et en partie sa richesse.

Quoi ! il n'y a à Gênes qu'une boulangerie et un cabaret publics, administrés et régis sous l'autorité du sénat ! Oui, la république ne souffre point que d'autres qu'elle vendent le pain, le vin, le bois, l'huile. Mais, sans doute, elle vend ces denrées au plus bas prix et de la meilleure qualité, afin de prévenir les murmures ? — La république vend au plus haut prix et de la plus mauvaise qualité, sans s'embarrasser des murmures. — Comment donc les sujets peuvent-ils tolérer un tel monopole ? — Ils mendient, ils volent, ils ont des hôpitaux, ils assassinent, ils souffrent. — Mais, comment enfin supportent-ils cette oppression ? — La mesure de l'oppression qu'on peut supporter n'est pas encore à son comble. Le peuple ne se révolte pas quand il veut ; l'eau qui remplit un vase ne se

répand point encore ; il faut une *goutte de trop*. Il s'agit uniquement, pour les nobles, d'empêcher *cette goutte de trop*. Ils sacrifient, en conséquence, une partie de leur autorité à leur avarice : ils laissent la plupart des réglemens sans exécution, les trois quarts des crimes impunis ; ils achètent le silence de ceux qui crient. On croit cependant la *goutte de trop* inévitable : la patience du peuple est lasse. Mais peu importe aux nobles génois ; le grand point pour eux c'est d'être riches : aussi en voit-on beaucoup refuser une place dans le sénat, quand le sort la leur présente, et briguer, au contraire, le moindre poste dans l'administration de la banque ou des hôpitaux, quand le sort le leur dispute. Les nobles manquent de l'intérêt le plus puissant pour bien gouverner un pays : ils n'ont point de pays. Ils sont en effet négocians.

J'ai été voir la panneterie publique :

L'édifice est immense. Voici le pain des riches, et voilà le pain des pauvres ; et les pauvres sont les plus nombreux ! Les pauvres sont partout une espèce mitoyenne entre les riches et les animaux : ils sont bien près des derniers.

J'ai voulu goûter de ce pain des pauvres. Les animaux sont heureux.

En sortant de ce lieu, j'ai remporté dans mon ame je ne sais quelle impression sur laquelle se sont émoussées, un moment après, toutes les beautés et toutes les richesses du palais de Durazzo.

Ah ! comme le luxe et la magnificence font mal aux yeux, quand on vient de regarder la misère !

LETTRE X.

A Gênes.

Je suis retourné au palais Durazzo. De la foule des tableaux qu'on y admire, quatre seulement sont restés dans mon imagination.

L'un est un vieillard de Rembrand. Il est admirable pour la vérité, pour l'intelligence du clair-obscur. J'ai été tenté de lui adresser la parole.

Paul Véronèse avoit-il vu la Madeleine se jeter aux pieds de Jésus? Jésus dut avoir cette attitude, cet air noble, cet air indulgent, cet air tout près d'être ému. La Madeleine est si jeune! elle est surtout si touchante! elle est en effet si touchée! Quelle expression dans tous les traits des personnages! comme la lumière

vient bien tomber tout dans un point, d'où ensuite elle distribue ses rayons à chaque partie qui en demande! Sur la superficie de cette toile il y a de l'air.

La plupart des peintres sont des versificateurs, et non des poètes.

Le Tasse étoit poète lorsqu'il nous a montré Olinde et Sophronie attachés au même poteau, et attendant que le bûcher prît flamme. Mais ce peintre qui a voulu copier le Tasse? Je n'entends point les plaintes d'Olinde, je ne vois pas la résignation de Sophronie; ce peuple n'est point attendri; ce tyran n'est pas en fureur. Je viens de relire le Tasse. Les voilà! voilà la véritable Sophronie! C'est elle qui dit à Olinde: « Pourquoi te plains-tu, ô mon ami! vois le ciel, comme il est beau! regarde le soleil: il semble qu'il nous appelle à lui; il nous console. »

Je n'entends rien de tout cela en regardant le tableau. Il est muet.

LETTRE XI.

A Gênes.

Je peux dire que j'ai assisté à la mort de Sénèque, en voyant un tableau où il meurt. Sénèque est au milieu du tableau, il est à moitié nu, tel qu'un homme qui n'a plus besoin de défendre son corps contre les élémens, auxquels il est prêt à le rendre. Ses pieds sont dans le bain, et le sang coule. A quelque distance du philosophe, et plus bas, on voit à droite un secrétaire qui écrivoit, et qui n'écrit plus; à gauche, deux secrétaires qui écrivoient, et qui n'écrivent plus. Sur la même ligne, et à la hauteur de Sénèque, dans un coin et dans l'ombre, cet homme que j'entrevois est un soldat. Dans le coin opposé, mais au jour, cet autre

homme que je vois est un vieux sénateur. Regardez à présent la scène. Le vieillard est occupé à dicter, en attendant la mort, les idées qui passent dans son imagination. La mort les arrête. Le bras est glacé, les pieds ne rendent plus de sang, le corps se roidit, la tête chancelle, et ce regard, qui fixoit une pensée, s'efforce en vain de la saisir : il s'éteint. Les trois secrétaires, avec des nuances différentes d'intérêt, d'attention et d'inquiétude, chacun la plume à la main, tiennent les yeux attachés sur les lèvres du philosophe, qui essaient encore une parole. Ils espèrent qu'un mouvement de plus va l'achever ; mais la mort y a mis son sceau. Cependant le centurion, tout près de la porte, le pied déjà levé, compte impatiemment les derniers soupirs du philosophe ; car Néron attend. Et le vieux sénateur, que fait-il ? Il pense à Néron, et il étudie la mort de Sénèque.

LETTRE XII.

A Gênes.

J'ai été visiter ce matin les galères.

Cinq sortes de malheureux sont attachés, pêle-mêle, à la chaîne ; les criminels, les contrebandiers : les déserteurs, les Turcs pris par les corsaires, et les galériens volontaires.

Des galériens volontaires ! — Ce sont des pauvres que le gouvernement va chercher entre la faim et la mort. C'est dans cet étroit passage qu'il les attend, qu'il les épie. Ces misérables, en voyant briller un peu d'argent, n'aperçoivent plus les galères, on les enrôle. La misère et le crime attachés à côté l'un de l'autre à la même chaîne ! Celui qui sert la république, partageant le même supplice que celui qui l'a trahie !

Les Génois poussent la barbarie encore plus loin : dès qu'ils voient approcher le terme où finit l'enrôlement de ces misérables, ils proposent de leur prêter quelque argent. Des malheureux sont avides de jouir ; le moment seul existe pour eux : ils acceptent ; mais il ne leur reste, au bout de huit jours, que des regrets et des fers : de sorte qu'au bout de huit jours, ils sont contraints, pour s'acquitter, de s'enrôler de nouveau, de vendre huit autres années de leur existence. Voilà comme ils consument la plupart, d'enrôlemens en emprunts et d'emprunts en enrôlemens, leur vie entière aux galères sur le dernier degré de la misère et de l'infamie : ils y expirent.

Nous avons vu parmi eux un Français, un jeune homme. En nous racontant son infortune, il versa quelques larmes. Nous lui donnâmes un peu

d'argent; il pleura davantage. Sortons de ces tristes lieux où l'on ne peut soulager les maux que l'on plaint. Quels lieux que ceux où la pitié est inutile !

« Mais quel est dans ce coin, dis-je à l'homme qui me conduisoit, cette espèce de prison ? Qu'elle est basse, obscure et humide ! une soupente encore la partage. Quels sont, je vous prie, ces animaux couchés sur la terre et sur la soupente ? A peine peuvent-ils ramper. De longs poils couvrent les têtes hideuses qui sortent de dessous ces couvertures. Leur regard est stupide et féroce. Ne mangent-ils que de ce pain si dur et si noir ? — Sans doute. — Ne boivent-ils que de cette eau bourbeuse ? — Sans doute. — Restent-ils toujours couchés ? — Oui. — Depuis quand sont-ils ici ? — Depuis vingt ans. — Quel âge ont-ils ? — Soixante et dix ans. — Comment les nommez-vous ? — Des Turcs. »

Ces misérables Turcs sont dégradés entièrement de l'humanité ; ils ne connoissent plus que les besoins du corps. Ils ont usé, dans cette espèce de tombeau, le petit nombre d'idées et de souvenirs qu'ils y avoient apportés de la nature et de leurs pays.

Les autres Turcs, qui n'ont pas encore soixante ans, sont enchaînés sous de petites niches ouvertes de six pieds en six pieds dans une longue muraille, où ils peuvent à peine tenir assis ou couchés. C'est là qu'ils respirent le peu d'air qu'on leur accorde, ou plutôt qu'ils peuvent dérober.

Cependant les Génois ont donné un exemple de tolérance, qu'on ne devoit guère attendre d'eux. Ils ont accordé à ces Turcs une mosquée. Les Protestans, en France, n'ont point de temple.

Ajoutons un trait à la peinture des galères. J'y ai vu vendre de banc en

banc, convoiter, disputer, dérober même des restes d'alimens que les chiens avoient abandonnés dans les rues, au coin des bornes.

Gênes, tes palais ne sont encore ni assez élevés, ni assez étendus, ni assez nombreux, ni assez brillans : on aperçoit tes al ères.

LETTRE XIII.

A Gênes.

Je veux vous parler de l'ex-doge L...

M. L... est un aimable et respectable vieillard. Il a tant parcouru de pays et de livres; il a si souvent traité, dans les différens postes de sa république, avec les intérêts, les passions et les foiblesses, avec le cœur humain tout entier, qu'il

n'est plus ni noble, ni ex-doge, ni sénateur, ni Génois : il est un homme.

Tous les momens que M. L... peut dérober à la gloire, il les donne à la nature, dans ses charmans jardins du Poggi. Sa vie y coule doucement sur les gazons, comme l'eau qui les arrose, qui tombe nuit et jour de ses belles fontaines.

M. L... accueille parfaitement les étrangers qui viennent le visiter au Poggi, ceux mêmes qui ne viennent visiter que le Poggi. Son ame, son esprit, ses jardins, tout est ouvert. Ses manières sont simples et nobles : ce sont les habitudes d'un homme qui a toujours été élevé, et qui ne s'est jamais élevé. Rien de plus facile que son accueil : il met d'abord à l'aise avec sa réputation, on est tout de suite avec lui.

La conversation de M. L... est souvent celle que l'on désire, et toujours celle que l'on sait faire ; car personne

dans la conversation ne sait autant s'oublier soi-même, et se souvenir plus des autres. Cependant M. L... préfère de causer des arts, des sciences et des lettres qu'il a cultivés toute sa vie; et qui, après avoir contribué à sa gloire, l'en ont souvent consolé. Son oreille et son imagination sont pleines encore des plus beaux tableaux et des plus beaux airs que la poésie a composés dans toutes les langues. Des citations, mais qui naissent; des traits, mais qui échappent; des réflexions qui paroissent fines, et qui sont profondes, étincellent incessamment dans ses discours, parmi les pensées de la vieillesse.

On peut contredire M. L..., on court risque de choquer son opinion, mais jamais son amour-propre. M. L... ne méprise point; car lorsqu'il ne doute plus de son esprit, il doute encore de l'esprit humain. On peut hardiment l'in-

terroger. Tout ce qu'il sait, il n'a pas oublié qu'il l'a appris; il répond, il donne libéralement, mais sans faste, la vérité à tout le monde.

M. L.... est toujours le même à la ville ou à la campagne, dans le sénat, lorsqu'il y fait une loi, et dans ses bosquets, lorsqu'il y plante un arbuste.

Les jardins du Poggi sont délicieux. Ils sont bien loin de ressembler à ces jardins symétriques que l'orgueil a commandés, et que l'architecture a construits; à ces jardins où, sous l'empire monotone et sévère du ciseau, du rateau et de la ligne droite, chaque plate-bande n'offre qu'une fleur, chaque allée n'offre qu'un arbre; chaque espace qu'un grand chemin, et où le tout ne présente qu'une masse; à ces jardins, dont les eaux captives dans des bassins sont condamnées à dormir et à se taire éternellement; à ces jardins, en un mot, qui, quels que vastes

qu'ils soient, semblent pourtant n'avoir été faits que pour un coup d'œil, une centaine de pas et une heure.

Au contraire, tout ce que la connoissance et l'amour de la belle nature peuvent exécuter, pour charmer à la fois l'œil, l'imagination et le cœur, avec du gazon, de la terre, de l'eau, des fleurs, avec toutes les ombres de la verdure, et les différens rayons du soleil, M. L... l'a exécuté.

Ces beaux jardins présentent, ou plutôt ils recèlent un enclos assez borné, qui fournit à vos pas toujours de l'espace, à vos yeux toujours des objets, toujours de la rêverie à votre ame. Il n'y a pas, dans cet enclos, une fleur qui ne brille, pas une goutte d'eau qui ne murmure et qui ne coule, pas un arbre qui ne paroisse, et pas un seul qui se montre. Là une cabane, ici une grotte, plus loin un troupeau; mille objets qu'on

y a placés à dessein, vous les rencontrez par hasard. On croit toujours être à la campagne, et on est toujours dans un jardin : on s'y promène toujours.

Il est vrai que la verdure de ces jardins est composée en grande partie de ces arbres sérieux et sombres, dont il semble que les autres saisons n'ont pas voulu, et qu'elles ont laissés à l'hiver : des pins, des cyprès, des mélèses, des chênes verts ; mais ces arbres d'hiver sont si bien mariés aux plus rians arbrisseaux du printemps, aux arbustes les plus riches de l'automne, aux arbres les plus brillans de l'été, aux lilas, aux tilleuls, aux platanes, que leur verdure mélancolique, égayée par le voisinage et l'alliance de ces végétaux plus aimables, cesse d'attrister la pensée et de repousser les regards. La verdure de ces jardins ressemble à la conversation de M. L... Les pensées et les sentimens de la

vieillesse y dominent, mais les souvenirs choisis des autres âges y brillent par intervalles, et la rendent encore très-aimable.

C'est M. L... qui a créé ses jardins. C'est là, c'est dans cette charmante retraite que M. L... se possède enfin lui-même.

Il a eu le courage rare, en arrivant à la vieillesse, de congédier toutes les passions, même l'amour de la gloire : il n'a gardé que l'amour de l'humanité.

Tantôt il est environné, dans son palais, des habitans de la campagne, qui viennent d'y entrer infortunés et qui en sortent heureux ; tantôt, errant sur ces gazons, parmi les concerts de ses oiseaux, à travers le silence de ses bois, au murmure de ses fontaines, il jouit d'une belle matinée du printemps, d'une calme soirée d'été, il saisit une des belles heures de l'hiver.

Souvent encore, au milieu d'un bosquet, assis seul, et retiré dans un petit temple de marbre, il aime à contempler dans le lointain, à travers le feuillage et les colonnes, la mer tourmentée par la tempête, et le sénat de Gênes par l'ambition. C'est le soir de la vie d'un sage.

LETTRE XIV.

A Gênes.

Quel spectacle offre au philosophe et à l'homme sensible le magnifique hôpital des Incurables !

Quoi ! aucun de ces neuf cents malheureux, étendus, ou plutôt enchaînés dans ces lits de douleur, ne recouvrera jamais la santé ?

Ces vieillards vivront encore, et ces enfans souffriront toujours !

Je n'ai pu, sans frissonner, traverser l'étendue et le silence de ce palais de la douleur.

Du bout d'une salle à l'autre, j'entendois un mouvement et je distinguois un soupir.

Il est bien impossible que le regard parcoure cette foule d'incurables de tous maux, de tout âge et de tout sexe, sans laisser tomber quelques larmes sur ces malheureuses victimes de la vie.

A côté de ces infortunés qui ont perdu la santé, on voit, dans une salle voisine, les infortunés qui ont perdu la raison. Ainsi voilà dans le même lieu toutes les pièces de rebut de l'espèce humaine.

On prétend que cet hôpital est plus mal administré que les autres : c'est que les maux qui sont ici sont éternels, et que la pitié est inconstante. La pitié aime aussi ce qui est nouveau ; tout le cœur humain est volage.

Que viens-je d'entendre et de voir? Le doge et le sénat doivent visiter dimanche prochain cet hòpital; et déjà on s'occupe de parer tous ces lits; de parfumer toutes ces salles, de décorer tous les murs! Quel horrible mensonge on prépare! Voilà comment on montre aux rois qui voyagent, leurs propres Etats.

LETTRE XV.

A Gênes.

Le charmant tableau!

Dans le milieu d'un vallon, couronné de rochers couverts d'arbustes, on voit assis au bord d'une fontaine, au pied d'un saule (c'est en été et le soir) un berger et deux bergères. Le berger joue de la flûte; une des bergères, tenant à la main une rose, regarde le berger et

l'écoute : elle tend déjà la main pour lui présenter la fleur. L'impatience que le berger finisse, afin de lui donner la rose, et le désir qu'il continue, pour entendre encore la flûte, se combattent dans ses regards. Pendant ce temps-là, sa compagne, un peu plus jeune, ne regarde point, n'écoute point le berger ; mais, l'œil fixé sur la fontaine, elle rêve... A cent pas une troupe de petits enfans joue avec des agneaux, et les enlace avec des fleurs.

N'est-ce pas là une idylle de Gessner!

C'est dans le temple de Gnide, et non dans un palais de Gênes, qu'on devroit voir ce tableau. C'est Montesquieu qui auroit dû vous le copier. Il est de l'Albane.

LETTRE XVI.

A Gênes.

On peut ranger les habitans de Gênes en trois classes : les nobles, qui sont environ deux mille ; les bourgeois, commerçans, artisans, avocats, prêtres, qui composent la masse de la population ; et enfin les pauvres de toute espèce, qui en sont la lie.

On distinguoit autrefois à Gênes différens ordres de nobles, mais cette distinction s'efface.

On peut acheter la noblesse, c'est-à-dire ses priviléges. On fait inscrire son nom sur un registre, qu'on appelle le livre d'or, moyennant environ dix mille livres. Les anciens nobles ont été obligés de faire ce sacrifice à leur sûreté. Ils

aiment mieux attirer dans la noblesse, où ils peuvent continuer à les mépriser et cesser de les craindre, les bourgeois parvenus à la fortune, que de les laisser plus long-temps dans le peuple, où il n'est plus possible de les mépriser, et où il faut commencer à les craindre.

Les Génois aiment, estiment et craignent tant l'or, qu'ils n'accordent la noblesse à leurs secrétaires d'état, en récompense de leurs services, que lorsqu'ils ont fait fortune.

On a vu à Gênes des secrétaires d'état qui avaient été assez vertueux pour se retirer pauvres : la vertu est de tous les états.

Les nobles possèdent des richesses énormes ; on en compte qui ont un million de rente. Des valets, des chevaux, des moines : voilà leur faste. Quelques-uns donnent beaucoup aux pauvres; mais aux mendians. Ils savent si mal

donner, que l'état s'appauvrit de leurs dons. Ils font fleurir la mendicité.

Il n'y a point à Gênes de mendiant qui ne soit sûr de boire et de manger tous les jours: l'artisan n'en est point sûr.

La souveraineté est presque impuissante. La force pécuniaire ou les impôts ne passent point 2,800,000 livres. Ce qui reste de cette somme applicable aux besoins de l'état, après avoir passé par une foule de mains, et être tombé de chute en chute dans le trésor de la république, est peu de chose.

La force militaire n'a pas deux mille bras. On ne peut compter ni les fortifications, ni les galères.

L'opinion publique, cette force invisible, qui souvent supplée aux autres, et qui tôt ou tard en triomphe, est nulle ici. Le cœur a cessé d'obéir.

Quelle législation! les nobles ont fait la plupart des lois.

Le code n'est partout, en grande partie, qu'une liste de priviléges.

Toutes les forces, dont nous venons de parler, sont aussi mal administrées qu'elles sont foibles.

Le pouvoir militaire ne reste que trois mois dans les mains du même général, qui commande en cheveux longs, en manteau court et en habit noir.

Le pouvoir législatif est trop divisé ; il reste trop peu de temps dans les mêmes mains ; il faut le concours de trop de volontés pour l'exercer. L'état a trop de têtes pour en avoir une.

Les lois, dans le sénat, naissent presque toujours avant le tems ; presque jamais elles ne sont le fruit d'une lente délibération qui les mûrisse : on les jette à peine ébauchées dans une urne ; c'est la main du hasard qui les en tire : le hasard est législateur.

Le doge n'a de pouvoir distinctif que

celui de mettre en débat les propositions qu'il juge à propos : pouvoir assez grand quand il a de l'esprit, trop grand quand il n'est pas honnête homme ; car le doge a pour lui tous les momens où le sénat dort, et ce vieillard dort presque toujours.

Le doge reste en place deux ans, pendant lesquels il ne peut sortir du palais que par un décret. Le chef de cette république en est traité comme le prisonnier.

Dès que les deux ans sont expirés, il est obligé de se retirer dans sa maison, et d'y rester dix jours, gardé à vue ; durant ce temps, tout citoyen a le droit de l'accuser, et le conseil des suprêmes examine sa conduite : le dixième jour, on l'acquitte : institution assez sage, mais qui n'est plus qu'une formalité.

J'oubliois de remarquer la perte de temps qu'entraînent les formalités par lesquelles on ouvre chaque séance du

sénat. Un secrétaire d'état commence par lire un serment ; ensuite, pendant plus de deux heures, un greffier ne cesse de crier *veniant jurare :* qu'on vienne jurer.

Les nobles sont si insoucians pour les affaires publiques, que souvent, afin d'en obtenir le nombre nécéssaire pour la validité d'une délibération, on est obligé de les contraindre par des amendes : on commande la corvée.

LETTRE XVII.

A Gênes.

Le pouvoir judiciaire est aussi mal administré que tous les autres pouvoirs. Les appels sont multipliés à l'infini.

La composition des tribunaux est bizarre. Les premiers juges sont étrangers, les juges souverains, nationaux.

Les jugemens du sénat sont portés à un tribunal appelé des *suprêmes.*

La salle où siége le petit conseil, dont les audiences sont publiques, ne peut contenir deux cents personnes ; la salle où siége le grand conseil, dont les audiences sont secrètes, en tient deux mille.

Les avocats de la cause font porter à l'audience, dans des paniers, tous les livres dont ils croient avoir besoin ; ils lisent les textes à mesure. Cet étalage est ridicule ; il favorise la longueur des plaidoieries : elles finissent ici moins qu'ailleurs, dans une profession qui nécessairement parle beaucoup, et dans une langue où les mots coulent.

Les avocats plaident assis ; situation très-défavorable aux mouvemens de l'éloquence. Aussi ces messieurs ne s'en piquent-ils pas. L'un des avocats que j'ai entendus parloit assez bon italien : l'autre, *patois.*

Cinq juges sont autour d'une table; le président est au milieu. A midi, ils se sont levés; l'auditoire s'est mis à genoux; les avocats même se sont tus : on a dit l'*angelus*. Ensuite, quelques juges sont sortis un moment; les avocats ont continué : on ne les arrête pas plus qu'on n'arrête l'heure.

On opine avec des boules noires et blanches. Cette forme allonge singulièrement les jugemens, et couvre bien des injustices.

J'ai dit que les lois civiles sont très-imparfaites : en voici un exemple. Ni les parties, ni les témoins ne signent les actes qu'ils passent devant notaires; de sorte que les notaires sont les maîtres de toutes les conventions. Les courtiers de change sont encore plus maîtres; ils n'ont pas même besoin de témoins : leur parole est un contrat.

LETTRE XVIII.

A Gênes.

Les jugemens criminels sont motivés. Le sénat a le droit de faire grâce, et il ne manque presque pas de l'accorder, pour plaire au peuple, qui appelle liberté l'impunité, comme les nobles appellent liberté l'oppression. Moyennant ces deux manières d'être libres, le peuple et les nobles sont assez quittes.

On plaide *la grâce*, et en général toutes les affaires criminelles.

Les jugemens à mort sont fort rares. Depuis six ans, on n'en a vu que deux; encore a-t-il fallu que le second eût été sollicité par le peuple. Le sénat se fit forcer la main; il fut accablé de libelles et de placards pendant deux mois. Peu

s'en fallut que le coupable n'échappât ; ceux qui le conduisoient au supplice le laissèrent évader ; mais le peuple le poursuivit, et obligea les gens de justice de le reprendre : il avoit commis dix meurtres.

On voit à l'entrée de la ville, dans la muraille, des pierres diffamatoires. Ces pierres contiennent la condamnation de certains coupables, et les vouent à l'exé. cration publique. Avec des pierres diffamatoires et des statues, on pourroit créer bien des vertus et anéantir bien des vices. On auroit une morale publique.

Les Génois sont vindicatifs ; mais cet esprit de *vendetta* tient à la difficulté d'obtenir justice, soit contre les nobles, à raison de leur pouvoir ; soit contre les égaux, à raison de la protection des nobles. Par-là, le nombre des assassinats s'explique, et leur motif se justifie, ainsi que l'impunité générale. La plupart des

assassinats ne sont pas des crimes, mais une justice; il faut bien qu'elle se fasse de manière ou d'autre.

Toutes les nations ont commencé par cette justice criminelle. Le duel en est un débris et une preuve.

LETTRE XIX.

A Gênes.

Le pouvoir de l'administration passe par tant de mains et si vîte, qu'on ne sait à qui s'adresser : tous les ordres se croisent, se contrarient, se détruisent; et quelle administration ! Il est d'usage que le sénat demande pour l'état au pouvoir ecclésiastique la permission de faire gras pendant le carême. Cette année, comme les nobles, de qui cette demande dépendoit, avoient beaucoup

de morue à vendre, le sénat n'a pas demandé la permission, et l'état a fait maigre. Mais les nobles ont vendu leur morue.

Une foule de traits semblables ont inspiré au peuple une si grande horreur pour les nobles, que récemment on a fait publiquement des imprécations contre la république, c'est-à-dire contre les nobles.

La décadence des mœurs, des arts et des lumières n'est pas douteuse. Il n'y a plus d'académie; nul sculpteur, nul peintre; 12,000 métiers au lieu de 30,000. Tout s'éteint.

Cependant il y a encore dans le peuple des hommes très-instruits. J'ai vu dans beaucoup de mains l'*Administration des Finances*. Tout ce qui lit a lu cet ouvrage; tout ce qui pense l'apprécie; tout ce qui sent en est enthousiaste. En effet, quelle importance dans les

principes ! quelle profondeur dans les réflexions ! quelle précision dans les idées et le style ! C'est celui des grands écrivains. Il respire d'ailleurs un amour religieux pour le bonheur des hommes, qui est comme l'ame de tout l'ouvrage : j'ai presque dit la divinité. Cet écrit administrera l'Europe. L'envie aura beau mordre la statue de M. Necker : elle est de bronze.

LETTRE XX.

A Gênes.

Le *sigisbéisme* mérite une attention particulière.

Il n'est, dit-on, nulle part plus en vogue qu'à Gênes.

Qu'est-ce en apparence qu'un sigisbé ? qu'est-il dans la réalité ? comment une

femme en prend-elle ? comment un homme veut-il l'être ? comment les maris en souffrent-ils ? est-ce le lieutenant d'un mari ? jusqu'à quel point le représente-t-il ? quelle est l'origine de cet usage ? quelle cause l'entretient ou l'altère ? quelle influence a-t-il sur les mœurs ? en trouve-t-on des traces ou des approximations dans les mœurs des autres peuples ? Questions difficiles à résoudre ! En deux mots, le *sygisbé* représente à peu près, à Génes, l'ami de la maison à Paris.

Les femmes n'ont ici nulle autorité domestique : le mari ordonne et paie. Chez beaucoup de nobles et de riches, un prêtre est l'économe. J'en ai vu un contrôler le déjeûner qu'on portoit à une dame.

Les Génoises sont très-mal mises ; elles confondent la richesse et les ornemens, les ornemens et la parure ; nulle intelli-

gence des convenances de la coiffure avec les traits, des couleurs avec le teint, des étoffes avec la taille; pas une ne sait pallier un défaut, ni faire valoir une beauté, ni dissimuler des années. Elles se fardent toutes, même les plus blanches. Le blanc est à la mode à Gênes, comme le rouge l'est à Paris; le rouge est déshonoré à Gênes, ainsi que le blanc parmi nous: contraste qui paroît bizarre, mais quand on n'a pas voyagé.

Les femmes ont adopté un certain voile que l'on appelle *mezzaro*. Elles peuvent sortir et aller seules partout avec ce voile, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Ce voile cependant ne les cache point; il ne cache que beaucoup d'intrigues.

Les mœurs, à Gênes, sont dépouillées de toutes ces affections naturelles qui ailleurs en font l'ornement, le bonheur et la vertu. On n'y est pas mère, on n'y est pas enfant, on n'y est pas frère; on a

des héritiers et des collatéraux. On n'est pas même amant : on est un homme ou une femme.

Les jeux de hasard sont permis publiquement à Gênes. Il n'est pas étonnant que des souverains, qui jouent à la bourse aux effets publics toute la matinée, jouent, tout le soir aux cartes dans leurs assemblées. Malgré le jeu, ils s'ennuient beaucoup. Ils ne se rassemblent jamais pour dîner ni pour souper ensemble ; dans les assemblées, on sert des rafraîchissemens, on illumine, on gagne ou l'on perd, et le sygisbéisme va son train.

La superstition est excessive à Gênes : les pavés sont noirs de prêtres et de moines ; les rues sont éclairées par des *madones*, suffisamment.

Cette ville offre les contrastes les plus singuliers. Il y a tant de libertinage à Gênes, qu'il n'y a pas de filles publiques ;

tant de prêtres, qu'il n'y a point de religion ; tant de gens qui gouvernent, qu'il n'y a pas de gouvernement ; tant d'aumônes, que les pauvres y fourmillent.

LETTRE XXI.

A Gênes.

QUEL est ce superbe monument ? Sa masse, son élévation, son étendue, sa magnificence m'étonnent. C'est un hôpital ! on l'appelle *albergo di poveri :* l'asile des pauvres. Il falloit l'appeler le palais des pauvres. Mais que ces colonnes de marbre, que tous ces pilastres de marbre, que tous ces monumens de marbre me blessent ! chacune de ces colonnes tient la place de plusieurs hommes. A-t-on voulu rendre aux pauvres, dans un seul

palais, la part qui leur appartient dans tous les palais ?

Les pauvres sont recueillis ici dans un asile, et non renfermés dans une prison. Ils sortiront tous après-demain s'ils le veulent, les filles avec une dot, les hommes avec un métier. Ces bienfaits-ci ne sont pas des chaînes.

On a pris soin de répandre dans l'immensité de cet édifice les statues de tous les bienfaiteurs qui l'ont fondé ou qui l'entretiennent. Les premiers sont représentés assis; les seconds, debout. Heureux et attendrissant emblême ! distinction ingénieuse !

Je suis bien aise pour les ames sensibles qui sont cachées ici sous la misère, qu'elles puissent attacher leur reconnoissance à quelque chose qui offre plus de prise que n'en offre un nom; à des images, à du marbre.

On doit cet hôpital et ses revenus à

plusieurs causes : à la vanité, à la religion, à la pitié.

Les revenus de cet hôpital sont immenses : ils suffiroient pour nourrir quatre fois autant de pauvres ; mais il a des administrateurs.

J'ai vu dans la chapelle un médaillon de marbre. Il représente *Jésus mort dans les bras de sa mère :* c'est Jésus, c'est la mort, c'est une mère, et c'est Michel-Ange.

Voici des statues qui figurent une Assomption : on les doit au ciseau du *Puget,* qui, en représentant un miracle, en a fait un.

LETTRE XXII.

A Gênes.

Les églises ressemblent ici à des salles de spectacles.

Il est difficile d'entasser plus de dorure, plus de peinture, plus de marbre; mais que ce faste et ce luxe sont déplacés!

Il faut que le cœur, dans un temple, ne trouve que Dieu pour se prendre; tous ces tableaux, toutes ces statues, tous ces ornemens le retiennent. On ne doit mettre entre l'homme et Dieu, que ce qui les rapproche, l'immensité qui les sépare.

Le milieu d'une forêt vaste et profonde, tel seroit à mon gré le plus beau des temples; le seul ornement que je lui voudrois, c'est un jour sombre. C'est là

que les Gaulois croyoient Dieu; c'est là que les imaginations vives le sentent.

C'est donc bien mal entendre l'architecture des églises, que d'en faire, comme à Gênes, des salons de palais ou des salles de spectacles.

On doit excepter la cathédrale, qui a quelque majesté; et il faut faire grâce à l'église de Carignan, en faveur de la statue de Saint-Sébastien, créée par le ciseau du *Puget*.

L'expression du visage est admirable. La douleur y combat avec la foi. Que ce marbre souffre! Ils ont eu la barbarie de percer de flèches un si beau corps, de tourmenter si cruellement une si belle ame! elle semble n'attendre que le moment d'échapper à la douleur, et de retourner au ciel.

Voici une autre statue du *Puget*, représentant je ne sais plus quel évêque: elle est belle aussi; mais elle est près de

Saint-Sébastien : on l'admire ; mais on vient d'être touché.

LETTRE XXIII.

A Lucques.

Je m'éveille dans une ville où, il y a environ deux mille ans, Pompée, César et Crassus déchirèrent l'univers romain, et le partagèrent entre eux.

Sûrement, après y avoir passé ce contrat devant quatre cent mille hommes, ils n'y dormirent pas aussi bien que moi.

Au lieu du sénat de Rome, j'ai trouvé le sénat de Lucques !

Tout l'empire de Lucques a huit lieues carrées. Une population de cent vingt mille habitans s'efforce tous les ans, en ne mangeant pas la moitié de l'année, de vivre pendant toute l'année.

Cet arbre, planté dans un sol fertile, mais peu étendu, a encore le malheur d'avoir deux cents branches gourmandes, ou deux cents familles nobles.

D'un côté, le privilége d'opprimer; de l'autre, la nécessité de souffrir l'oppression : voilà ce qui s'appelle ici, comme dans toutes les aristocraties ou tyrannies à cent têtes, *la liberté.*

Le mot *libertas* est écrit en lettres d'or sur les portes de la ville et à tous les coins des rues; et à force de lire le nom, le peuple a cru posséder la chose.

Les nobles ont soin de célébrer tous les ans une grande fête en mémoire de *la liberté.* Mais comment est-il possible que le peuple croie à la liberté? — Comment? Ils croient bien que ce crucifix de bois qu'on appelle *Volto Santo*, à qui l'on met des pantoufles de velours cramoisi les jours ouvrables, et des pantoufles de drap d'or tous les dimanches,

un beau jour a pris sa volée de l'église Saint-Ferdina, où apparemment il s'ennuyoit, pour venir s'établir dans une chapelle au milieu de la cathédrale.

J'ai obligation de plusieurs détails importans sur Lucques au comte de R..., un des principaux tyrans de cette petite ville.

Le comte de R... a vécu beaucoup en France. Il parle très-bien français; surtout à *Théréza M...*, qui pense en anglais, et parle en français. Elle m'a dit que quand on a ouvert la littérature française, on ne pouvoit plus supporter la littérature italienne. « Ah! madame, le Tasse, l'Arioste! — L'Arioste et le Tasse, m'a-t-elle répondu, sont des poètes de tous les pays, et leur langue n'a été que la leur. — Et Métastase, ai-je ajouté, car sûrement vous êtes sensible? » (je voulois dire qu'elle étoit jolie.) Elle a très-bien entendu: elle a souri. « Métas-

tase, à la bonne heure; encore n'a-t-il que le trait : Racine, au contraire, peint et finit; Métastase effleure le cœur; Racine le blesse. » Théréza M... dit de ces choses-là, et Théréza M... est jolie.

Le comte m'a introduit le même soir dans la principale conversation des nobles Lucquoises : c'est l'ennui qui y préside.

Les femmes m'en ont fait confidence, et elle étoit inutile. Une loi barbare qui a osé attenter à leurs charmes, qui leur a ôté la parure, les condamne à porter le deuil pendant tout le cours de l'année. Dans le carnaval, il est vrai, elles portent des robes de couleur, et en changent alors tous les jours. Etranges lois somptuaires!

J'ai eu beaucoup de peine à me procurer les lois criminelles de l'Etat de Lucques; on ne les trouve pas chez les libraires : un avocat m'en a vendu un

exemplaire, et prétend me l'avoir cédé.

J'ai représenté aux nobles Lucquois combien il étoit extraordinaire que dans une république on ne pût se procurer la connoissance des lois criminelles. « On est censé les savoir, m'a-t-on répondu. — Dans une république, Messieurs, on ne doit pas être censé savoir les lois; on doit réellement les savoir : passe dans certaines monarchies, où les lois sont incertaines et impuissantes.

« Expliquez-moi, monsieur le comte, comment la loi interdit aux citoyens la judicature, et la confie à des étrangers? — C'est afin que les juges, n'ayant aucun rapport intime avec les concitoyens, soient plus impartiaux.

« — Mais, monsieur le comte, je veux que les étrangers n'apportent aucune relation intime avec les citoyens, pouvez-vous les empêcher d'en contracter tôt ou tard? D'ailleurs, le meilleur gardien

de l'intégrité d'un juge, n'est-ce pas l'opinion publique ? Or l'opinion publique a bien moins de prise sur des étrangers qui passent, que sur des citoyens qui demeurent. L'honneur de tout homme est dans sa patrie. — Que voulez-vous ? c'est l'usage dans l'Italie.— Cet usage médit de l'Italie.

« Monsieur le comte, pourquoi les jugemens civils sont-ils soumis à l'appel, et non pas les jugemens criminels ? — Cet usage est ancien. Il a été établi dans des temps de troubles, à la suite des guerres civiles. Il falloit alors en imposer au peuple ; il falloit suspendre le glaive immédiatement sur sa tête. — Je me doute bien que cette loi, comme tant d'autres, a été faite non pour le peuple, mais contre le peuple. Les trois quarts des lois ne sont que des armes ; les lois les plus douces sont des chaînes. Mais ce temps de troubles est passé.

Pourquoi donc maintenez-vous l'usage? — On y est fait. Il est dangereux d'innover dans les républiques. — Vous avez raison; dans un Etat où le sommet écrase la base, le moindre mouvement dans la base est toujours fatal au sommet.

« Permettez-moi encore une question. Par l'effet de vos substitutions indéfinies, de votre droit d'aînesse, qui interdit aux cadets tout établissement convenable, le nombre des individus nobles, et même des familles nobles s'éteint insensiblement. — Cela est vrai. — Cet inconvénient vous oblige, pour remplir les différens départemens du souverain, d'y appeler les jeunes nobles, dès qu'ils sont devenus majeurs. — Cela est vrai. — Mais pourquoi ne corrigez-vous pas un abus si dangereux? Pour cet abus-ci, vous êtes sans excuse; il n'y va que de votre intérêt. — L'intérêt présent, vous le savez, prévaut presque toujours sur

l'intérêt à venir. On est homme avant tout; on n'est citoyen qu'après. Vos réflexions sont justes; on les a faites. Il est certain que l'ordre des nobles est fort réduit; qu'à peine pouvons-nous former le nombre de cent vingt, nécessaire pour exercer en entier la souveraineté. — Mais comment les cadets, qui opinent au sénat, souffrent-ils des lois si oppressives? — Les frères n'ont entre eux qu'une seule voix au sénat, et les aînés y viennent toujours. — Je conçois maintenant pourquoi vous avez tant divisé l'exercice de la souveraineté, et l'avez en même temps abrégé au point que, dans la révolution de deux mois, il n'en reste plus dans aucune main; et que, dans la révolution de deux ans, il en a passé par toutes. Vous vous êtes craints vous-mêmes, mais peut-être trop; et pas assez, au contraire, les étrangers et le peuple. Vous avez

organisé votre gouvernement, comme si vous deviez toujours être en guerre entre vous, et toujours en paix avec vos voisins. — Cela peut être ; cependant nous ne craignons rien. — Tant pis. Une république n'a jamais tant à craindre, que lorsqu'elle ne craint plus rien. Mais d'où vient votre sécurité ? — Le grand-duc a confirmé tous nos priviléges. — Et vous ne craignez pas un homme qui peut confirmer tous vos priviléges? Du côté du peuple, j'en conviens, je vous crois plus en sûreté. Il est pauvre, vous lui vendez le pain ; vous lui donnez des fêtes. Il croit au *Volto Santo*, et même à la liberté, et vous autres nobles, croyez peu de chose. — Il est vrai qu'en général les nobles ont beaucoup de philosophie. — Oui, de la philosophie de Machiavel. Vous crevez donc aussi les yeux à vos esclaves ? Le trône s'appuie donc aussi

chez vous sur l'autel ? — Pourvu qu'il se soutienne, n'importe comment, sur le sable ou sur le roc.

« Monsieur le comte, vous pourriez me taxer, non pas d'indiscrétion, mais d'impertinence, si je creusois davantage votre constitution : parlons à présent de tableaux. — Volontiers, me dit-il ; nous serons peut-être plus d'accord sur ce chapitre. Voulez-vous venir voir les miens ? Nous irons voir ensuite ceux du comte de B... »

Le comte de R... a plusieurs beaux tableaux ; mais ceux du comte de B... sont supérieurs. Il possède l'esquisse de la belle cène de *Paul Véronèse*, dont l'original est à Gênes.

Ah ! voilà le Corrège ; car voilà la grâce. C'est un petit enfant qui caresse un agneau. Il le touche à peine : on diroit que ses petites mains le baisent.

Parler d'autres tableaux, après avoir

parlé d'un tableau du Corrège ! Les Grâces ne me le pardonneroient jamais.

Que reste-t-il donc à dire sur Lucques?

A Lucques, il faut entrer dans le palais du sénat; mais seulement pour avoir vu le palais du sénat de Lucques.

A Lucques, j'ai vu sur la boutique d'un libraire, un livre intitulé : *Des avantages et de la sainteté de la Virginité, prouvée par l'écriture et la vie des enfans*; et sur la table du sénat, un livre intitulé : *De la richesse des Nations*, par Smith.

A Lucques, on peut visiter la bibliothèque des Jacobins, pour voir des livres qu'on ne lira jamais.

A Lucques, quoi qu'en dise M. de..., on est assailli de pauvres, et le peuple n'est pas féroce.

Le peuple est-il heureux à Lucques? Car voilà par où il faut finir toutes les recherches et toutes les questions sur un peuple.

garde, et une menace continuelle. Hier, le sénat de Lucques est resté assemblé depuis cinq heures du soir, jusqu'à quatre heures du matin. De quoi étoit-il question? De donner une retraite à un sergent.

Il n'y a pas six cents hommes de garnison à Lucques, et M. de*** en compte six mille.

Les paysans lucquois se tuent pour la moindre querelle: pour une injure, un coup de couteau. Les disputes ne sont pas longues avec de pareils argumens. Le voisinage des montagnes, la proximité des Etats voisins, et le défaut de bonne justice, entretiennent dans ce peuple cet esprit de *vendetta*.

Adieu, Lucques; adieu M. R....; adieu, *libertas;* mais, adieu, surtout, *Théréza M*.....; car il n'y a vraiment que vous, *Théréza M*...., que l'on quitte en partant de Lucques.

LETTRE XXIV.

A Pise.

AVANT d'arriver à Pise, on rencontre des eaux minérales.

Le grand-duc y est depuis trois semaines avec la grande-duchesse et quelques-uns de leurs enfans qu'on inocule.

J'ai visité les bains. C'est la plus belle eau qui coule dans le plus beau marbre, et avec elle, dit-on, la santé.

Pise est bâti sur les deux bords de l'Arno. Il est désert. Une population de cent vingt mille citoyens, sous les consuls et les premiers Médicis, s'est réduite insensiblement à quinze mille habitans sous les rois. Il est vrai que le commerce de l'Inde ne passe plus par l'Italie.

La cathédrale de Pise, qu'on appelle

Mais que cette question est difficile à résoudre ! qu'il est difficile de définir le bonheur et le malheur d'un peuple, et surtout de les mesurer! « Avec le poids de la population, m'a dit le comte de R..... Or, d'après ce poids, a-t-il ajouté, le peuple de Lucques est heureux. La population, en effet, est telle ici, que le pays ne peut la nourrir.

« Vous croyez, M. le comte, au bonheur de pères qui ne peuvent nourrir leurs enfans, d'enfans qui sont obligés de fuir leurs mères, de citoyens que leur patrie expose? — Mais, vous savez pourtant bien que la population est le thermomètre de la prospérité d'un pays. — Je sais, M. le comte, qu'on le prétend, qu'on le dit, qu'on l'écrit; mais peut-être en est-il de cela comme de presque tout; le bien est au milieu. Je crois qu'en-deçà et au-delà d'une certaine masse de population, le malheur d'un

peuple commence. Il faudroit considérer la population sous différens points de vue, comme cause et effet de la prospérité publique, dans les grands et petits Etats, dans certaines situations politiques, à différentes époques de la civilisation ; et c'est ce qui est encore à faire. »

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le peuple lucquois n'est pas content. « Que dis-tu, mon ami, de la liberté ? disois-je à un homme du peuple. — Bonne pour les nobles, Monsieur, mais non pour nous. — Et un autre : *timor* fait plus ici qu'*amor*.—Et un autre : les nobles ne paient aucun droit d'entrée ; on n'ose pas fouiller leurs voitures. »

Les nobles s'occupent beaucoup plus ici, qu'à Gênes, du gouvernement. Ils ont à la vérité beaucoup moins d'autres intérêts ; ils n'ont pas celui du commerce : d'ailleurs la petitesse de leur Etat est à la fois, pour eux, une sauve-

le *Dôme*, mérite l'attention du voyageur. Sa tour fixe d'abord les regards : elle les effraie. Elle est tellement inclinée, qu'on croit qu'elle tombe; mais ce qui rassure, c'est que, depuis plusieurs siècles, elle tombe comme l'Empire romain sous les Césars.

Ce phénomène est la matière d'un grand problême. Est-ce un accident du sol, ou la volonté de l'architecte qui a incliné cette tour ? Discuter ici cette question, seroit une belle occasion pour être ridicule ou ennuyeux ; il faut tâcher de la manquer.

Il vaut mieux considérer les portes d'airain de la cathédrale, qui ont servi, sans doute, de modèle à ce demi-vers de Virgile : *Spirantia mollius æra.* Cet airain respire en effet.

La cathédrale est grande et majestueuse ; deux rangs de colonnes antiques de granit, au nombre de soixante-dix,

et qui sont les débris d'anciens temples, n'ont pu être défigurés par le goût gothique qui les a rassemblées là.

Le baptistère, ou la rotonde, a aussi son mérite.

Mais on est saisi, on est frappé, en entrant dans le *Campo santo*, autrefois le cimetière des Pisans, superbe et immense cloître, rempli de tombes et de mausolées de marbre, dont plusieurs sont admirables. Un de ces mausolées a été érigé à Algarotti par le roi de Prusse. *Ovidii æmulo, Newtonii discipulo, Fredericus magnus.* Les noms d'Ovide, d'Algarotti, de Newton, de Frédéric, sur un tombeau!

Le milieu de ce cloître est un jardin, dont le sol est de la terre sainte, que les Pisans apportèrent, du temps des croisades, pour y enterrer leurs morts. Cette terre a, dit-on, une propriété remarquable; elle dévore un cadavre en

une heure. Mon imagination retournera plus d'une fois au *Campo santo*. Tous ces marbres, toutes ces épitaphes, ce long cloître, ce silence, cette solitude, cette terre, ces grands murs, ces siècles : que le cœur est ému et pressé parmi tout cela !

LETTRE XXV (1).

A Florence.

La plus belle galerie du monde, mon cher ami, est à Florence : mais je ne vous parlerai point aujourd'hui de tableaux, de statues, d'images : j'ai vu Léopold et son peuple.

Léopold aime son peuple, et il a sup-

---

(1) Cette lettre, adressée à M. le Marquis de Marnésia, a été insérée dans son intéressant poëme sur *la Nature champêtre*.

primé les impôts qui n'étoient pas nécessaires; il a licencié presque toutes ses troupes; il n'en a gardé que ce qu'il falloit pour en conserver un modèle.

Il a détruit les fortifications de Pise, dont l'entretien étoit fort coûteux; il a renversé les pierres qui dévoroient les hommes.

Il a trouvé que sa cour lui cachoit son peuple; il n'a plus de cour. Il a établi des manufactures; il a fait ouvrir partout des chemins superbes, et à ses frais; il a fondé des hôpitaux : on diroit que les hôpitaux, dans la Toscane, sont les palais du grand-duc. Je les ai visités, et j'ai rencontré partout la propreté, l'ordre, les soins délicats et attentifs. J'ai vu des vieillards malades : ils avoient l'air d'être servis par leurs enfans. J'ai vu des enfans malades : ils avoient l'air d'être servis par leurs mères. Je n'ai pu voir, sans verser des larmes, ce luxe de

la miséricorde et de l'humanité. Sur les façades de ces hôpitaux, on a donné à Léopold le titre de *père des pauvres.* Les hôpitaux seuls lui donnoient ce titre. Il est des monumens qui n'ont pas besoin d'inscriptions. Le grand-duc vient souvent visiter ses pauvres et ses malades; il ne néglige pas le bien qu'il a fait; il n'a pas seulement des mouvemens d'humanité, il a une ame humaine. Il ne paroît jamais dans ce séjour des angoisses et des douleurs sans faire verser des larmes de joie; il n'en sort jamais sans être couvert de bénédictions. On croit entendre la reconnoissance d'un peuple heureux, et ces cantiques s'élèvent d'un hôpital.

On peut être présenté au grand-duc, sans avoir quatre cents ans de noblesse, sans descendre de ceux qui ont disputé la couronne à ses ancêtres. Son palais est ouvert à tous ses sujets sans exception,

comme les temples. Il y a seulement trois jours dans la semaine consacrés plus particulièrement à une certaine classe d'hommes : ce n'est ni aux grands, ni aux riches, ni aux peintres, ni aux musiciens, ni aux poètes; c'est aux malheureux.

Ailleurs, le commerce et l'industrie sont devenus, comme les terres, le patrimoine d'un petit nombre d'hommes : chez Léopold, tout ce qu'on sait faire, on peut le faire ; on a un état, dès qu'on a un talent; et il n'y a qu'un seul privilége exclusif, c'est le génie.

Les prières qu'on fait à Dieu pour lui demander des moissons, ne font plus descendre la famine dans les campagnes. Ce prince a enrichi l'année d'un grand nombre de jours de travail, qu'il a repris à la superstition, pour les rendre à l'agriculture, aux arts et aux bonnes mœurs. Il est occupé d'une réforme

entière de sa législation. Il a vu une lumière nouvelle dans quelques livres de la France; il se hâte de la faire passer dans les lois de Florence. Il a commencé par simplifier les lois civiles, et par adoucir les lois criminelles. Il y a dix ans que le sang n'a coulé en Toscane sur un échafaud. La liberté seule est bannie des prisons : le grand-duc les a remplies de justice et d'humanité.

Cet adoucissement des lois a adouci les mœurs publiques, les crimes graves deviennent rares, depuis que les peines atroces sont abolies : les prisons de la Toscane ont été vides pendant trois mois.

Le grand-duc a porté deux lois somptuaires admirables, l'accueil qu'il a fait à la simplicité, et son exemple.

Quand le soleil se lève sur les Etats de ce prince, déjà le prince les gouverne. A six heures du matin, il a essuyé bien des larmes. Ses secrétaires d'Etat sont des commis.

Les nobles trouvent qu'il ne les distingue pas assez; les prêtres, qu'il ne les craint pas assez; les moines, qu'il ne les enrichit pas assez; les gens en place, qu'il les surveille trop. Dans ses Etats, le magistrat juge; le militaire sert; le prélat réside; l'homme en place fait sa place : c'est que le prince règne.

Ses enfans ne sont pas élevés dans un palais, mais dans une maison : il cherche à en faire des hommes, non pas des princes; car ils le sont. L'éducation qu'on leur donne les rapproche sans cesse des malheurs dont leur condition les éloigne. On expose leurs cœurs à tout ce qui peut les ouvrir à la pitié et à la bienfaisance. — J'ai vu dans leurs mains les ouvrages de Locke.

« Je ne connois, disait un jour le « grand-duc, que deux sortes d'hommes « dans mes Etats : les gens de bien et les « méchans. »

Il est question, dans ce moment, de donner des fètes au roi et à la reine de Naples : on lui a proposé, pour subvenir aux frais, une imposition fort modique. « Ma femme, a-t-il répondu, a encore « pour trois millions de bijoux. »

Le grand-duc est heureux, car ses peuples sont heureux, et il croit en Dieu. Quelles doivent être les jouissances de ce prince, lorsque tous les soirs, avant que de fermer les yeux sur son peuple, avant de se permettre le sommeil, il rend compte, au souverain Etre, du bonheur d'un million d'hommes pendant le cours de la journée ! Figurez-vous un tel prince dans une telle confidence avec Dieu.

J'oublîois une parole de Titus. On regrettoit un jour, devant le grand-duc, que ses Etats ne fussent pas plus étendus. « Ah ! s'écria-t-il, il y a encore des malheureux dans mes Etats ! »

LETTRE XXVI.

A Pise.

Hier, en vous parlant du grand-duc, je ne vous ai montré que les rayons du soleil; je veux vous montrer aujourd'hui ses taches, du moins celles qu'on lui reproche, celles que l'envie prétend avoir découvertes, mais avec son œil louche, qui faisoit lui-même ces taches.

On dit contre le grand-duc :

« Depuis qu'il a établi la liberté ab-
« solue du commerce et de l'industrie,
« les artisans sont sans pain. »

« Depuis qu'il a défendu d'empri-
« sonner les débiteurs, on ne prête plus
« aux malheureux. »

« Le grand-duc protége la mendicité. »

On dit enfin contre le grand-duc :

« Il hait le fisc et la noblsese, et il les « vexe. »

Ecoutez ma conversation, sur les trois premiers chefs d'accusation, avec une personne très-instruite : nous discuterons une autre fois la quatrième.

« J'ai visité, lui ai-je dit, l'hôpital de Pise; je n'ai jamais vu d'hôpitaux où l'humanité eût moins à se plaindre des palais. L'inscription qu'on lit sur la porte ne flatte pas : la providence de Léopold, père des pauvres : *Providentia Leopoldi, patris pauperum.* Je l'ai vue cette providence, je l'ai vue de mes yeux.

« — On pourroit encore mieux faire, m'a répondu la personne avec qui je parlois. — Ces hôpitaux ont du moins un grand avantage; c'est qu'ils sont très-aérés : l'air est pour la santé le premier des alimens, et le premier des remèdes pour la maladie. — Vous avez vu nos hôpitaux? Vous ne voyagez pas

comme *la foule* des Anglais. Sur cent, il n'y en a pas deux qui cherchent à s'instruire. Faire des lieues par terre ou par eau; prendre du punch ou du thé dans des auberges; dire du mal de toutes les autres nations, et vanter sans cesse la leur : voilà ce que *la foule* des Anglais appelle voyager: le livre de poste est le seul où ils s'instruisent.

Mais, dites-moi, je vous supplie, quel effet la liberté indéfinie du commerce a-t-elle produit? — Un si bon effet, que je ne conseillerois à qui que ce fût de tenter de rétablir le régime réglementaire : il seroit lapidé par le peuple. J'ai lu tout ce qui a été fait et écrit dans votre pays pour ou contre la liberté. L'expérience a résolu la question en faveur de la liberté. Avant elle, il y eut en Toscane deux années pauvres; il fallut que l'Etat achetât du blé; il en coûta à l'Etat cent mille écus : il y eut beaucoup de trou

bles, et l'on aperçut la famine. Depuis la liberté, il est survenu trois années plus fâcheuses; on n'a pas acheté du blé; on n'a pas contracté de dettes; il n'y a pas eu de troubles, et la Toscane a vécu. Je crois, à la vérité, qu'il faut, pour que la liberté du commerce soit salutaire, qu'elle soit indéfinie : quand on gêne le cours des rivières, il y a toujours des stagnations et des débordemens. La liberté du commerce a augmenté singulièrement la culture et l'industrie; les laboureurs sont riches, les artisans à leur aise. Les premières années ont été pénibles; mais c'est le sort des commencemens : lorsque la liberté commence à marcher toute seule, elle fait toujours quelque chute; mais chaque chute l'instruit, et chaque pas la fortifie. — Sans doute, ai-je répondu, toutes les lois qui prohibent autre chose que des délits, sont oppressives. »

J'ai demandé ensuite si le grand-duc s'occupoit d'extirper la mendicité dans ses Etats; car la mendicité est une des grandes plaies, un des grands crimes des sociétés actuelles. La mendicité est une exposition des hommes.

« Le gouvernement s'en occupe, me répondit mon interlocuteur : mais il ne peut aller vîte : la mendicité est favorisée par des préjugés religieux et des intérêts particuliers. On emploie ici les mendians à savoir ce qui se passe dans les églises; combien on a brûlé de cierges au salut; quel prêtre a officié : et d'ailleurs on fait faire à ces mendians beaucoup de petites commissions à peu de frais. Si le gouvernement gênoit la mendicité, la superstition crieroit à l'impiété, et l'avarice au despotisme : la mendicité a donc en Toscane des racines plus fortes et plus profondes que partout ailleurs : elle en a sous les autels.

« — Est-il vrai, ai-je demandé ensuite, que la défense faite aux créanciers d'emprisonner les débiteurs, ait été cause qu'on a moins prêté aux malheureux, et qu'ils ont moins de ressources dans leurs besoins ?

« — On le craignoit ; l'événement a rassuré. Ce n'étoit jamais la caution de la liberté qui déterminoit à prêter, puisque cette caution étoit toujours inutile ou onéreuse. La loi a laissé aux créanciers la saisie des biens. Tout homme malheureux trouvera toujours à emprunter sur sa probité ; celui qui n'en a point ne trouvera pas : mais c'est un bien, on ne sauroit rendre la probité trop nécessaire. »

Satisfait de ces réponses si lumineuses, quoique si simples, je demandai si on avait supprimé en Toscane la question et la peine de mort. « Elles le sont, non par une loi, mais par des ordres ; on

attend l'expérience pour faire une loi. — En effet, l'expérience seule révèle tous les biens secrets et tous les maux cachés ; et une bonne législation est comme la bonne physique, elle doit être expérimentale. Il faut essayer les lois. »

Il fut question encore des asiles supprimés en Toscane, et maintenus à Rome; des abus et du scandale de cet usage ; de l'impossibilité que l'Etat ecclésiastique fût bien gouverné; d'une bulle qui excommunie tous ceux qui, des Etats du pape, importent en Toscane certaines marchandises. « Un paysan, me dit mon interlocuteur répondit un jour, assez plaisamment, « que cette excommuni-
« cation ne lui faisoit rien; qu'elle ne
« pouvoit tomber que sur son âne, qui
« seul portoit la denrée, et qui heu-
« reusement avoit bon dos. » Nous parlâmes encore de la convention, entre tous les Etats d'Italie, de se rendre les

criminels, excepté entre Gênes et la Toscane, enfin de beaucoup d'autres objets d'économie politique.

Avec qui ai-je eu cette conversation? à qui ai-je fait ces objections? qui les a ainsi résolues? Un écrivain? un magistrat? un particulier? C'est le grand-duc. C'est lui qui m'a donné une heure d'audience, qui a permis que je le questionnasse, que je le pressasse, que je le critiquasse; c'est le grand-duc qui a dit toujours: « On a fait, le gouvernement a fait; » qui n'a jamais parlé de lui: c'est le grand-duc qui a cette raison, cette simplicité, cette facilité; c'est le grand-duc qui repoussoit tous mes éloges, qui les paroit avec une adresse que je n'ai pu tromper que deux ou trois fois; c'est le grand-duc qui m'a parlé pendant une heure, debout, dans un cabinet, où une simple table est un bureau, des planches de sapin sans couleur, un

secrétaire, un bougeoir de fer-blanc, un flambeau; car le grand-duc n'a d'autre luxe que le bonheur de son peuple. — Et le grand-duc ne règne que sur la Toscane!

En sortant de cette audience, j'ai été admis à celle des trois aînés de ses enfans, dont le premier a seize ans. Le comte Manfrédini, leur gouverneur, et digne de l'être, m'a introduit dans leur chambre; car leur appartement (je l'ai déjà dit, mais il est bon de le répéter), car leur appartement est une chambre, et leur palais une maison.

J'ai trouvé l'aîné lisant le livre *de la grandeur et de la décadence des Romains*. « Monseigneur, vous apprenez donc l'histoire? — Oui, Monsieur, c'est ma principale étude, avec l'*Essai de Locke sur l'entendement humain*. — Monseigneur, vous étudiez Locke! Il vous sera bien utile, lorsqu'un jour il

vous faudra régler des cerveaux humains dans vos Etats, d'avoir décomposé le cerveau humain dans votre cabinet. Mais permettez-moi de vous inviter à joindre à la lecture de Locke, celle de l'*Art de penser*, et de la *Logique* de l'abbé de Condillac. — Nous savons que ces ouvrages existent, nous les lirons. » Nous avons causé ensuite sur Locke et sur Condillac, sur les avantages de l'esprit métaphysique qui seul conduit à la vérité, et de l'esprit analytique qui seul la trouve ; sur le système de la liaison des idées, si fécond en vérités importantes, dont Condillac s'est prétendu l'inventeur, et qui tout entier est dans Locke. J'étois ravi, j'étois attendri de voir un prince s'essayer à l'art de rendre les hommes heureux, en apprenant l'art de connoître l'homme. Ce prince pourra gouverner par lui-même, car il connoîtra ; il pourra vouloir.

Ce matin, en me promenant dans le jardin botanique, j'ai rencontré un petit enfant à qui un démonstrateur faisoit connoître les plantes : c'étoit un enfant du grand-duc. On aime à voir les enfans des rois avec la nature.

Il faut maintenant quitter le grand-duc à Pise et l'aller chercher à Livourne. Le grand-duc est en effet dans tous ses Etats, et on le sait : c'est sa police.

Quelqu'un me disoit : « Il ne faut pas savoir tant de gré au grand-duc d'aimer le peuple; le prince de... l'aime aussi. — Le grand-duc, ai-je répondu, aime le peuple; et le prince de.... aime la populace. »

LETTRE XXVII.

A Florence.

Je vais vous entretenir de la célèbre galerie.

On a réuni dans son vestibule, les portraits de tous les Médicis qui ont rassemblé, dans la galerie, cette foule de chefs-d'œuvres. C'est un trait d'esprit et de justice tout à la fois. Les Médicis semblent se tenir tous ensemble dans ce vestibule, pour faire, tous ensemble, aux étrangers les honneurs de leur palais et des restes de leur puissance.

Je me suis plu à considérer ces huit Médicis, entre les mains desquels, pendant plusieurs siècles, au milieu des guerres civiles et étrangères, et des paix

qui les séparèrent, l'autorité souveraine, qui régit aujourd'hui la Toscane, a crû insensiblement, a crû, depuis cette dernière influence de l'esprit, des vertus et des richesses, qui commencent la monarchie, jusqu'à la puissance énorme du nom de prince, de l'habitude et des cordons, qui achèvent le despotisme.

On compte dans la galerie cinquante-huit statues antiques, quatre-vingt-neuf bustes antiques, et trois groupes, qui le sont également; une foule d'ailleurs de grands tableaux.

Je vous parlerai d'abord des statues.

La première qui m'a frappé, c'est un superbe cheval qui s'élance, impatient, du marbre; et qui, du pied, des narines, de la crinière et de l'œil, semble, se sentant enfin créé, demander la terre et dévorer l'étendue.

Approchons de ce Romain qui harangue; c'est César: tout son corps parle.

C'est donc là cette bouche éloquente d'où sont sorties tant de chaînes!

Cet Apollon est admirable! Quelles belles formes! Cette ligne qui le dessine en entier, comme elle coule, comme elle fuit, comme elle revient, comme elle lie invisiblement tous les membres les uns aux autres! Le souffle le plus doux et le plus pur de la vie enfle, soutient et anime tous ces beaux membres. Cette tête est bien inspirée! Il y a de l'avenir dans ce regard!

Au commencement du printemps, dans un bocage, parmi les lilas et les roses, au bord d'un ruisseau qui murmure, au roucoulement des colombes, et au chant du rossignol, votre imagination aura beau rêver, elle ne rêvera jamais rien de si délicieux que cette Flore. Tous ces charmes viennent d'éclore à l'instant, comme les fleurs qu'elle tient à la main.

Quel est ce Dieu si charmant ? C'est Mercure. Comment donc étoit fait l'Amour ? Ce corps est vraiment divin : il n'a jamais ressenti les besoins du corps : il n'en a éprouvé que les plaisirs, quand ils ne sont encore que des plaisirs. Quelle harmonie dans ces formes ! quelle mélodie ! Oui, elles composent sous l'œil (qu'on me passe cette expression) un air charmant. Il y a une musique de la couleur et de la forme, comme il y a une musique du son.

A côté de ce Mercure, on voit un Bacchus. A côté de ce Mercure, ce Bacchus est encore beau : Michel-Ange a rapproché ce dieu de l'humanité. Une femme tendre préférera Mercure : une femme passionnée choisira Bacchus.

Mais voici un autre Bacchus qui surpasse encore le premier. Il est appuyé sur un Faune. Quelle délicatesse admirable dans ces membres et dans ces

ſormes! Ce Bacchus échappe au regard: c'est, pour ainsi dire, tout ce qui reste d'un objet aimé, dans une imagination tendre, après quelque temps d'absence. « Quoi! c'est là le fameux Bacchus de Michel-Ange! me disoit un amateur; où est donc l'ivresse qui doit caractériser Bacchus? son regard n'est point troublé, il ne chancelle seulement pas. — Est-ce que Bacchus, ui répondis-je, étoit un homme? »

Je ne peux m'arrêter à chacune de ces statues: elles ont toutes des beautés qui leur sont propres, et d'autres qui leur sont communes. Dans toutes, le nu est de la chair, les draperies sont des étoffes; dans toutes, on ôte ou l'on pose, de la pensée, les vêtemens qui les voilent; leurs vêtemens les plus épais ne sont que des voiles.

Cette ligne unique, avec laquelle la nature dessine le corps humain, a pris

ici, sous le ciseau et le génie des différens artistes, les formes les plus agréables, les mouvemens les plus souples, les ondulations les plus molles: cette ligne ne trace aucun angle; c'est par des contours qu'elle fuit, c'est par des contours qu'elle revient: jamais elle ne s'arrête, et jamais elle n'arrête l'œil; chaque forme est toujours le commencement d'une autre forme. C'est ainsi qu'écrivent Racine, Virgile et Fénélon. Les Grecs avoient-ils donc appris de l'art toutes les propriétés de cette ligne créatrice, étudié tout ce qu'elle pouvoit produire pour le plus grand plaisir de l'œil; ou la nature la leur avoit-elle présentée elle-même sur les corps humains qu'elle faisait éclore sous son climat favori? En un mot, les artistes grecs n'ont-ils fait que traduire une nature plus heureuse, ou bien l'ont-ils inventée?

Je ne m'arrêterai point devant ce Laocoon, traduit par Bandinelli; l'original est à Rome.

Revenons à présent sur nos pas, et parcourons à la hâte cette collection de bustes des empereurs et des impératrices de Rome. Baissons les yeux, voilà l'Antinoüs; détournons-les, voilà Néron; arrêtons-les, voilà Marc-Aurèle; laissons-les errer un moment au hasard, voilà cette foule d'empereurs d'un jour et de nom. Toutes ces têtes du despotisme que l'univers a vues successivement dans l'espace de trois cents ans, les voilà!

C'étoit par ces yeux, ces bouches, ces sourcils, ces fronts, que pendant tant de siècles le genre humain a tremblé! qu'au gré de leurs moindres mouvemens, d'un bout du monde à l'autre, couloient le sang et les larmes!

Trajan, Titus, Marc-Aurèle, je souris à votre aspect, comme l'univers à votre nom.

LETTRE XXVIII.

A Florence.

Non, je n'oublierai point ce tableau.

Jésus est sur la croix : sa mère est aux pieds, et regarde, mais d'un air si indifférent, qu'il semble que ce n'est ni son fils, ni un homme crucifié qu'elle regarde. Indifférence sublime ! elle est dans le secret de cette mort. Ainsi pensoit Michel-Ange.

Pourquoi ce plafond est-il chargé d'arabesques ? Pourquoi des ornemens si mesquins ? Pourquoi, au plafond de la galerie de Florence, des ornemens ? — Ils sont de Michel-Ange. — Eh bien, ôtez-les de là, et portez-les à Paris dans des boudoirs. Les arabesques de Michel-Ange me rappellent les pièces fugitives de Corneille.

Quoi ! une collection de portraits à côté de la collection de ces beaux antiques ! Artistes, la belle nature en repos, ou la nature commune en mouvement ! Tout le reste ne peut intéresser et qu'un pays et qu'un siècle : le reste meurt.

Mais comment le goût a-t-il pu souffrir qu'on plaçât parmi tant de beaux tableaux, cette Vénus qui *peigne* l'Amour ? Est-ce que l'Amour a besoin d'être peigné ? Cherchez dans la chevelure de l'Amour une feuille de rose tombée de sa couronne, lorsqu'il aura tendu son arc. Il faut repasser devant ce charmant Mercure pour effacer cette Vénus.

LETTRE XXIX.

A Florence.

Cette célèbre improvisatrice, qui a fait tant de bruit en Europe; qui a été couronnée, il y a quelques années au Capitole, où l'avoit été Pétrarque, où devoit l'être le Tasse; Corilla, la célèbre Corilla, je l'ai vue hier; mais je suis arrivé trop tard.

Cette imagination volcanique est éteinte. Cependant elle lance encore, de temps en temps, des étincelles.

Elle m'a lu plusieurs de ses sonnets. Je n'ai pu en saisir toutes les beautés, ou plutôt j'y en ai vu trop peu, c'est-à-dire, trop peu d'idées, de sentimens et d'images.

Cette langue italienne les amuse et les

trompe par sa douceur et sa mélodie. Charmés de la musique qu'elle fait entendre, ils ne lui demandent ni pensées, ni sentimens : c'est comme nous, à nos jolies femmes et à nos opéras-comiques.

De là ce luxe de mots, et cette misère d'idées qu'on remarque dans tous leurs discours ; au lieu de ne mettre sur la pensée que le moins de mots qu'il est possible, ils se plaisent à l'en surcharger : aussi, quand on dépouille la plupart des phrases, il en sort à peine une idée.

Rien n'est plus facile que d'improviser en italien ; dans une langue où chaque phrase peut être en vers, chaque mot peut être une rime ; dans une langue qui a tant d'échos. On n'exige pas d'ailleurs d'un improvisateur, qu'il pense, ni qu'il fasse penser. Une certaine mesure de lieux communs, des prétextes à des paroles ; voilà tout ce qu'on en attend.

On improvise souvent en chantant,

ce qui est d'un grand secours ; pendant que la voix file les sons, les idées ont le temps d'arriver ; d'ailleurs, le mouvement du chant les excite. L'ame et le corps se meuvent réciproquement, comme le cavalier et le cheval. Le moindre bruit autour d'un clavecin et d'un cerveau les fait raisonner.

Quelques Italiens sentent l'inconvénient de la multitude de voyelles dont leur langage est rempli.

J'ai fait observer à un poète, qui vantoit beaucoup ce luxe, que les bons écrivains italiens supprimoient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, et multiplioient les consonnes ; et cela, pour faire des ombres, pour briser l'uniformité, pour *enrayer* en quelque sorte la phrase, que les voyelles précipitent.

Des Italiens qui étoient là, tous gens de lettres, en sont convenus. Le poète seul a tenu bon.

« Mais, me disoit-il, si on vous donnoit le choix d'écrire dans une langue composée de voyelles, ou dans une langue composée de consonnes, ne choisiriez-vous pas la première ? — C'est comme si vous me demandiez si, pour peindre, je préférerois une palette uniquement chargée de couleur de suie, à une palette chargée uniquement de couleur de rose. Je n'en préférerois aucune : j'aurois également besoin de l'une et de l'autre. ».

Corilla a prié M. *Nardini*, le plus fameux musicien d'Italie, de nous charmer avec son violon. Ce violon est une voix, ou en a une. Il a touché des fibres de mon oreille qui n'avoient jamais frémi. Avec quelle ténuité Nardini divise l'air ! avec quelle adresse il exprime le son de toutes les cordes de son instrument ! Avec quel art, en un mot, il épure et travaille le son !

LETTRE XXX.

A Florence.

VOILA la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue. — Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder. — Je voudrois pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire. — Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole : il n'existe aucune langue au monde qui puisse modeler tant de charmes. — Vous voyez que c'est de la Vénus de Médicis que je parle.

Je suis assis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque chose de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau ; de mille fois plus touchant que tout ce qui

a pu vous toucher ; de mille fois plus ravissant que tout ce qui a pu vous ravir : c'est la Vénus de Médicis. Dans cette Vénus, en effet, tout est Vénus.

Tout ce que vous distinguez en elle est une grâce.

Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité.

Ne croyez pas que j'exagère ; je ne parle point avec enthousiasme : regardez vous-même cette tête ! Chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose ?

Dans quel dédale de beautés l'œil se perd et s'égare ! il descend, ou plutôt il se glisse de beauté en beauté, de grâce en grâce, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front divin, à l'extrémité de ce divin pied, sans pouvoir jamais s'arrêter : il n'ose reposer sur ses doigts, tant

ces doigts sont délicats ; il n'ose appuyer sur ce sein, il est si pur !

Vous dites : quels sens pourroient ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis ? Ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe, elle n'enflamme point : elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse, pure encore de tout désir, dont le cœur est si doucement animé, lorsqu'il s'entr'ouvre à l'amour.

Mais Vénus, dit-on, est nue. Vous ne voyez donc pas sa pudeur ?

Quelle pensée occupe Vénus ? Elle ne pense point : Vénus ne fait que sentir.

Que la molle inclination de ce corps me plaît ! avec quelle grâce se dérobe ce pied timide sous le plus charmant genou ? Vénus est sur la terre ; mais Vénus n'y pose pas.

A force de contempler cette Vénus,

je crois quelquefois que c'est elle : j'éprouve je ne sais quel embarras.

On a dit qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime ; on peut dire qu'il y a quelque chose de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme.

LETTRE XXXI.

A Florence.

Vous vous souvenez de Jacques II, de la famille infortunée des Stuart, de ce prétendant, d'abord soutenu, ensuite abandonné par la France, que Rome avoit accueilli, et que Rome a négligé ; destinée commune à tous les malheurs ; (car la pitié, cette passion pourtant divine, n'est pas plus fidèle que toutes les autres) : eh bien, ce prétendant, c'est

le vieillard accablé d'années, d'infirmités, de disgrâces, et surtout du nom de Stuart, qu'on appelle aujourd'hui le comte.... et qui finit, à Florence, dans toutes les afflictions d'une vieillesse pénible, la destinée d'un homme dont le sang a régné jadis, et qui n'a pu l'oublier. Il mourra, le regard attaché sur cette couronne, qu'il n'a jamais pu placer que sur son cachet et dans les panneaux de sa voiture.

Ce vieillard étoit depuis long-temps à Rome; il y avoit une cour, une garde, mais on lui refusoit le nom de majesté. Un jour il quitte Rome pour venir à Florence, où il n'a ni garde, ni cour, et où on ne lui donne pas le nom de majesté : mais, en revanche, il a appelé auprès de lui toutes les vertus qui peuvent consoler un vieillard infirme, un père malheureux, et même un roi détrôné! Il a appelé sa fille, la duchesse....

S'il ne falloit que des cœurs pour remonter sur le trône de ses pères, elle y remonteroit avant peu. Elle est la bonté même, mais cette bonté que la raison ne commande point, qui coule du cœur, qui a de la grâce, qui charme, qui se fait adorer, qui suppose tant de vertus, et qui n'en paroît pas une.

Puisse la duchesse.... être heureuse! Puisse son père oublier que le nom de *Stuart* fut un nom de roi! Puissent, en voyant sa fille, tous les hommes s'en ressouvenir!

La duchesse m'a montré les présens de Louis XIV à Jacques II, à son arrivée en France, lorsque le sort eut réduit ce roi à recevoir des présens, à la vérité de Louis XIV.

Elle m'a montré la toilette d'or que la reine trouva, le soir de son arrivée, dans son appartement. Les temps sont bien changés, m'a-t-elle dit: elle n'en

a pas dit davantage. Je me trompe ; elle a souri.

Ses soins pour son père sont touchans. Quand ce vieillard se rappelle que son nom a régné, ses larmes alors ne sont pas seules ; la duchesse pleure avec lui.

La duchesse a auprès d'elle une dame d'honneur, et le comte, un écuyer ; c'est un lord. — Voilà toute leur cour, avec le respect qu'inspirent aux cœurs bien nés, le malheur, la vieillesse et la vertu.

Je finirai ici ma lettre : je veux laisser dans mon ame cette douce tristesse.

LETTRE XXXII.

A Florence.

N'ENTREZ jamais dans le cabinet de l'*Hermaphrodite*, si vous ne voulez pas rougir de plaisir et de honte tout à la

fois : je n'ose même pas dire qu'il est trop beau. Aimable pudeur, doublez votre voile, dans ce cabinet trop célèbre.

Que ceux qui veulent voir le Mercure de bronze, par Jean de Bologne, se hâtent : le voilà déjà qui s'envole. Quelle légèreté ! L'artiste l'a ingénieusement suspendu sur un petit morceau de bronze qui imite, qui rend le souffle de Borée. Le dieu est vraiment en l'air; cependant on ne craint rien pour lui : on sent qu'il monte.

Quelle suavité dans les formes! quelle finesse dans l'expression! Je ne puis quitter ce Mercure, que pour considérer Hercule enfant.

Loin, bien loin tous les autres artistes, ils n'ont représenté que le présent : celui qui a fait Hercule enfant, a représenté l'avenir. On pressent dans cet Hercule, qui n'a pas dix ans, Hercule qui en aura trente.

Je passe tous les tableaux de l'école flamande, toutes ces statues, tous ces bronzes : je laisse le peuple.

Quelle blessure profonde a causé la profonde douleur qui voile, sur ce buste, la physionomie d'Alexandre ! Tu as ravagé le monde, Alexandre ; mais le monde me paroît vengé.

Voici Brutus : il n'est encore qu'ébauché. Je lis au bas de son buste : « Si Mi-
« chel-Ange n'a fait qu'ébaucher ce
« buste, c'est qu'il lui est revenu tout
« à coup en mémoire le crime que Bru-
« tus avoit commis, et le ciseau est
« tombé de ses mains. » Quel est l'esclave qui a fait une telle inscription? Léopold, ce n'est pas à toi à laisser outrager Brutus ; car tu n'as pas à le craindre.

Quel dommage que ce buste ne soit qu'ébauché ! Mais cependant déjà quelle ame ! Que de Brutus déjà dans cette ébauche !

L'imagination de Michel-Ange étoit de niveau avec l'ame de Brutus.

Il ne faut pas sortir de la galerie, sans avoir assisté à la tragédie en marbre de Niobé.

Toute la famille de Niobé, au nombre de quatorze, est rassemblée dans une salle. Déjà un de ses fils a été percé d'un trait parti de la main d'Apollon : il est là, au milieu de la salle, étendu, nageant dans son sang, mort : le reste, éperdu, ou fuit, ou se cache, ou demeure : sur ce front est l'épouvante ; sur celui-ci, la menace ; sur cet autre, déjà la mort ; et sur le visage de Niobé, toute l'ame d'une mère qui voit périr à la fois tous ses enfans. Qu'elle est belle et sublime cette douleur, cette mère ! Elle tâche de cacher entre ses bras la plus jeune de ses filles ; la plus jeune de ses filles est charmante ! et on ne voit cependant que ses épaules. On diroit que

l'artiste a employé tout son art à les faire belles, afin d'attendrir Apollon.

C'est le grand-duc qui a rassemblé dans cette salle toutes ces statues. Peut-être auroit-on pu les réunir d'une manière plus pittoresque : elles ne devroient pas être rangées symétriquement en cercle ; elles devroient être séparées, les unes sur le haut d'un rocher ; d'autres, sur le penchant ; les autres, au bas : il faudroit qu'on les vît fuir.

Jetons maintenant un regard sur quelques-uns des tableaux. Je ne trouve pas les tableaux dignes des statues : la toile, dans cette galerie, est bien vaincue par le marbre.

Cependant, il faut rendre justice à ce Joseph : les autres ne font que s'en aller ; celui-ci fuit : il triomphe, car il résiste. Le combat de deux affections intéressantes, sur un beau visage, est un spectacle touchant !

Il y a de véritables larmes dans les yeux de ce Saint-François : elles vont couler.

Ce Pilate, qui renvoie Jésus, est d'une composition admirable. Il est sur son siége (c'est un vieux juge); il se lave les mains dans un bassin qu'on lui présente : tout en se lavant les mains, il lève tant soit peu les yeux, et il s'en échappe obliquement un regard qui tombe à moitié sur Jésus, et qui dit : « Cet homme-là, je crois, n'est pas si « coupable ; ma foi, qu'ils le fassent « mourir ; je m'en lave les mains. »

Le peintre auroit peut-être voulu que je m'écriasse : « Cette Madeleine me touche ! » Alors il n'eût pas dû la faire jolie, mais belle. Cependant elle l'emporte sur toutes les autres Madeleines. Que de componction, en effet, sur ce doux visage! que ces belles larmes sont pénitentes ! Elle est à moitié assise dans

l'ombre, contre un rocher, toute nue, voilée uniquement de ses cheveux et de sa douleur : cette chevelure est divine; elle coule sur tout son corps.

LETTRE XXXIII.

A Florence.

Je voudrois pouvoir décrire le cabinet d'histoire naturelle, que depuis dix ans le grand-duc s'occupe d'enrichir, et M. Fontana d'arranger.

Cinquante chambres sont déjà pleines des trésors de cette collection. On en remplira cinquante autres.

Il est impossible de rendre l'élégance des appartemens, l'ordre, la distribution; non-seulement tout paroît, mais tout se montre, tout vous appelle.

Les armoires de ce cabinet représen-

tent les cases de la mémoire de M. Fontana, remplies d'histoire naturelle.

Je ne pouvois me lasser de parcourir ces chambres, d'errer de règne en règne, de visiter tous ces différens empires de la nature, d'en examiner tous les trésors, de suivre la nature distribuant le mouvement dans tous les individus organisés, en donnant davantage à ceux-ci, en donnant un peu moins à d'autres : mouvement que tous ces individus lui rendent ensuite dans la proportion où ils l'ont reçu, plus vîte ou plus lentement, sous toutes les formes possibles, en exécutant tous les jeux du brillant phénomène de la vie.

Mais ce qui a arrêté mes regards, c'est l'homme. Une cire savante, et peut-être plus durable que l'airain, en offre, dans ce cabinet, une image complète. Vous voyez toutes les pièces les plus secrètes de cette machine si compliquée, d'a-

bord isolées, éparses, ensuite rassemblées, réunies, et toutes prêtes à remplir dans le concert de l'économie générale du corps humain, à leur tour et à leur place, la partie qui les concerne; toutes prêtes à vivre.

Ces détails remplissent une douzaine de chambres; il n'y a, pour ainsi dire, pas un point de cette copie de l'homme, qui n'ait exigé le sacrifice d'un exemplaire entier de l'original.

Ce type en cire a consommé mille cadavres. Quel travail, quelle patience Mais aussi quel beau monument!

L'empereur en a été tellement satisfait, qu'il en a commandé un pareil. I faut trois ans pour le faire. J'y ai vı travailler.

Je regrette bien de n'avoir pu étudie ce type universel de l'homme.

Quelques regards que j'ai jetés dar le système névrologique, y ont entrev

plusieurs secrets. La philosophie a eu tort de ne pas descendre plus avant dans l'homme physique ; c'est là que l'homme moral est caché. L'homme extérieur n'est que la saillie de l'homme intérieur.

Que ne puis-je laisser reposer ma pensée sur un si beau sujet !

Je voudrois encore qu'elle pût s'arrêter sur ces échantillons de tous les métaux, sur leurs destinées différentes, sur la forme singulière du fer et de l'or.

Je voudrois étudier aussi ces êtres singuliers que l'on trouve dans l'ergot du blé ; qui, réduits au dernier degré de dessiccation, offrant tous les signes apparens de la matière morte, sont organisés, vivent, ou plutôt sont aptes à recevoir la vie.

M. Fontana a proposé de faire, devant moi, cette expérience ; il ne lui faut qu'une goutte d'eau, il se donne bien de garde de la laisser tomber sur ces ani-

maux-poussière : elle les briseroit en tombant : il approche peu à peu la goutte d'eau au bout d'une aiguille, et peu à peu le petit animal se pénètre de fraîcheur ; tous les atômes qui le composent se rapprochent, se lient, font un tout; déjà le mouvement existe; il gagne, il s'avance, il circule et l'animal a la vie.

Les conséquences qui résultent de cette expérience sont de la dernière importance; elles jettent un grand jour sur la vie et la mort de la matière.

M. Fontana n'ose point écrire sur ce sujet, il craint d'être excommunié. Tout le pouvoir du grand-duc ne le sauveroit pas des suites de l'excommunication, qui a encore beaucoup de pouvoir, même en Toscane.

Ce n'est pourtant pas que le systême de M. Fontana attaque quelque dogme de la religion; mais le mot seul *raison* fait peur à Rome.

Avant de sortir de ce beau cabinet d'histoire naturelle, je veux jeter un regard sur cette pierre singulière qui a été de l'eau. L'eau qui coule de cette fontaine dans un vase, au bout d'une heure est une pierre.

M. Fontana a ouvert des routes, ou nouvelles, ou plus sûres, dans le labyrinthe de la nature. Malheureusement, ses grandes occupations, et surtout la proximité de Rome, l'empêchent d'écrire, le découragent quelquefois de penser.

M. Fontana a un esprit net, lumineux, méthodique; point d'*iris* dans les verres à travers lesquels il regarde et étudie la nature : il ne voit jamais que ce qui est.

M. Fontana ne jouit d'aucune considération à Florence, et surtout parmi les nobles. C'est, de la part de la noblesse, mépris pour les philosophes : elle n'est pas assez éclairée pour les haïr.

LETTRE XXXIV.

A Florence.

QUELLE masse! quelle élévation, quelle circonférence! Est-ce une montagne de marbre qu'on a taillée! C'est la cathédrale.

On entre, et du premier regard, l'imagination touche au ciel; mais au second, elle tombe: car ces colonnes gothiques sont trop foibles pour la soutenir.

Les Goths croyoient que le grand étoit le beau, et que l'énorme étoit le grand.

Que nous avons d'écrits en prose et en vers dans le genre gothique!

La proportion! Ce n'est pas la proportion seule qui fait le beau; mais, sans elle, il n'y a point de beau.

On dit que la nature ne fait rien par *sauts* : l'art doit imiter la nature.

On a bien suivi cette règle dans *le Baptistère* ou *Eglise de Saint Jean*, qu'on a construite à vingt pas de la cathédrale. Chaque face est portée sur deux superbes colonnes ; l'édifice entier s'élève et s'appuie sur seize, ce qui forme au centre un espace immense, où, du milieu de la voûte, une seule ouverture verse une lumière religieuse et solennelle, qui se répand dans le temple.

Ce beau temple est fermé par des portes d'airain, sculptées avec un art admirable, telles que Michel-Ange disoit qu'elles auroient dû ouvrir et fermer le ciel.

J'en demande pardon à Horace ; mais ses vers dureront moins que ces portes d'airain ; il sera impossible au temps de les dévorer ; plusieurs siècles déjà ont

passé dessus, et n'y ont pas laissé la trace d'un jour.

LETTRE XXXV.

A Florence.

Il ne faut pas manquer de voir le *Poggio impériale.*

C'est une maison de plaisance où le grand-duc passe quelquefois une partie de l'été.

Elle n'est pas magnifique à l'extérieur ; les jardins n'en sont pas brillans ; mais elle est entourée de campagnes bien cultivées, véritables jardins d'un bon roi.

Quand le grand-duc est au *Poggio*, il n'a pas une sentinelle à sa porte : il a l'air d'être chez son peuple.

Tous les dimanches, le peuple de la ville et de la campagne y accourt ; il y

vient boire, chanter, rire sous les yeux de son souverain : il n'y vient pas, comme ailleurs, oublier seulement ses maux, mais mieux goûter son bonheur.

Le grand-duc se promène souvent au milieu de son peuple. Il anime la joie en la partageant; il ne dédaigne pas de goûter à ses plaisirs, qui ne sont pas raffinés, mais vrais, et, en partie, son ouvrage.

Le grand-duc a imaginé un moyen, sûr et simple, pour qu'on n'ait pas à se plaindre des gens en place : on peut s'en plaindre. Il a fait faire dans les murs de ses palais, des ouvertures par où les plaintes les plus timides peuvent arriver jusqu'à lui. Ce sont des passages pratiqués pour la vérité.

Le grand-duc ne règne ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les ministres, mais pour son peuple; il est vraiment souverain.

LETTRE XXXVI.

A Florence.

J'ai été voir la bibliothèque impériale. Elle n'est composée que de manuscrits. Rien de plus chimérique que le cas qu'on en fait ; car ils sont imprimés.

Qu'importe, en effet, que ce manuscrit ait mille ans, s'il est devenu inutile ? Le grand-duc juge ainsi la noblesse.

Le respect pour l'antiquité, soit des monumens, soit des usages, soit des opinions, soit des hommes, en un mot, pour l'antiquité, est une maladie de l'esprit humain.

On m'a montré avec beaucoup d'appareil un manuscrit du code de Justinien, qu'on prétend, non pas le premier, mais le plus ancien, Pour savoir à

quoi m'en tenir sur cette prétention, il ne m'auroit fallu lire que deux petites dissertations à l'italienne, en un gros volume *in*-folio : j'étois, malheureusement, un peu pressé.

Le bâtiment de la bibliothèque est très-beau. Il étoit digne des manuscrits, quand ils n'étoient pas imprimés. Michel-Ange, qui en est l'architecte, est mort avant de le finir. Il ne sera jamais fini. Qui oseroit achever un monument commencé par Michel-Ange, ou un poëme commencé par Virgile.

Florence est le berceau de Michel-Ange. Il y a passé une partie de sa vie. La main patriotique de Michel-Ange a touché la moitié de ces palais, de ces temples, de ces monumens : elle est imprimée partout. Celle du temps n'a pu l'effacer.

J'ai été frappé d'un respect presque religieux, en entrant dans la maison

de ce grand homme; j'allois dire dans son sanctuaire : les plus fameux peintres se sont plu à la consacrer des plus belles actions de sa vie; car il mérita ses talens. Malheureusement pour leurs tableaux, le souvenir de ceux de Michel-Ange en est tout près.

LETTRE XXXVII.

A Florence.

Le palais de Corsini est d'une grande magnificence.

Il est très-riche en tableaux. En voici trois :

Le premier c'est la *Poésie.* Elle est couronnée de lauriers : on diroit que c'est celle de Virgile, tant elle est noble, simple, belle, tant elle ressemble à Didon. Elle est née du cœur tendre, de

l'imagination délicate et du patient pinceau du Dolcé.

A côté de ce tableau, on voit un saint Sébastien : il est aussi du Dolcé. On court pour arracher les flèches.

Le troisième est d'un genre et d'un pinceau bien différent : il est de l'Albane. Vous croyez déjà voir les Amours et les Grâces ; vous ne vous trompez point. Les Amours et les Grâces ne quittoient jamais l'Albane.

Il a conduit vers le soir les Amours dans un vallon, sur le bord d'un ruisseau, parmi les gazons et les fleurs; ils rient, ils chantent, ils dansent à l'envi, au son de la flûte : c'est le vieux Silène qui leur joue de la flûte : un des Amours est resté couché sur le gazon, et regarde : les autres lui font signe de venir : il ne veut pas.

Cette scène n'est-elle pas charmante ? Les Amours sont jolis comme des Amours.

Le vieux Silène contraste à merveille. Comme il est grave!

J'ai passé une heure avec les Amours et Silène dans cette prairie.

LETTRE XXXVIII.

A Florence.

COMMENT expliquer ce phénomène politique? En Toscane, de la noblesse, point de troupes, et un despote.

Le peuple, en Toscane, est heureux.

Les souverains ont un moyen sûr de soumettre l'aristocratie dans leurs Etats, d'armer contre elle le peuple, de faire qu'il soit heureux.

Vainement les grands frémissent quand le peuple ne gémit pas : vainement les grands remuent, quand le peuple reste tranquille. Les princes veulent être ab-

solus, les nobles veulent être indépendans, le peuple veut être heureux.

Il n'y a que la misère ou le fanatisme qui puissent soulever le peuple. Le bonheur du peuple de Rome explique les jours de Néron.

Mais comment le grand-duc a-t-il rendu ses sujets heureux? avec du pain, des spectacles et de la justice; en établissant des manufactures, où le peuple emploie le temps; des théâtres où il l'oubli; des hôpitaux où il trouve la santé; des tribunaux qui paroissent justes.

Armé du bonheur public, le grand-duc a attaqué tous les priviléges de la noblesse; il les a vaincus. Il a détruit les dernières racines de la démocratie, en supprimant les confréries; les dernières racines de l'aristocratie, en laissant mourir l'ordre des sénateurs.

Il n'y a plus qu'une classe de sujets en Toscane, et un seul maître.

Le grand-duc est contraint de bien gouverner : il ne peut pas faire une seule faute ; car ayant réuni en sa main tout le pouvoir politique, la république est toute prête : il ne manque plus au peuple de Toscane, pour être libre, qu'un tyran ; il a déjà un despote.

Il est de la nature de la force politique, de tendre, alternativement, à se réunir sur la tête d'un seul, et à se diviser dans les mains de plusieurs. L'histoire entière n'est que ce phénomène.

Cependant le grand-duc ne se borne pas à opposer à l'aristocratie le bonheur du peuple ; il la surveille.

Il voit passer, pour ainsi dire, une pensée mécontente au fond de l'ame, et l'arrête tout court par un seul mot. On lui reproche d'avoir des espions ; il répond : « Je n'ai pas de troupes. »

Au reste, la noblesse, en Toscane, n'est pas remuante. L'oisiveté des nobles,

principe de toute inquiétude séditieuse, y est occupée par l'opéra, la dévotion et le sygisbéisme.

Cependant, s'ils ont perdu toutes leurs espérances, ils ont pu conserver quelque souvenir : il reste, parmi eux, des noms qui ont régné, ou qui ont été libres, ou qui ont conspiré jadis. Ces noms-là sont toujours à craindre. Comment enflammoit-on Brutus ? On l'appeloit par son nom : « Brutus, tu dors. »

LETTRE XXXIX.

A Florence

Je viens de voir un tableau du Corrège. Il passe tous les tableaux du Corrège. Il est vrai que c'est le portrait de son maître, de l'Amour.

C'est l'Amour, non plus avec son

enfance et son innocence, mais avec sa jeunesse et ses grâces. Il ne touche pas, mais il charme. Il n'a pas, je crois, seize ans : vous vous doutez bien qu'il en a plus de quatorze.

Le dos tourné (il est nu, et c'est l'Amour), le pied appuyé sur un tas de livres, qui ne sont sûrement pas des poètes, il tend un arc et regarde ; cependant entre ses jambes sont deux petits enfans, ce sont les siens : ils s'embrassent ; l'un d'eux rit, l'autre pleure, l'Amour sourit. Allégorie délicieuse !

Quelle heureuse idée, tendre Corrège, t'est venue au bout de ton pinceau ! Car, « c'est au bout de ton pinceau, « disois-tu, que tes idées venoient. » Ton pinceau prenoit, pour ainsi dire, du sentiment dans ton cœur, comme il prenoit de la couleur dans la nature.

Adieu, charmant Amour, fils de Vénus et du Corrège.

LETTRE XL.

A Florence.

Je sors du palais Pitti. C'est là demeure du grand-duc.

Quelle masse! quelle élévation! quelle étendue de bâtimens! Cependant cette élévation, cette étendue et cette masse ne peuvent intéresser qu'un regard: le regard glisse sur cette prodigieuse surface, sans rencontrer un seul ornement, sans trouver un seul point d'appui : le palais entier ne paroît qu'une pierre.

Sans doute il faut que, dans tout ouvrage des arts, l'idée principale brille; mais il faut du moins que les idées accessoires paraissent.

Quoi qu'il en soit, l'imagination, errant

dans l'immensité du palais Pitti, se sent partout dans l'habitation des rois.

On y voit tant de tableaux, qu'on n'y vu qu'un seul tableau. Il faudroit un mois pour les démêler et les apprendre : on les parcourt en une heure.

Quelle terrible et sublime composition que la mort du riche et celle du pauvre, représentées à côté l'une de l'autre, dans le salon *des quatre fins de l'homme !*

Au milieu d'un appartement superbe, sur un lit éclatant d'or, entouré de prêtres qui prient, de médecins qui méditent, de serviteurs qui s'empressent, d'enfans qui sanglottent, d'une femme qui se désespère, parmi le trouble, la consternation et les larmes, un homme exhale, sur la soie et la pourpre, le dernier soupir de la vie ; c'est là le riche : tandis que, dans le coin d'une masure, dans l'ombre, sur un grabat, sur la

paille, sous des haillons mêlés avec la paille, quelque chose de livide, de sanglant, d'informe, pend jusqu'à terre en lambeaux, à moitié rongé par des chiens qui l'abandonnent et s'enfuient : c'est là le pauvre.

Quelle distance la société a jetée entre le pauvre et le riche ! et si le pauvre a l'audace de vouloir la franchir, de vouloir se rapprocher du riche, toute la foule des lois est là, qui le repousse dans la misère, ou le précipite à la mort.

La mort seule est juste envers le riche et le pauvre : elle les confond sous sa faulx : la mort ne connoît qu'une espèce humaine.

Je réfléchissois sur la société, sur ce qu'on appelle la justice, qui n'est plus aujourd'hui, en grande partie, qu'une injustice consacrée : mon imagination avoit passé en revue tous les maux de la civilisation ! elle entroit dans les fo-

rêts du Canada, pour interroger, sur le bonheur, la vie sauvage : dans ce moment, je me suis trouvé dans les beaux jardins du palais Pitti, au milieu des premières fleurs du printemps, des premières haleines du zéphir, sur des gazons qui naissoient, à l'heure où la voix du rossignol, plus tendre et plus amoureuse, exhale ses derniers accens. Le beau soir! Il sembloit que le jour quittoit à regret la nature! Je ne puis vous exprimer avec quel plaisir j'abandonnai mon ame, obsédée par tant d'images funestes, à tous les charmes de la saison et du lieu. Je me mis à respirer le printemps, la nature et la vie : la vie que je voyois éclore partout avec l'amour, à toutes les branches des arbres, à toutes les feuilles des arbustes, à toutes les herbes des gazons, dans tous les accens des oiseaux. Oh! que les beautés de la nature sont supérieures aux beautés de l'art!

LETTRE XLI.

A Florence.

Il y avoit, il y a quelques années, quatre académies à Florence. Elles ne faisoient rien : c'étoit quatre académies.

Le grand-duc les a réunies en une seule, sous le nom d'académie Florentine ; mais il a eu beau créer deux cents places, il auroit fallu créer, en même temps, deux cents talens.

La constitution de l'académie n'est pas propre à les faire naître, encore moins à les faire produire ; elle est en effet monarchique : elle a un président perpétuel nommé par le prince, deux secrétaires nommés par le prince, deux censeurs nommés par le prince. Il n'y a que la démocratie qui puisse convenir

à une académie, parce que la liberté seule peut être favorable aux talens.

Celle-ci a deux séances par semaine : elles sont publiques. Les membres ouvrent tour-à-tour la séance par un discours à leur choix. Le secrétaire invite ensuite, à lire, les autres académiciens et même les étrangers.

J'ai assisté à une de ces séances : elle commença par un recueil de lieux communs sur la vie et les ouvrages de Galilée, Il fut psalmodié d'un bout à l'autre.

Cette psalmodie des Italiens est bien odieuse. Quelle monotonie insupportable ! Ces débris de la langue, chantés dans la langue parlée, font un effet malheureux. Les Italiens et les partisans de leur langage ignorent, sans doute, que c'est à l'ame seule, suivant les sentimens qu'elle veut exprimer, à moduler la parole, à la noter. Toutes ces inflexions artificielles repoussent celles de la nature,

empêchent surtout de les reconnoître ; elles ne leur laissent aucune place ; la parole, alors, ne naît que sur les lèvres, et ne part plus que de là.

Après les lieux communs sur Galilée, un petit jeune homme profita de l'invitation du secrétaire, pour psalmodier un sonnet sur l'ame.

C'étoit un juif : voilà la seule chose de remarquable dans son sonnet.

Ensuite une improvisatrice se leva, et chanta des vers sur la mort d'une de ses amies. On rioit.

La séance fut terminée par le comte de***, qui, très modestement, lut une idylle qu'il avoit fait imprimer. Il n'eut pas tant de torts, car l'idylle parut nouvelle.

Il ne se borna pas à lire son idylle, il la joua. Que de mines pour une bergère !

Les académiciens n'ont aucune place marquée dans l'assemblée, excepté le

président, les secrétaires et les censeurs; ce qui fait peut-être qu'ils n'en ont pas non plus dans les lettres.

Tout ce qui pense, dans cette académie, a honte et gémit.

Le grand-duc voudroit qu'elle continuât le dictionnaire de la langue italienne, commencé par l'académie de la Crusca. Elle s'y refuse; elle a raison: il est téméraire de chercher à fixer une langue, quand elle n'est pas encore formée, peut-être même quand elle est formée.

La formation d'une langue est l'œuvre des grands écrivains; l'Italie en compte trop peu: plus de la moitié de l'esprit et du cœur humain n'a pas encore passé sous la plume des Italiens, et par conséquent dans leur langue.

C'est un dictum vide de sens, que celui qui fixe à Sienne la patrie du bon langage italien.

Cette langue n'a point encore de patrie, de domicile; elle est errante : elle mendie encore de tous les côtés, surtout en France.

Les divers langages des grands écrivains sont autant de domaines différens, que la langue générale réunit à sa couronne, et qui composent son empire.

Il existe, en Italie, une langue de l'Arioste, une langue du Tasse, une langue de Boccace, une langue de Machiavel; mais il n'existe pas encore en Italie de langue italienne.

Le comte Alfiéri, dans des tragédies admirables, où respire souvent le génie de Sophocle, a tenté récemment de ressusciter le langage italien du siècle de Léon X; mais cette tentative n'a réussi ni à Naples, ni à Rome. On ne peut plus souffrir, dans ces deux villes, que de l'italien *francisé*, c'est-à-dire, dégénéré.

Les Italiens conviennent qu'en général

ils ne savent pas faire un livre, qu'on ne sait en faire qu'en France. Aussi ne lisent-ils, par choix, que nos écrits ; mais la moitié de nos écrits leur échappe : tout ce qui est grâce, tout ce qui est finesse, tout ce qui est délicat, en un mot, tout ce qui échappe.

LETTRE XLII.

A Florence.

J'AI été voir l'académie des arts, que le grand-duc a remise en vigueur.

J'ai visité la salle du dessin, celle du nu, celle des plâtres, celle du burin, celle du pinceau.

La salle des plâtres est immense : sur deux lignes parallèles, sont rangés tous les plâtres des plus belles statues que possède aujourd'hui l'Italie.

C'est au milieu des plus belles formes humaines, écloses dans les plus heureux climats, choisies par le goût le plus pur, exprimées par le ciseau du génie, qu'on voit incessamment errantes les imaginations de cent jeunes artistes, qui essaient, à l'envi, ou de les comprendre, ou de les sentir, ou de les imiter.

Le grand-duc leur fournit tout, excepté le génie, que la nature seule peut fournir.

J'ai été indigné, dans l'école de la peinture.

En Italie, à Florence, le maître faisoit copier un de ses tableaux!

On recommence à Florence, comme ans le reste de l'Italie, tous les beaux-rts : on y fait des ébauches devant des hefs-d'œuvres.

C'est un peu la faute du grand-duc : grand-duc appelle les arts, et il a anni le luxe.

Il veut de l'architecture et plus de palais ; des mœurs et des statues !

Les arts ne produisent, comme la nature, qu'autant qu'on consomme leurs productions.

Léopold, on ne peut réunir Athènes et Sparte : on ne peut être Lycurgue et Périclès tout à la fois.

LETTRE XLIII.

A Florence.

Le palais *Richardi* mérite d'ête vu : i fut la demeure du premier Médicis.

C'est dans ce palais que mourut la li berté de Florence, et que les beau arts naquirent. Ce tombeau de la libert est le berceau des beaux arts.

La galerie du palais Richardi est ac mirable.

Le pinceau de Jordano, aussi fécond et brillant que celui d'Ovide, conseillé par les plus belles imaginations de son siècle, par des philosophes et des poètes, en a peint et peuplé la voûte. Il en a fait un poême : le sujet, c'est le destin de l'homme.

On voit d'abord la naissance de l'homme. Le Destin, le Temps, les Parques et la Nature sont dans l'attente; le Destin fait signe au Temps, le Temps fait signe aux Parques; à l'instant leur fuseau tourne, et, dans les bras de la Nature, on aperçoit un enfant; Prométhée s'approche de cet enfant, et secoue sur lui son flambeau : cette étincelle est la vie. Déjà l'enfant rampe aux pieds de la Nature; il se lève, il marche, il veut la quitter. En vain la Nature tâche de le retenir; en vain elle pleure : il est bien loin : bientôt il s'est égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque

temps, deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un est hérissé de cailloux et d'épines, il est partout escarpé : l'autre, au contraire, est uni, il est tapissé de fleurs. Au bord de chacun de ces deux chemins, on aperçoit une troupe d'hommes et de femmes. Les hommes et les femmes de la première troupe ont un air doux, mais grave : point de fard, nul ornement, nulle parure, seulement quelques feuilles de laurier dans leurs cheveux. Cette troupe est restée au bord du chemin : c'est là que, sans chercher à séduire le voyageur, elle lui parle, et lui dit simplement : « Jeune homme, « voici le chemin du bonheur. » Ce sont les talens et les vertus. — La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuse que l'autre, offre les figures les plus piquantes; leur contenance est animée ; elles rient, elles chantent, elles folâtrent. Quel luxe dans leurs vête-

mens! Elles ont des fleurs dans leurs cheveux, des fleurs sur leurs fronts, des fleurs encore à la main. A la manière dont elles sourient, vous les prendriez pour les Amours et les Grâces; cependant, en les regardant par derrière, un léger ruban qui serre leurs têtes, décèle que ces charmans visages ne sont que des masques, et quelques ouvertures dans ces masques laissent entrevoir des figures hideuses. Cette troupe s'est empressée au-devant du voyageur : elle lui sourit, le caresse, le prend par la main : « Charmant voyageur, lui dit-elle, voici le chemin du plaisir : suivez-nous donc. » Il les suit.... l'infortuné suit les vices.!

Ingénieuse allégorie! Jamais la vérité n'a mis sur son visage de voile ni plus brillant ni plus diaphane.

Que n'ai-je le pinceau de Jordano! Que n'ai-je le talent qu'avoit ce peintre,

d'imprimer, en un moment, son imagination sur la toile !

LETTRE XLIV.

A Rome.

Que la route de Florence à Rome est différente de celle de Livourne à Florence !

Après qu'on a quitté Livourne, d'où autrefois la Toscane embrassoit, avec les bras du commerce, tout l'univers, vous suivez un chemin magnifique, à travers des champs, des bois, des vallons, et vous arrivez à Pise, où l'Arno vous attendoit.

On coupe ensuite, avec l'Arno, une vaste plaine parmi les cultures les plus riches, sous une température modérée, qui ne connoît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été.

J'étois ravi de rencontrer, à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des femmes belles de santé, de bonheur et d'innocence. Répandues ainsi dans les champs, elles sembloient plutôt y célébrer des jeux et des fêtes, que s'occuper des travaux rustiques : elles me rappeloient ces nymphes charmantes dont la fable et les poètes avoient peuplé les campagnes.

Mais laissons dans leurs belles campagnes ces belles femmes, que tous les peintres devroient venir chercher, et que tous les voyageurs doivent fuir. Entrons avec l'Arno dans Florence.

Quelle situation que celle de Florence ! La plaine, au milieu de laquelle elle est assise, est couverte d'arbres de toute espèce, et surtout d'arbres fruitiers. Dans le printemps, Florence est au milieu d'un bouquet de fleurs, et mérite de porter son nom.

Mais à mesure qu'on s'en éloigne, le terrain devient inégal, la culture monotone; la terre stérile, les hommes rares, les femmes laides, les troupeaux maigres; toute la nature enfin dégénère.

En avançant dans la Toscane, j'ai trouvé *Sienne*, qui n'a rien de remarquable que le groupe des trois Grâces, placé au milieu de la sacristie de la cathédrale, entre un Christ qui meurt, et un Christ qui ressuscite.

C'est à leurs pieds que le prêtre se prépare à la messe : elles sont toutes nues.

En sortant de Sienne, la terre est toute bouleversée. Plus de culture, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus d'hommes. Là semblent finir le nature et Léopold.

Parvenu, après trois heures de marche de monts en monts, de rochers en rochers, au sommet escarpé de *Redico-Fani*, je trouvai le chaos, le désert, e

silence : il étoit nuit ; mais le lendemain, en descendant à *Ronciglione* , je trouvai l'aurore, le chant du rossignol, la première branche d'aube-épine, des vallons couverts de verdure, le célèbre lac de Trasimène et *Viterbe* tout en fleurs : tout-à-coup, par un contraste nouveau, comme si on traversoit les lieux habités par Armide, sous le plus beau ciel, rien ne se meut, rien ne vit, rien ne végète ; et dans le lointain, on voit Rome : le moment d'après, on ne voit plus rien.

Dans ces chemins où jadis, de tous les coins de l'univers, les rois et les nations accouroient, où rouloient les chars de triomphe, qu'inondoient les armées romaines, où le voyageur rencontroit César, Cicéron, Auguste, je ne rencontrai que des pélerins et des mendians.

Enfin, à force de percer le désert, la solitude et le silence, je me trouve au milieu de quelques maisons : je ne pus

m'empêcher de verser des larmes : j'étois dans Rome.

Quoi ! c'est là Rome ! quoi ! Rome, qu'on pressentoit autrefois des extrémités de l'Asie, c'est aujourd'hui le désert, c'est le tombeau de Néron qui l'annonce !

Non, cette ville, ce n'est pas Rome ; c'est son cadavre : cette campagne, où elle gît, est son tombeau, et cette populace, qui fourmille au milieu d'elle, des vers qui la dévorent.

LETTRE XLV.

A Rome.

Je suis arrivé hier au soir fort tard.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Toute la nuit, cette idée alloit dans mon ame : « Tu es à Rome. » Les siècles, les empereurs, les nations, tout ce que ce

vaste mot de Rome contient de grand, d'imposant, d'intéressant, d'effrayant, en sortoit successivement, ou à la fois, et environnoit mon âme.

Il me tardoit que les premiers rayons du jour montrassent à mes yeux cette ancienne capitale de l'univers.

Enfin je vois Rome.

Je vois ce théâtre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait tout ce qu'elle pourra faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfanté les héros les plus sublimes et les monstres les plus exécrables, s'est élevée jusqu'à Brutus, a descendu jusqu'à Néron, est remontée jusqu'à Marc-Aurèle.

Cet air que je respire à présent, c'est cet air que Cicéron a frappé de tant de mots éloquens; les Césars de tant de mots puissans et terribles; les papes de tant de mots enchantés.

Sur cette terre a donc coulé tant de sang ! Dans ces murs ont donc coulé tant de larmes ! Horace et Virgile ont récité ici leurs beaux vers !

Allons. Mais, où aller ? Je suis au milieu de Rome, comme au milieu de l'Océan : trois Romes, comme trois parties du monde, se présentent en même temps à mes regards : la Rome d'Auguste, la Rome de Léon X, et la Rome du pape actuel.

Laquelle visiterai-je d'abord ? Elles m'appellent toutes à la fois. Où est le Capitole ? Où est le musée de Clément XIV ? Qu'on me mène à l'arc de Titus. Que l'on m'arrête au Panthéon. Montrez-moi Sainte-Marie-Majeure. Je veux voir le tableau de la transfiguration de Raphaël. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère ! Comment choisir à Rome ? Peut-on y arrêter ses regards.

Il faut que je commence par errer de

côté et d'autre, pour user cette première impatience de voir, qui m'empêcheroit toujours de regarder.

Je suis donc à Rome ! Je suis donc dans cette ville que tout l'univers regarde !

Il n'y a point ici une pierre qui ne recèle une connoissance précieuse, qui ne puisse servir à bâtir l'histoire de Rome et des arts : sachez les interroger, car elles parlent.

LETTRE XLVI.

A Rome.

J'AI consacré la soirée d'hier à chercher dans Rome moderne les débris les plus intéressans de Rome antique : ceux que la faux du temps, ou la hache de la barbarie, ou le flambeau du fanatisme ont ménagés ; car ils n'en ont respecté aucun.

Qu'il reste peu de parties intactes de cette cité prodigieuse!

Le Panthéon et le Colysée en sont les deux principaux restes, mutilés toutefois, et dégradés, mais, dans cet état même, conservant quelque chose de si vivant et de si romain, que la renommée de Rome n'étonne plus, et que Rome étonne encore.

J'ai dirigé d'abord mes pas vers le Panthéon, consacré par Agrippa à tous les dieux, et depuis, par je ne sais plus quel pape, à tous les saints.

C'est cette dédicace qui a préservé le Panthéon du sac général, que la plupart des autres temples ont subi.

Il a été dépouillé de tout ce qui le faisoit riche; mais on lui a laissé tout ce qui le faisoit grand : il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes; mais il a gardé sa voûte, son péristile et ses colonnes.

Quel magnifique péristile! votre regard est d'abord arrêté par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel.

Ces colonnes sont belles de l'harmonie des proportions les plus parfaites, du travail le plus exquis, et de la durée de vingt siècles, dont elles sont revêtues et ornées.

L'œil ne peut se lasser de monter avec elles dans les airs, et d'en descendre avec elles.

Elles offrent je ne sais quoi d'animé qui fait illusion : une taille élégante, une stature noble, une tête majestueuse, autour de laquelle l'acanthe s'est plu à déployer en couronne ses feuilles si superbes et si souples tout à la fois ; et cette couronne, comme celle des rois, sert tout ensemble à parer la tête auguste où elle brille, et à déguiser le fardeau immense qui pèse sur elle.

Que l'architecture, quand elle crée de pareils monumens, mérite bien une place parmi les beaux arts !

C'est comme un harmonieux concert que l'architecture donne à l'œil.

La pureté des formes est pour l'œil, ce que la pureté des sons est pour l'oreille.

Quelle idée simple et grande tout à la fois, que ce fronton et ces huit colonnes ! On la saisit et on la retient comme un beau vers de Corneille.

Ce n'étoit point par le fracas d'une multitude d'impressions différentes et isolées que les Grecs cherchoient à intéresser, à émouvoir, à satisfaire la sensibilité : ils n'en employoient qu'une seule ; mais ils la choisissoient grande : ils la répétoient plusieurs fois, et la modifioient beaucoup : ils la modifioient par toutes les nuances fugitives de gradation et de dégradation insensibles, dont elle étoit susceptible.

Par-là ils satisfaisoient deux caprices singuliers de la sensibilité, qui, paresseuse et avide tout à la fois, veut tout à la fois garder la même sensation, et recevoir une autre émotion.

On retrouve chez les Grecs, dans leur architecture, dans leur sculpture, dans leur peinture, dans leur éloquence, dans leur poésie, et même dans l'habillement et la parure de leurs femmes, ce système de beau idéal réalisé constamment.

Il n'existe en effet qu'une espèce de beau idéal, non plus qu'une poétique et qu'une logique pour composer ce beau, soit avec des sons, soit avec des couleurs, soit avec des formes, soit enfin avec ces combinaisons, si compliquées et si étonnantes de formes, de couleurs et de sons, qu'on appelle des sentimens et des idées.

Les Grecs furent heureux d'avoir rencontré dès le principe ce beau idéal, cette

poétique et cette logique de tous les beaux arts : ils n'ont presque fait que des chefs-d'œuvres.

Les modernes n'ont pas eu cet avantage ; aussi presque toutes les fois qu'ils ont quitté, dans les beaux-arts, les traces des Grecs, n'ont-ils jamais fait trois pas de suite sans tomber ou sans s'égarer.

C'est ce qui est arrivé aux Bernin et aux Borromini, qui, à côté des monumens du meilleur goût, en ont élevé d'autres d'un goût si dépravé et si ridicule.

Au reste, comparez, avec les artistes grecs, la plupart des artistes modernes.

Les artistes grecs étoient tous plus ou moins initiés dans la philosophie, la poésie et l'éloquence : c'étoit le génie qu leur mettoit à la main le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, et non pas la nécessité.

Ils choisissoient, parmi ces différens

instrumens, celui qui alloit le mieux à leur génie et à leur talent. Souvent ils les employoient tour à tour. Les beaux arts n'étoient pour eux que les différens dialectes d'une même langue, de la langue sacrée du beau. Ils savoient exprimer le beau, même avec du bronze, comme Gessner et Haller l'ont su faire avec l'allemand.

Je jette ici pêle-mêle toutes les idées que m'a suggérées hier la méditation du Panthéon.

En considérant avec quelle économie et quelle sagesse ce monument est orné, j'ai vu que les Grecs pensoient, et avec raison, que lés ornemens même ne sont pas dispensés d'être utiles; qu'on ne doit décorer que la surface et les extrémités des parties nécessaires; que le fond, en un mot, de tout ornement, doit être de l'utilité.

C'est, au reste, la source d'un plaisir

très-piquant ; on est étonné qu'une chose si nécessaire, soit en même temps si agréable.

Je ne peux me lasser de contempler, dans mon imagination, ce beau péristile. Toutes ces pierres étoient en bloc dans des carrières : on les coupe, on les tire, on les jette là, on les taille, et je les foule en passant; mais le génie vient, il prend ces pierres, il les place, il les dispose ; les voilà enfin dans les airs : et mon œil alors, ainsi que mon ame, s'arrêtent devant elles, saisis d'une émotion, d'un respect, d'un plaisir qui les étonne et les charme.

C'est ainsi que fait la musique, de tous les sons et de tous les accens isolés de la voix humaine, pour en composer ces airs admirables, que le cœur chante avec la voix, et chante encore après elle. Je ne regrette point les marbres qui revêtissoient autrefois le Panthéon.

Cette sombre couleur du temps, dont aujourd'hui il est teint, vaut bien l'éclatante couleur du marbre dont il brilloit autrefois.

Il faut pardonner au temps, qui enlève insensiblement à ces colonnes quelque chose de leur surface : il met des années à la place. C'est une grande magnificence que la durée !

Mais il ne faut point pardonner au Bernin, qui a placé ces deux clochers entre le péristile et la rotonde.

La porte de la rotonde est bien la porte d'un temple ! C'est bien celle du Panthéon. C'est bien la porte par laquelle devoient s'écouler sans cesse les flots des nations, que toutes les superstitions de l'univers continuellement poussoient là.

A mesure que j'avance vers le temple, mon imagination pressent de plus en plus tous les dieux. Mais j'entre.... Les dieux n'y sont plus.... Le Panthéon est désert.

C'est ici que la cause universelle étoit représentée toute entière dans la collection de ses différentes influences, allégorisées, personnifiées, et nommées dieux.

Le voile allégorique qui les couvroit étoit si fin; le temps et l'habitude l'avoient tellement appliqué sur les corps, que l'œil humain, à la longue, ne peut le distinguer de ces corps.

Ces influences d'une seule cause ont été bientôt des êtres réels : puis ces êtres, des dieux; puis ces dieux, des hommes; puis ces hommes, des monstres; enfin, au grand jour de la philosophie, ces monstres ont été des fantômes.

Quel changement dans ce lieu! Où l'on adoroit Vénus, on adore aujourd'hui la Vierge; un Dieu sur une croix a pris la place d'un dieu la foudre à la main.

Le dessin du Panthéon est simple et grand. Sa forme circulaire est heureuse. Une vaste coupole voûte majestueuse-

ment son enceinte. Mais pourquoi tous ces pompons d'or et de marbre? On ne sait qui a fait le plus de mal à ce monument, des barbares qui l'ont dépouillé, ou des papes qui l'ont décoré.

Voilà donc le Panthéon qui étonna l'imagination romaine, et n'étonna pas celle de Michel-Ange! ce Panthéon, qui avoit été une pensée du siècle d'Auguste, et ne fut dans la suite qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de son église de Saint-Pierre. Vous admirez, dit-il aux nations, la masse du Panthéon, et vous êtes étonnés que la terre la porte : je la mettrai dans les airs.

Le génie de Michel-Ange disoit de ces choses, et sa main les exécutoit.

Quel dommage que le goût moderne ait blanchi la voûte du Panthéon! Cette couleur l'a rapproché de la terre. Blanchir un édifice antique! c'est pis que si l'on noircissoit un édifice moderne. Et

c'est Benoit XIV qui a ordonné que l'on fît à la voûte du Panthéon une pareille injure.

Je laisse à d'autres le soin de compter tous les marbres, tout le porphyre, tout le granit qui enrichit l'intérieur du Panthéon. Il possède un trésor bien plus précieux, les cendres de Raphaël.

Carle Marate a fait ériger à Raphaël un tombeau où Agrippa lui eût fait élever un autel.

Il mourut, ce grand homme, en 1520. Il mourut âgé de trente-sept ans. Approchons de ce tombeau, et lisons :

Ille hîc est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Le cardinal Bembo a mis de l'esprit dans ces vers : il n'auroit dû y mettre que de la douleur. Que ne se bornoit-il à dire : *Hîc est Raphaël!* Raphaël est ici!

J'avois été voir, le matin, des tableaux

de Raphaël. Ah! quand on vient de voir les ouvrages d'un grand homme, c'est une chose bien touchante que son tombeau!

LETTRE XLVII.

A Rome.

C'ÉTOIT hier la fête de Saint-Louis de Gonzague, jésuite : grande fête par conséquent dans l'église de Saint-Ignace.

J'ai suivi la foule, et j'ai été entendre l'*opéra des vêpres*, et voir l'*illumination du salut.* Ces expressions conviennent parfaitement à ce qui se passe ici dans les grandes solennités.

Tout l'office s'exécute en musique ; on se promène, on cause, on rit, on fait foule autour des orchestres.

Il n'y a pas de jour dans l'année où il

n'y ait deux ou trois de ces spectacles, et tous également courus.

En sortant du salut, on va dans la rue du *Cours* prendre des glaces, ou souper dans un cabaret avec des femmes, ou assister à un feu d'artifice et à un bal; près de l'église, chez un dévot de la paroisse, ou un protecteur du couvent. Les grands amis du saint illuminent.

La fête de saint Louis de Gonzague se célèbre avec une pompe toute particulière. En supprimant les Jésuites, on n'a rien changé aux usages de leurs églises: on leur a conservé aussi toutes leurs richesses.

La chapelle du saint est d'une magnificence, non pas romaine tout à fait, mais jésuitique. L'autel est d'argent ciselé avec un art admirable: il est couvert de chandeliers de *lapis-lazuli*.

Dans le devant de l'autel est une ouverture par laquelle on jetoit, du temps

des Jésuites, et on jette encore aujourd'hui, des lettres adressées au saint : on lui demande de présenter à Dieu telle et telle requête, et de les appuyer de ses bons offices.

Les Jésuites avoient persuadé aux Italiens que saint Louis de Gonzague se prêtoit volontiers à cela, et qu'il étoit si bien avec Dieu, que rarement il manquoit son coup.

Les Jésuites ne manquoient pas le leur : ils pénétroient, par ce moyen, les secrets les plus cachés des familles.

Comme le devant d'autel avoit été enlevé à cause de la fète, j'ai vu, de mes propres yeux, dans la boîte, une foule de lettres.

On venoit d'en mettre une à la poste dans le moment même ; elle étoit souscrite : *A saint Louis de Gonzague*. On avoit oublié : *poste restante*.

La musique, formée en partie par ces

instrumens qu'on appelle des *castrati*, qui charment tant les oreilles délicates, et affligent tant les cœurs sensibles, ne m'a pas empêché d'examiner l'église.

Le plafond représente saint Ignace dans le ciel au pied de Jésus. Il est entouré d'une foule de disciples. Les quatre parties du monde sont sous lui : des bandes de Jésuites, conduites par des anges, et tenant un glaive et un flambeau à la main, se précipitent de tous les côtés, pour aller persuader l'évangile.

Les quatre pendentifs du dôme offrent, chacun, un massacre choisi du vieux Testament.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'inscription, en gros caractères, au-dessus du maître-autel : *Ego vobis Romæ propitius ero.* Je vous serai propice à Rome.

Les Jésuites ont été détruits à Rome, et cette inscription subsiste.

La statue de saint Louis de Gonzague, par le Gros, est un chef-d'œuvre ; le saint lui-même est fort beau.

Les Jésuites n'ont pas manqué ce trait de captation dans leurs tableaux et leurs statues.

Leur saint Stanislas est charmant.

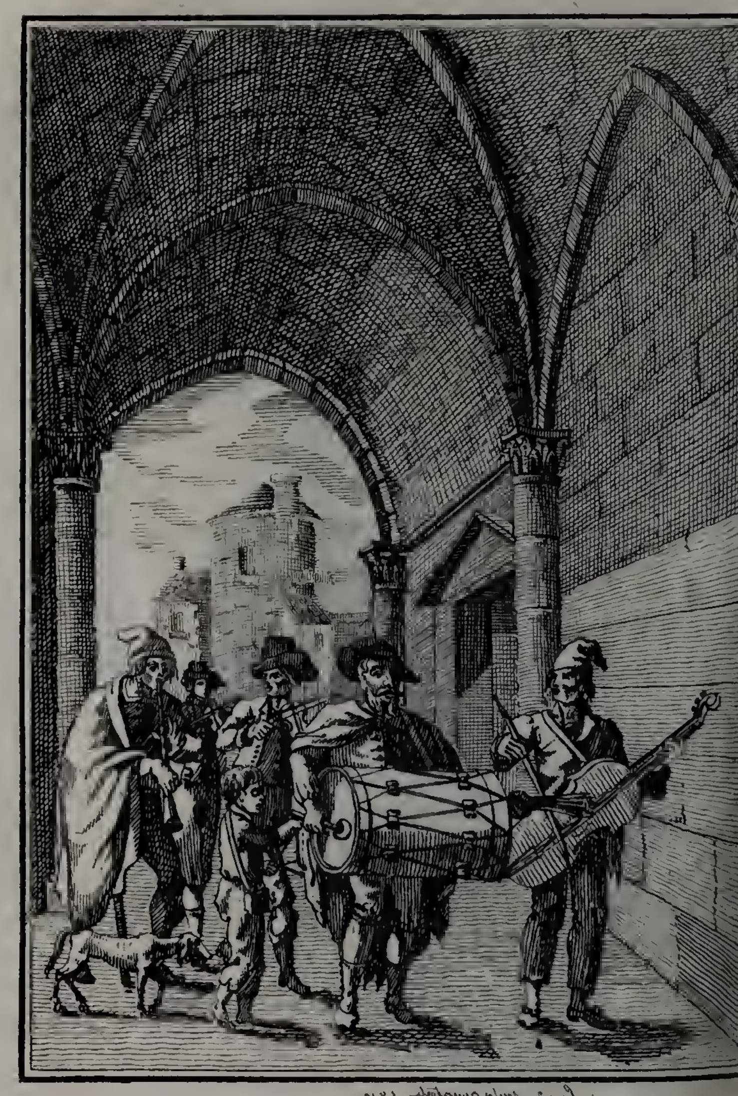
Les Jésuites avaient remarqué qu'un jeune homme fait une prière plus longue et plus fervente aux pieds d'une belle Vierge. Ils connoissoient toutes les routes du cœur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LETTRES

SUR

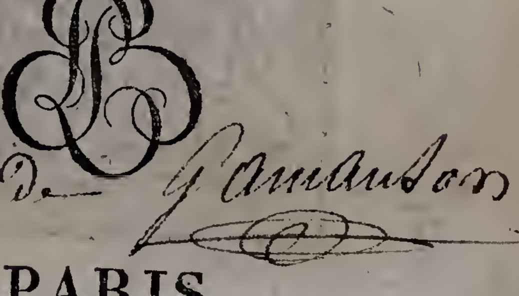
L'ITALIE.



LETTRES
SUR
L'ITALIE,
EN 1783,
PAR DUPATY.

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE FIGURES.

TOME SECOND.



PARIS,
ALEXANDRE BRIAND fils, rue des Poitevins, n° 2
au coin de la rue Hautefeuille.
1812.



LETTRES
SUR
L'ITALIE.

LETTRE XLVIII.

A Rome.

Ce matin, je suivois tranquillement mon chemin dans la rue; je m'en allois au Capitole. Dans le moment a passé un carrosse où étoient deux récollets, l'un sur le fond, l'autre sur le devant, et tenant entre leurs jambes quelque chose que je n'ai pu distinguer.

Tout le monde s'est arrêté et a salué avec un profond respect.

J'ai demandé à qui s'adressoit ce salut. C'est, m'a-t-on répondu, au *bambino*, que ces bons pères vont porter à

un prélat qui est bien malade et dont les médecins désespèrent.

Je me suis fait expliquer ensuite tout ce *bambino*.

Le *bambino* est un petit Jésus de bois richement habillé.

Le couvent qui a le bonheur d'en être le propriétaire, n'a pas d'autre patrimoine.

Dès que quelqu'un est sérieusement malade, on va chercher le *bambino*, et en carrosse, car il ne va jamais à pied. Deux récollets le conduisent, le placent à côté du malade, et restent là à ses frais, jusqu'à ce qu'il soit mort ou sauvé.

Le *bambino* est toujours en course ; on se bat quelquefois à la porte du couvent pour l'avoir ; on se l'arrache : l'été surtout, il est singulièrement occupé, quoiqu'il se fasse alors payer plus cher, à raison de la concurrence et de la chaleur. Cela est juste.

LETTRE XLIX.

A Rome.

Hier, en sortant du Panthéon, j'ai été au Capitole.

Cet endroit qui a dominé l'univers, où Jupiter avoit son temple, et Rome avoit son sénat; d'où jadis les aigles romaines s'envoloient continuellement dans toutes les parties du monde, et de toutes les parties du monde continuellement revoloient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée, ou de César, couroit parmi les nations menacer la liberté et faire la destinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république respiroient, après leur mort, dans des statues qui exerçoient encore sur l'univers

une autorité romaine. Eh bien! ce lieu si renommé a perdu ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples; il n'a conservé que son nom, tellement cimenté par le sang et les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en désunir les syllabes immortelles : il s'appelle encore le Capitole.

C'est au Capitole que l'on voit bien tout ce peu que sont les choses humaines, et tout ce qu'est au contraire la fortune.

Je cherche la place où étoit la citadelle.

La roche Tarpéïenne est plus des trois-quarts enterrée.

On ne peut se consoler des ravages qui ont détruit tant de grands monumens que dans un musée qui en est tout près, où les papes ont recueilli quelques-uns de leurs débris, et devant la statue équestre de Marc-Aurèle.

Cette statue est de bronze; elle est la

plus belle qui soit restée des anciens : Michel-Ange lui a fait un piédestal.

On a beaucoup critiqué cette statue, et ce n'est pas sans fondement.

Ce cheval, j'en conviendrai, est court, lourd, épais ; mais il vit, il va, il passe.....

LETTRE L.

A Rome.

J'AI fait hier une promenade intéressante.

J'ai dirigé ma route vers la voie Appia, hors des portes de la ville.

J'ai traversé, pour y arriver, un des faubourgs maintenant le plus désert, et autrefois le plus habité : c'étoit même autrefois le quartier le plus brillant de Rome. On l'appeloit et on l'appelle encore le *Vélabre*.

Ce quartier est presque retombé dans l'état où l'a représenté Tibulle dans une de ses élégies. Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous rappelle cette description : elle est très-courte; la voici :

Là même où le Vélabre, étalant ses portiques,
Fait briller dans les airs vingt palais magnifiques,
La jeune villageoise, en voguant sur les eaux,
Au fils du possesseur de ses riches troupeaux
Portoit, les jours de fête, attentive à lui plaire,
Du lait et des agneaux, doux tribut de leur mère :
La colonnade monte où l'humble toit rampoit.
Formé d'un bois grossier, que sans art on coupoit,
Pan, la flûte à la bouche, y régnoit sous un hêtre,
Les pâtres, en offrande, aux pieds du dieu champêtre,
Répandoient un lait pur, et les branches d'un pin
Balançoient les pipeaux qu'y suspendoit leur main.

En sortant du Vélabre, je me suis trouvé sur la voie Appia, et je m'y suis promené quelque temps.

J'ai rencontré le tombeau de Cécilia-Métella, de la fille de ce Crassus qui balança, par son or, le nom de Pompée et la fortune de César.

Ce monument célèbre, consacré par un père tendre à la mémoire de sa fille, est une tour ronde ; sa circonférence est très-grande, toute la partie supérieure est détruite ; elle servit long-temps de forteresse dans les guerres civiles d'Italie ; elle est encore environnée de casernes qui sont en ruines.

Je suis entré dans le tombean de Cécilia-Métella, et je m'y suis assis sur l'herbe.

Ces fleurs qui, dans le coin d'un tombeau, dans l'ombre, pour ainsi dire, de la mort, faisoient briller leurs couleurs ; cet essaim d'abeilles réfugiées entre deux rangs de briques : le miel qu'elles composoient là, ce doux bourdonnement de leur vol léger, qui s'échappoit du silence et venoit distraire ma pensée ; cet azur des cieux, formant au-dessus de ma tête une voûte magnifique, que des nuages d'argent et de pourpre peignoient tour à

tour en fuyant ; le nom de Cécilia-Métella, qui peut-être fut belle et sensible, et sans doute fut malheureuse ; le souvenir de Crassus, l'image d'un père désolé, qui tâche, en amoncelant des pierres, d'éterniser sa douleur ; ces soldats, que mon imagination apercevoit encore combattant du haut de cette tour : tout cela et mille autres impressions que je ne saurois ni démêler, ni nommer, jetèrent peu à peu mon ame dans une rèverie délicieuse : j'eus de la peine à sortir de ce tombeau.

LETTRE LI.

A Rome.

Je n'ai pas le temps, ce soir, d'entrer dans le Musée. Il me tarde d'entrer dans le *Forum*.

Il doit être près d'ici. Il s'étendoit entre le mont Palatin, où Rome est née, et le mont Capitolin, où Rome est ensevelie.

Quoi ! ce *Forum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome, et par conséquent du monde, le théâtre de tant de révolutions, qui d'abord ont changé l'univers par Rome, et ensuite ont changé Rome par l'univers : c'est là lui :

Adossé à la muraille où les tables des lois étoient attachées, debout sur la prison où les complices de Catilina furent conduits à la mort, quand Cicéron eut parlé ; appuyé sur le tronçon d'une colonne d'un temple de Jupiter tonnant, je regarde...., et mon regard, errant dans une vaste enceinte, ne saisit que des débris de chapitaux, d'entablemens, de pilastres, qui la plupart ont perdu et leur forme et leur nom ; il passe sur six co-

lonnes du temple de la Concorde, sur le fronton du temple de Jupiter-Stator, sur le portique du temple d'Antonin et de Faustine, sur les murs du trésor public, sur l'arc de Septime-Sévère, sous les voûtes d'un temple de la Paix, à travers les ruines de la maison dorée de Néron, et il va se reposer sur une colonne corinthienne de marbre blanc, qui, au milieu de l'étendue du *Forum*, monte isolée.

Quels changemens! Dans ces lieux où Cicéron parloit, des troupeaux meuglent! Ce qui s'appeloit, dans l'univers, le *Forum romanum*, s'appelle aujourd'hui, dans Rome, le champ des vaches (*Campo vaccino*)!

Je ne pouvois me lasser de parcourir cette étendue du *Forum*; j'allois d'un débris à l'autre, d'un entablement à une colonne, de l'arc de Septime-Sévère à celui de Titus; je m'asseyois ici sur un

fût, là sur un fronton, plus loin sur un pilastre. J'avois du plaisir à fouler sous mes pieds la grandeur romaine : j'aimois marcher sur Rome.

LETTRE LII.

A Rome.

J'ARRIVE à l'instant à Tivoli; mais il est nuit. N'importe; me voilà arrivé : je me réveillerai demain à Tivoli.

Déjà la lune me montre, à côté de cette chambre où je dois passer la nuit, les temples de Vesta et de la Sybille. Elle me découvre, vis-à-vis de mes fenêtres, cet *Anio* qui retentira éternellement dans les vers d'Horace.

Il me tarde que le soleil lui-même me montre et ces temples et cette cascade.

J'aime ce bruit qui ébranle mon ame,

comme cette montagne. J'aime à écouter l'Anio. Il mugit, il tonne, il tombe. La nuit ici n'a point de silence.

Comme ce fleuve, en se précipitant, se brise tout entier en écume ! comme il repousse les rayons de la lune sur ces arbres, sur ces monts, sur cet abîme, sur ces belles colonnes corinthiennes de ce temple de Vesta, qu'ils revêtent de la clarté la plus douce et la plus pure !

Où sont les peintres et les poètes !

LETTRE LIII.

A Tivoli.

PUISQUE je ne peux fermer l'œil, je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je pars de Rome, vers les quatre heures du soir, avec un seigneur polonais qui, depuis dix ans, fait des lieues dans

l'Europe, et un médecin français qui, depuis dix ans, y voyage.

J'ai fait d'abord quatorze milles à travers la solitude, la poussière et les tombeaux, c'est-à-dire, la campagne de Rome.

Je suis sur la voie romaine appelée *Tiburtina*

Tout à coup une odeur de soufre saisit; on fait quelques pas, elle enveloppe. La terre est déjà noire : la verdure des buissons et des plantes, que le printemps force d'y végéter, est à moitié desséchée : la rose sauvage éclot et meurt.

On suit cette odeur de soufre, on arrive à un lac rempli d'eau bleuâtre.

Cette eau bouillonne aussitôt que l'on y jette la moindre pierre.

On voit flotter sur le lac plusieurs petites îles couvertes de roseaux ; ce sont des portions de terre minées par l'eau.

La vapeur qui s'élève du lac, et qui

flotte sur son étendue, est funeste aux oiseaux : ils passent, ils meurent et tombent.

Cependant deux malheureux habitent sur la *Sol-fatarre* : c'est ainsi que l'on nomme ce lac.

La curiosité des voyageurs leur fournit de quoi manger, dormir et s'enivrer : ils sont hâves, défaits, languissans ; mais ils ne pensent pas.

On quitte, le plus tôt qu'on peut, les bords de la *Sol-fatarre*, et on s'avance vers Tivoli.

On rencontre aux pieds des montagnes plusieurs ruines, parmi lesquelles domine un tombeau.

C'est une tour carrée, fort bien conservée : elle présente, sur une de ses faces, un monument triomphal érigé à *Plautia*.

Ce rapprochement d'un monument triomphal et d'un tombeau, érigés à côté

l'un de l'autre pour le même homme, fait rêver. La gloire à côté de la mort!

Enfin me voilà à Tivoli!

Eh, que m'importe qu'il y ait un évêque, huit curés et dix-huit cents habitans à Tivoli? L'Anio et ses cascades y sont-elles! Le temple de Vesta subsiste-t-il?

Je demande où demeuroit Properce, où demeuroient Cinthie et Zénobie, et toi, Horace! On me montre où demeurent les Camaldules, les Capucins et le vicaire de la paroisse.

A demain.

LETTRE LIV.

A Tivoli.

VOILA le soleil; courons vîte à la cascade.

L'Anio arrive lentement, sur un lit égal et uni, en baignant, d'un côté, une

ville étalée sur ses bords, et de l'autre, de grands ormes qui balancent sur lui leur ombrage : il s'avance ainsi, calme, majestueux, paisible : soudain, entrant dans une fureur inexprimable, il se brise tout entier sur des rocs, il écume, il rejaillit, il retombe en bouillons impétueux, qui se heurtent, se mêlent, qui sautent; il remplit un moment un vaste rocher, l'entrouvre, et se précipite en grondant. Où est-il donc ?

Je suis éloigné de plus de cent toises, et la poussière de ces flots brisés m'arrose et m'inonde : elle forme à plus de cent toises, en tout sens, une pluie continuelle.

Mais j'entends mugir encore ses flots : je demande à les revoir; on me conduit à *la Grotte de Neptune*.

Là, une montagne de roche s'avance sur un abîme épouvantable, se creuse, se voûte, et se soutient hardiment sur deux

énormes arcades. A travers ces arcades, à travers plusieurs arcs-en-ciel qui les cintrent en se croisant, à travers les plantes et les mousses qui pendent de leurs fronts en festons, j'aperçois de nouveau ces flots furieux, qui tombent encore sur des pointes de rochers, où ils se brisent encore, sautent de l'un à l'autre, se combattent, se plongent, disparoissent : ils sont enfin dans l'abîme.

Ecoutons bien les tonnerres que roulent ces flots bondissans ; écoutons bien ce retentissement universel, et, tout à l'entour, ce silence.

Ces flots, cette hauteur, cet abîme, ce fracas, ces rocs pendant en précipice, les uns noircis par les siècles, d'autres verdis par de longues mousses, ceux-là hérissés de ronces et de plantes sauvages de toute espèce ; ces rayons égarés du soleil, qui se brisent, qui se jouent sur le roc, dans les eaux, parmi les

fleurs; ces oiseaux que le bruit et le vent des ondes effraient et repoussent, dont on ne peut entendre la voix, tout cela m'émeut, me trouble, m'enchante!

Horace, tu es venu sûrement plus d'une fois accorder ici ton imagination et ta lyre.

LETTRE LV.

A Tivoli.

Je vous écris, dans ce moment, devant les *Cascatelles;* assis, depuis une heure, sous un olivier antique, occupé à les contempler, à écouter ces belles ondes.

La route qui conduit aux Cascatelles est charmante.

On passe sous les arbres les plus rians, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes; on foule les ga-

zons les plus verts, les fleurs les plus odorantes; on entend, dans les bois voisins, les concerts de mille oiseaux; des chevaux descendent des montagnes; des troupeaux paissent sur leurs sommets et les blanchissent: le bruit argentin des clochettes brille, pour ainsi dire, dans les airs. Tout à coup le temple de Vesta et celui de la Sybille se montrent. Que l'œil tourne avec plaisir autour de ces belles colonnes! Mais on voudroit pouvoir les repousser en arrière, car elles penchent trop sur l'abîme. Comme ces ronces, ces lierres, toutes ces herbes qui disputent à l'acanthe corinthienne de couronner ces colonnes, font un effet pittoresque!

Enfin on arrive vis-à-vis des *Cascatelles.*

Je les préfère à la grande cascade, à la grotte de Neptune, à toutes les eaux dont j'ai conservé la mémoire.

Ces monts couronnent bien cette ville ! cette ville, à son tour, couronne bien ce coteau! Comme ce coteau descend doucement, chargé de moissons de toute espèce ! Là, un champ de blé, plus loin un verger, plus loin des treilles couvertes de vignes. Tout d'un coup, du milieu de toutes ces riantes verdures, un fleuve impétueux s'élance et se divise en cinq fleuves qui, par cinq routes différentes, ou jaillissent, ou coulent, ou se précipitent : ils rencontrent en bas d'autres flots qui, de tous les côtés, accourent, et viennent se réunir avec eux sur un tapis d'émeraudes.

C'est sans doute ici que Properce venoit rêver, venoit composer ses vers; qu'il conduisoit, vers le soir, sa belle Cinthie.

Sans doute, tandis que la jeune Cinthie suspendoit sur son épaule un bras languissant et vaincu, Properce aimoit à

lui montrer et à lui détailler cette scène ; à guider ses regards distraits sur ces ondes qui s'élancent en gerbes, sur ces flots qui coulent en filets d'argent, sur cet arc-en-ciel éternel, sur ces mousses nourries d'une poussière humide, sur ce peuple d'arbustes qui tremblent sans cesse du mouvement des flots qui se précipitent à l'entour.

Horace, n'est-ce pas devant ces mêmes cascades, et enchantée de cette même scène, que ta muse a célébré, en de si beaux vers, les délices de Tivoli (1) ?

Et toi, Zénobie, et toi, Lesbie, n'est-ce pas aussi dans ce beau lieu que vous veniez quelquefois vous consoler d'avoir

---

(*) Me neque tàm patiens Lacedemon,
Nec tàm Larissæ percussit campus opimæ,
Quàm domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio et Tiburni Lacus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.

perdu, toi, Zénobie, ta couronne; et toi, Lesbie, ton moineau.

Quelle fraîcheur! quel calme! quelle solitude, et, en même temps, quel beau jour! Un beau jour est vraiment une fête que le ciel donne à la terre.

Ma femme, mes enfans..... tout ce que j'aime, que n'êtes-vous ici dans ce moment!... Ils seroient heureux, j'en suis sûr!

Il seroit bien impossible à Fanni, à Adèle, à Adrien, à Eléonore de fouler tous ces gazons, de cueillir la moitié de ces fleurs.

Adieu vallon, adieu cascade, adieu rochers pendans, adieu fleurs sauvages, adieu arbustes, adieu mousses: en vain vous voulez me retenir; je suis un étranger; je n'habite point votre belle Italie; je ne vous reverrai jamais; mais peut-être mes enfans, quelques-uns du moins de mes enfans, viendront vous visiter un

jour : soyez-leur aussi charmans que vous l'avez été à leur père.

Mes enfans, il faudra venir vous asseoir sous cet antique olivier, sous lequel je suis assis : c'est celui qui s'avance le plus près du précipice ; il est vis-à-vis d'un rocher ; c'est sous cet arbre, mes enfans, que vous jouirez le mieux de tout ce site enchanteur.

Adieu encore, belles ondes. C'est votre écume, votre murmure, votre fraîcheur, le trouble et la paix dont vous pénétrez à la fois mes sens ; c'est tout ce que je vois, j'entends, je sens autour de vous, que je regretterai encore dans le sein de ma famille et de mes amis, et non pas tous ces marbres, tous ces bronzes, toutes ces toiles, tous ces monumens tant vantés. Car vous, vous êtes la nature, et eux, ils ne sont que l'art.

LETTRE LVI.

A Tivoli.

Ce matin, après avoir quitté les Cascatelles, et en revenant à Tivoli, j'ai rencontré des laboureurs qui poussoient la charrue à travers des tronçons de colonnes.

Je me suis écarté un moment, et je me suis enfoncé sous des restes de portiques qui avoient porté des palais de marbre, et qui portent des champs d'oliviers.

Enfin, mes compagnons et moi, nous voilà de retour à Tivoli où, dans un temple de la Sybille, le dîner nous attendoit.

De l'appétit, des mets sains, le sentiment toujours présent du lieu où nous étions : à droite, des coteaux couverts de verdure; à gauche, des monts hérissés

de roches; devant nous l'Anio tombant tout entier en écume; au-dessus de notre tête, un ciel du plus pur azur, reposant, en voûte, sur un rang circulaire de colonnes corinthiennes de marbre blanc, et de nuages d'argent et de pourpre, qui passoient sous cette voûte et la peignoient; des vers d'Horace et de Properce que nous récitions à l'envi; vers la fin du repas, l'arrivée imprévue d'une charmante Tivolienne, qui nous apportoit du lait blanc et pur comme ses belles dents, et des fraises aussi vermeilles que ses jeunes lèvres qui rougissoient de nos souris et de nos regards; le fracas du fleuve, qui nous déroboit souvent nos paroles; nos noms que nous gravâmes sur la pierre, et que nous adressions à nos amis, s'ils venoient un jour dans ces lieux: tous ces plaisirs réunis m'ont fait, de ce dîner champêtre, un des momens les plus doux de ma vie.

Les plaisirs sont suivis des peines ; il faut quitter Tivoli.

LETTRE LVII.

A Rome.

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfans dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux : il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout à coup. La nuit la plus sombre sembloit éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté ! — Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avois passé la soirée dans les environs du Vatican : je m'en revenois chez moi, à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint-Pierre, j'aperçois des flammes qui, s'élançant des toits du pauvre, qu'elles avoient déjà dévoré, montoient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

J'étois seul. Je l'avoue, me croyant à un magnifique spectacle, je jouissois. Mais dans le moment il passa à vingt pas de moi un jeune homme qui portoit un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardoit autour de lui, sondoit sous ses pas la route, prenoît garde de secouer en marchant le vieillard, je vis bien qu'il portoit son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnoit : cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de

temps en temps les regarde : une femme, vieille, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtemens du vieillard, marchoit derrière.

Je les suivois d'un œil attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune homme qui, tout nu, pressé de la flamme qui le suivoit, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissoit de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie ! Comme du haut d'une terrasse cette femme tendoit à son mari, qui étoit en bas, le cher gage de leur union ! elle s'avançoit, elle se penchoit encore : l'enfant tenoit toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres ; mais enfin, entre les bras étendus de cette mère et les bras étendus de ce père, l'enfant en-

dormi dans son berceau.... J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

J'avois déjà traversé la place. Je rencontre, se sauvant d'un palais embrasé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques, et tenant par la main devant elle deux enfans nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuses. Le plus petit de ses enfans, en regardant crier et pleurer sa mère, crioit et pleuroit aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchoit de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère! il lui manquoit sûrement un enfant, elle en tenoit deux par la main, et elle pleuroit.

Cependant, vieillards, enfans, soldats, prêtres, riches, pauvres; la foule incessamment s'amoncèle; elle rouloit d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre

dans l'église Saint-Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle étoit belle! La clarté de l'incendie flottoit sur son front pâle; elle brilloit dans des larmes échappées de sa paupière et arrêtées sur ses joues.

Mais dans toute cette scène effroyable, ce qui me causoit le plus d'horreur, c'étoit, dans les intervalles où le vent se taisoit, le silence. Alors il en sortoit de toutes parts des soupirs étouffés, des gémissemens profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui de moment en moment croulent; les cris des mères.

Je sortois enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife.

La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes, et de vingt mille bras en prière. Le pontife lève les yeux au ciel, et il prie : le peuple baisse les yeux à terre, et il prie..... Figurez-vous, murmurant comme de concert, dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière.

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressoit de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignoit avec complaisance, et les mettoit en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendoit vers le pontife, de toute sa douleur (et sans doute de toute son amour), les mains les plus pathétiques, tandis qu'aux pieds de cette

jeune fille, au contraire, assise le dos tourné au Vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardoit. Son enfant, en effet, jouoit dans son sein.

Cependant le pontife a prié : il se lève. Le peuple, dans une attente inexprimable, le regardoit.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étoient encore dans les airs, les vents n'étoient plus dans les airs; la flamme retombe sur la flamme, la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

Ah! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au Vatican, est admirable!

LETTRE LVIII.

A Frascati.

FRASCATI étoit autrefois *Tusculum.*

On me proposa, à mon arrivée, de me mener aux villa *Pamphili, Mondragone et Ludovisi.*

Non, dis-je, menez-moi à la villa *Marcus-Tullius-Cicero.*

Malheureusement elle est détruite. Le souvenir même des lieux où elle fut a péri.

J'ai donc été réduit à visiter les villa *Pamphili, Mondragone et Ludovisi.*

J'ai vu leurs eaux, leurs arbres, leurs palais; je ne voudrois pas les revoir.

Je conçois que ces lieux soient délicieux pour les Romains : ils n'en ont point d'autres.

Mais ni ces eaux, ni ces bois, ni ces gazons ne sauroient arrêter un voyageur qui a respiré la fraîcheur dans le vallon de Maupertuis, ou égaré ses pas dans le pays d'Ermenonville, ou rêvé dans les sentiers du *Désert*; qui a visité quelques-unes des retraites délicieuses que la Seine, que la Loire, que la Saône, que la Dordogne, qu'en France vingt fleuves ou rivières étalent à l'envi sur leurs rivages.

Les palais des villa de *Frascati* sont immenses; mais ce ne sont que des amas de pierres. On les a dépouillés successivement des statues et des tableaux qui les rendoient habités.

Ces jardins sont dans un état affreux.

Les eaux y arrivent bien encore de tous les monts supérieurs, pures, fraîches, abondantes; mais à peine arrivent-elles, qu'au lieu de les laisser courir de rochers en rochers, de gazons en gazons, murmurer, jaillir (comme le voudroit

la nature), on les emprisonne dans des canaux et des bassins, d'où elles ne peuvent plus s'échapper que par des cascades ou des jets d'eau, ou des fontaines qui les versent flot à flot, qui leur mesurent tous leurs bonds, qui semblent régler jusqu'à leur murmure. Enfin on dégrade, à former des jeux bizarres, propres à amuser seulement des enfans, ces belles ondes destinées par la nature à inspirer le génie du poète, la rêverie de l'homme sensible, à rafraîchir le sommeil du voluptueux.

Cependant les Italiens ont eu beau faire, ils n'ont pu détruire ces sites charmans, voiler ces aspects romantiques : ils n'ont pu tarir la sève qui tapisse toutes ces collines d'une verdure toujours jaillissante; ces belles retraites sont restées ouvertes à tous les zéphirs, aux rayons d'un beau jour, et aux oiseaux amoureux.

L'aspect dont j'ai été le plus frappé, est celui qu'on découvre de la terrasse de la villa *Mondragone.*

A gauche vos regards vont se poser sur une colline qui coupe entièrement l'horizon, et s'avance au milieu de la campagne, comme un rideau tiré devant elle. Cette colline qui monte et descend du mouvement le plus doux à l'œil, étale en amphithéâtre les trésors réunis de la plus riche végétation; sur ses flancs, des arbustes de toutes les fleurs, de toutes les ombres, de tous les feuilages : à ses pieds, des familles innombrables d'arbrisseaux s'élançant, retombant en grappes, en festons, en panaches jaune, pourpre, aurore; tandis que son brillant sommet se couronne d'oliviers pâles qui courbent leurs fronts, de cyprès noirs qui les élèvent, et de pins verts et pyramidaux.

A la droite de la terrasse, se présente

un tableau tout différent : le lac Regile, au bord duquel Rome, de toutes ses victoires, a remporté la première ; les côteaux de Tivoli foulés par Catulle et par Lesbie ; les champs labourés par le vieux Caton ; des marais qui furent les jardins de Luculle, et les hauteurs où Cicéron a pensé.

Cependant, entre ces deux aspects, j'embrassois, d'un regard, à mes pieds, la campagne de Rome ; sur ma tête, l'étendue des cieux ; devant moi, le cours du soleil ; aux bornes de l'horizon, Rome, les Apennins et la mer.

LETTRE LIX.

A Rome.

Les artistes anciens avoient un grand avantage sur les artistes modernes, pour

représenter les héros et les dieux; ils vivoient au milieu de la fable. Familiarisés, dès l'enfance, avec les divers personnages de la fable, ils les reconnoissoient chacun à leur voile; ils les appeloient chacun par leur nom. Ils avoient appris par cœur la langue vraiment vivante de l'allégorie. Ainsi habitués de bonne heure à parler cette langue d'images, il leur en coûtoit peu, dans la suite, pour l'écrire correctement avec le ciseau, ou le pinceau, ou la plume; sur le panier, sur la toile et sur le bronze.

Les artistes modernes, au contraire, séparés du peuple singulier de la fable par tant de préjugés et de siècles, et par des mœurs si différentes, ne peuvent distinguer de si loin les vêtemens dont il est couvert, ni les discerner d'avec le nu.

Quel embarras donc pour eux toutes les fois qu'ils veulent comprendre ou tra-

duire l'antiquité fabuleuse! Ce que les anciens voyoient de l'œil, il faut que les modernes le voient de l'esprit; ce que les premiers apprenoient, il faut que les seconds l'imaginent; il faut enfin que les modernes refassent, de leurs propres mains, le voile déchiré de la fable.

Les artistes anciens n'avoient pas moins d'avantage sur les artistes modernes, pour rendre le nu de la nature, que pour exprimer le voile de la fable.

Le nu de la nature, en effet, frappoit continuellement leurs regards dans des fêtes, ou des jeux, ou des combats.

Parmi nous, au contraire, obligé par le climat ou par les mœurs à fuir en tout temps les regards, il ne se laisse surprendre que rarement, et en trompant ou les mœurs ou le climat, qui au reste ne dérobent à nos yeux les beautés du nu, que pour y substituer la pudeur.

Les artistes anciens n'étoient-ils pas

encore plus heureusement placés que les artistes modernes, pour représenter la beauté, eux qui existoient dans un climat aimé du ciel, qui produisoit la beauté; dans des religions amoureuses qui l'adoroient; dans des mœurs voluptueuses qui la demandoient à tous les beaux arts; et enfin parmi des peuples qui, de la beauté, faisoient un mérite, et récompensoient une belle femme, comme ils récompensoient un grand homme.

Ces réflexions me sont venues hier en considérant deux Hercules dessinés par deux jeunes artistes.

J'ai dit à l'un : « Parce que vous avez fait une grosse statue, que vous lui avez attaché de gros bras, de grosses jambes, une grosse tête, vous croyez avoir fait un Hercule, et vous n'avez fait qu'un colosse. »

J'ai dit à l'autre : « Parce que vous avez dessiné une attitude pleine de force,

une action pleine d'énergie, le corps le plus mâle et le plus vigoureux, vous croyez avoir fait un Hercule, et vous n'avez fait qu'un lutteur. »

« — Que falloit-il donc faire, me dirent alors ces jeunes artistes, pour représenter Hercule ? »

« — D'abord une chose, leur répondis-je, fort nécessaire et fort simple, et universellement négligée : savoir avant tout ce que vous voulez faire ; savoir avant tout ce que c'est qu'Hercule.

« Pour moi, si j'interroge sur Hercule l'histoire des héros et des dieux, la fable, il m'est impossible de méconnoître dans la naissance, dans les travaux, dans les exploits, dans la mort, dans l'immortalité d'Hercule, dans Hercule, fils de Jupiter, vainqueur des tyrans et des monstres, soutenant sur son dos le monde, filant aux pieds d'Omphale, et se mariant à Hébé, il m'est impossible de mé-

connoître la force : la force, ce grand principe de la nature agissante, par qui l'univers est vivant, qui n'obéit qu'à la beauté, et ne s'unit qu'à la jeunesse.

« Si je demande ensuite au génie de l'allégorie, quelles sont, dans sa langue, les expressions propres à dire à nos yeux cet être abstrait, le génie de l'allégorie m'indique d'abord la force la plus sublime dont le corps humain soit capable : il me montre ensuite les symboles de cette haute force, non dans le développement des formes, qui signifient la grandeur ; ni dans l'épaisseur des membres, qui signifie le poids et la masse, ni dans la rudesse des traits, qui accuse la férocité ; ni même dans la tension énergique des muscles qui, bien loin de peindre la force, exprime l'effort ; mais dans la prononciation articulée de tous les signes réunis d'une vie étendue, universelle, abondante, active, c'est-à-dire,

dans le développement, la souplesse et la saillie de toutes les veines, dans lesquelles la vie coule sous toute la surface du corps de l'homme.

« Ainsi, dans le dessein où je suis de faire la statue d'Hercule, je commence par tirer de ce bloc de marbre un corps ni vieux, ni jeune, mais mûr et en pleine virilité; non pas colossal, mais grand; non pas massif, mais robuste. Le voilà, mais il ne brille encore ni de la beauté du héros, ni de la divinité du dieu.

« Laissant donc à présent la nature, et prenant pour guide le beau idéal, je dispose, je balance, je proportionne tous les membres de ce corps; j'assouplis tous ces muscles qui le hérissent, j'aplanis toutes ces veines qui le sillonnent; enfin, par une suite de gradations insensibles, je conduis sur toute sa superficie une ligne saillante, et néanmoins onduleuse, qui, partout où elle repose,

décide une forme, et partout où elle a fui, laisse un contour.

« Mais il reste à faire le plus difficile; il reste à choisir une action.

« — Choix embarrassant en effet, s'écria le plus jeune artiste, parmi tant de travaux et d'exploits dont est composée la vie d'Hercule! Qu'il étouffe un hydre, ou qu'il terrasse un géant, ou qu'il déchire un lion, chacun de ces actes de force prouvera également Hercule.

« — Loin de moi, jeune homme, lui répondis-je, de représenter Hercule dans aucun de ses travaux héroïques. Est-ce que l'aspect seul de ce corps ne vous les a pas déjà dits? Ne comprenez-vous donc pas, en voyant seulement ce bras, que tout tyran ou tout monstre devoit sentir à l'instant le bras d'Hercule et la mort?

« Ne comprenez-vous pas enfin que tout acte pourroit rendre la force d'Her-

cule suspecte d'effort, et le dieu d'humanité ?

« Mais si mon ciseau n'a plus de force à ajouter à ce corps, il lui reste à faire sentir combien toute cette force est naturelle, c'est-à-dire, qu'elle est divine.

« Or, cet effet ne sauroit être obtenu, ni par des développemens de formes, ni par des actes de vigueur, mais seulement par des contrastes.

« Ce sont les contrastes qui montrent ce qui ne fait encore que de paroître; font briller ce qui ne fait encore que de se montrer : eux seuls détachent, sur le fond uniforme de l'étendue, la foule des êtres, les terminent, les éclairent et les séparent.

« Sans les contrastes, l'univers entier ne seroit qu'un seul être.

« Ainsi donc je vais tâcher de frapper tout ce sublime corps du contraste le

plus lumineux ; et voici dans quelle attitude il se dépouillera du marbre.

« Debout, toutes les veines, tous les muscles et tous les membres en repos, la poitrine appaisée et aplanie, les jambes croisées devant lui négligemment ; le bras gauche appuyé sur une massue, tenant derrière son dos, dans sa main droite qui vient d'étouffer le dragon des Hespérides, trois pommes d'or ; sur un cou nerveux et flexible, il porte fièrement vers le ciel, et incline avec grâce à la terre sa noble tête ; la sérénité sur le front, la majesté dans les traits, la paix de son ame et du monde dans ses sourcils abaissés, dans ses yeux de la rêverie, et le sourire sur ses lèvres. Ciseau, arrête, ce marbre est Hercule.

« — C'est l'Hercule du palais Farnèse, se sont écriés à l'instant les jeunes artistes. — Il est vrai, leur ai-je répondu, c'est l'Hercule du palais Farnèse.

« L'Hercule du palais Farnèse est un des miracles immortels du ciseau grec.

« Quelle raison ! quelle sensibilité ! quel génie a dû réunir l'artiste, et poète, et savant, et philosophe, qui conçut et exécuta le dessein hardi d'allier à la beauté, objet essentiel de tous les beaux-arts, non pas seulement quelques-unes de ces qualités symphathiques qui recherchent en quelque sorte son alliance, telle que la tendresse qui semble être une autre beauté, ou la jeunesse qui en est la fleur, ou l'innocence qui la pare, ou la fierté qui l'ennoblit, ou la douleur qui la rend sublime ; mais la force, la force qui sembleroit devoir être l'ennemie naturelle de la beauté.

« Peut-on mieux comprendre la force que ne l'a fait ce sublime artiste ! l'avoir mieux distinguée de l'effort, et même de la vigueur qui lui ressemble !

« Voyez, en effet, comme chacun de

ses muscles savans est enflé, et comme aucun n'est tendu. Ce corps ne se repose pas, mais est seulement en repos, ne s'appuie pas, mais est seulement appuyé; la tête est d'une grosseur ordinaire, les bras seulement plus puissans.

« Mais ce qui me paroît encore plus admirable, c'est la science profonde et le choix heureux des contrastes. L'artiste avoit bien compris que le contraste le plus propre à faire ressortir la force, c'étoit le calme; la puissance, c'étoit la douceur; la majesté, c'étoit le sourire.

« Enfin il n'y a pas, dans tout ce marbre, un coup de ciseau qui ne soit un trait de génie. »

LETTRE LX.

A Rome.

Pourquoi ne vous parlerois-je pas de ce qu'est à Rome cette fleur qui, dans tous les pays du monde, a tant de prix, devant laquelle le cœur de l'adolescence commence à battre, l'imagination de l'homme s'enflamme encore, quand rien ne peut plus l'échauffer, et dont le souvenir quelquefois attendrit ou fait sourire le vieillard : pourquoi ne vous parlerois-je pas de la beauté des Romaines.

La beauté est rare ici, comme elle l'est partout ailleurs. La nature y manque souvent, dans la composition de la femme, cette charmante combinaison de couleurs et de formes que le regard

de l'homme demande quand il aperçoit une femme.

La nature n'atteint guère ici la beauté que dans le dessin du visage, et que dans celui de la main. Elle ébauche la taille, elle ne finit pas le sein; le pied surtout lui échappe. Elle ne fait pas non plus également bien toutes les espèces de fleurs dans tous les pays du monde.

On prétend qu'elle rachète cette négligence ou ce défaut d'industrie, à l'égard des Romaines, par la perfection des épaules; mais je crois tout simplement que si les épaules des Romaines paroissent plus belles, c'est qu'elles paroissent davantage; peut-être aussi que l'embonpoint, qui les gagne de très-bonne heure, les embellit en effet.

Quoi qu'il en soit, la nature ne sauroit mettre plus à leur place, ni mieux accorder ensemble le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles;

le cou; elle ne sauroit employer des formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus correctes; tous les détails sont finis, et l'ensemble est achevé. Quel teint! il est pétri de lis et de roses. Quel incarnat! on croit toujours que cette belle rougit un peu.

Une belle tête romaine étonne toujours, et toute entière vient frapper le cœur; le premier regard la saisit, le moindre souvenir la rappelle.

Mais, comme tout est compensé dans ce monde! si une Romaine reçoit de la nature cette beauté qui étonne, et qu'on admire, elle n'en obtient pas cette grâce qui attendrit et qu'on aime. Si elle possède ces attraits constans qui ne font d'une belle femme qu'une beauté, il lui manque ces grâces fugitives qui, d'une personne aimable, en font vingt. Vous aurez beau contempler ce visage un jour entier, ces beaux yeux n'auront qu'un re-

gard, cette belle bouche n'aura qu'un sourire; vous ne verrez jamais sur ce front si pur, passer un plaisir ni une peine; jamais ces traits si accomplis légèrement ondulés, comme une eau vive, du mouvement insensible d'un sentiment tendre, ou d'une pensée délicate.

Au reste, il est difficile qu'une femme très-sensible soit parfaitement belle. La sensibilité dérange nécessairement, par ses mouvemens, les proportions de la figure; mais aussi, à la place de la beauté, elle met de la physionomie.

Rien n'est plus rare que de rencontrer ici une figure qui touche, qui intéresse, où il y ait une ame.

Mais quelles belles mains, et de belles mains sont si belles! elles sont si rares!

La beauté, chez les Romains, s'épanouit très-promptement et à la fois. Ici, cette rose n'a point de boutons. Une Romaine, à quinze ans, est en pleine

beauté ; et comme elle ne la cultive par aucun exercice, qu'elle l'accable de sommeil, qu'elle ne la soutient d'aucune contenance, l'embonpoint en surcharge dans peu tous les traits et en disproportionne toutes les formes : au reste, c'est à cette même mollesse qui flétrira en si peu de temps toutes les délicatesses de sa figure, qu'elle est redevable de ces belles épaules qu'elle étale avec tant d'orgueil et qu'elle prodigue au regard.

Une raison fait encore que la beauté passe à Rome rapidement ; elle s'y tient toujours renfermée ; elle y est toujours à l'ombre. La beauté a besoin, comme les autres fleurs, des rayons du soleil.

Il faut dire aussi un mot de la voix des Romaines, car la voix est une grande partie du sexe. La voix d'une femme! — Celle des Romaines ressemble à leur figure, elle est belle, mais elle n'a point d'ame : elle a quelquefois les éclats de la

passion, mais presque jamais ses accens. Enfin qu'une Romaine chante devant vous, sa voix ne naîtra pas dans son cœur, et ne mourra pas dans le vôtre.

Cependant il y a des exceptions à tout ce que je viens de dire sur les Romaines. J'en connois au mois trois : *Théréza*, *Rosalinda* et *Palmira P....*

Il est vrai que, passant leur vie avec des étrangers, dans la maison de leur père, la coquetterie de leur sexe et la leur sont continuellement en haleine.

Théréza est Armide en miniature. Palmira eût ressemblé à Herminie, du temps d'Herminie. Rosalinda a quelque chose de toutes les femmes qui plaisent dans tous les pays du monde. Elle remue la paupière, et c'est une grâce; elle remue les lèvres, et c'est une grâce. Ces trois sœurs ont toutes des talens. Elles dansent... avec une mollesse! Elles chantent... avec une expression!

Mais en voilà assez sur la beauté des Romaines ; il ne faut point poser le doigt sur le duvet des fleurs, ni les respirer long-temps.

LETTRE LXI.

A Rome.

J'ENTRE dans une église, et je lis sur une colonne, cette bulle d'un pape : *A quiconque priera pour le roi de France, dix ans d'indulgence.*

Louis XI apparemment régnoit alors.

LETTRE LXII.

A Rome.

J'AI erré encore ce matin dans Rome moderne, pour chercher des restes de Rome antique.

Tout ce qu'on a pu exhumer de Rome antique, s'est trouvé mutilé par les Barbares, ou le fanatisme, ou le temps.

Cependant les Italiens le conservent, ce peu de débris, avec grand soin; non par goût, non par respect pour l'antiquité, mais seulement par avarice. Ce sont ces débris, en effet, qui attirent de tous les coins du monde cette foule d'étrangers dont la curiosité nourrit, depuis long-temps, les trois-quarts de l'Italie.

Les Italiens entretiennent ces ruines, comme les mendians entretiennent leurs plaies.

J'ai éprouvé je ne sais quelle sensation en entrant dans un mausolée d'Auguste, en m'y promenant.

Ce magnifique palais de la mort renfermoit un grand nombre d'appartemens; chaque membre de la famille d'Auguste avoit le sien.

J'ai pris plaisir à fouler sous mes pieds

des particules de cette poussière vaine et froide qui, un moment réunies, il y a environ deux mille ans, furent Octave.

Un théâtre est bâti sur ce mausolée. On y donne, de temps en temps, des combats de bêtes : on entend des lions rugir dans cet antique silence de la mort.

Ce célèbre obélisque, conduit avec tant de peines et de frais, sous les Césars, des bords du Nil sur les bords du Tibre, tout écrit en caractères hiéroglyphiques, dont l'alphabet est perdu; qui, au milieu des sept monts, élevant son front dans les airs, réfléchissoit les rayons du soleil, et donnoit l'heure à tout Rome; le voilà gissant dans un coin, tronqué par morceaux comme un cadavre, couvert de poussière et de fange, et de siècles qui le dévorent.

Il est séparé de sa base, qui gît aussi à quelque distance. On lit aussi sur cette base : *Senatus populusque Romanus*; et

immédiatement après : *Urbanus pontifex maximus*. Rapprochement monstrueux ! Combien de siècles il étouffe !

De tout le *forum* de Trajan, il ne subsiste plus que la colonne, qui présentoit aux adorations de l'univers l'image de cet empereur.

Elle est debout ; elle est intacte, si ce n'est qu'au lieu de Trajan, elle porte aujourd'hui Saint-Pierre.

Cette colonne est admirable par ses proportions, par sa forme, par sa sculpture. Toute la vie militaire de Trajan y est écrite en triomphes. Cette colonne offre peut-être mille personnages, parmi lesquels le crayon et le pinceau viennent choisir encore tous les jours des expressions, des attitudes et des formes.

Sa base est magnifique : elle est revêtue de casques, de cuirasses, de glaives, d'une foule d'instrumens de guerrre. Mais le plus grand prix, le plus grand intérêt

de ce monument superbe, c'est qu'il porte ton nom, ô Trajan!.... Il s'appelle la colonne *Trajane*.

Comment décrire les deux chevaux de marbre que l'on voit sur la place de *Monte-Cavallo*, vis-à-vis le palais du pape, ainsi que les deux esclaves qui les conduisent?

Ces deux groupes sont sublimes, et de pensée et d'exécution.

On lit sur la base de l'un : « œuvre de « Phidias ; » sur la base de l'autre, « œuvre de Praxitèle. » Ces inscriptions sont évidemment modernes, et cependant elles n'indignent point.

Ces chevaux, en effet, sont vraiment des chevaux, seulement d'une nature particulière, des chevaux de marbre.

Ces hommes-là des esclaves! quels corps! quelles têtes! quelles jambes! quels bras! et puis quels corps! Car c'est dans cet ordre-là qu'ils me frappent.

Mais comment cet esclave contiendra-t-il ce fier coursier, libre du frein et du mors, qui frémit, qui bondit, qui se cabre? — Il le regarde.

LETTRE LXIII.

A Rome.

Qu'est-ce que l'amour chez les Romaines? Ce qu'il peut être dans un climat et dans des mœurs où il ne rencontre presque jamais d'obstacles qui le fortifient, de préjugés qui lui donnent du prix, d'idées morales qui l'embellissent, de gênes qui l'entretiennent, de circonstances, enfin, qui en fassent, comme très-souvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe et une vertu.

L'amour est, chez les Romaines, un amusement, ou une affaire, ou un ca-

price, et fort peu de temps un besoin; car elles l'usent très-promptement; leur cœur aime dès qu'il est pubère.

Un des mystères de l'amour devroit être de parler d'amour; l'amour est ici un lieu commun de conversation ajouté à ceux de la pluie et du beau temps, de l'arrivée d'un étranger, de la promotion du matin et de la procession du soir.

On en parle aux filles devant les mères; les mères mêmes en parlent devant leurs filles.

Une mère dit naturellement : ma fille ne mange point, ne dort point, *elle a l'amour*, comme si elle disoit : *elle a la fièvre.*

J'ai vu des prêtres danser avec de jeunes demoiselles, et ce n'étoit pas un scandale. Il y a plus, ce n'étoit pas un ridicule; car ici les sexes, les dignités, les âges, n'ont ni costumes, ni prétentions,

ni bienséances qui les distinguent et les séparent.

Un vieillard, un militaire, un cardinal, causeront avec une jeune fille dans un coin, dans les ténèbres, et d'amour.

Le langage est aussi dissolu que le climat : dès qu'on peut dire quelque chose à une femme, on lui dit tout.

En général, cependant, les filles sont assez sages : elles portent presque toujours jusqu'à l'autel, la virginité, non pas du cœur, mais du corps, dont les Italiens font grand cas.

Les filles occupent la première jeunesse à mettre en pratique, sous les yeux de leurs mères, les leçons qu'elles en ont reçues, de l'art de prendre un mari ; mais comme les hommes sont sur leurs gardes, elles tendent vingt fois leurs filets, avant d'en pouvoir prendre un. Elles ne négligent rien pour y réussir, si ce n'est de ne négliger rien.

La galanterie la plus affichée ne tache point ici la réputation ; une femme est sage comme elle est laide ; elle est galante comme elle est belle. Eh bien! elle aime.

Les femmes ne quittent l'amour, c'est-à-dire, les hommes, que lorsqu'elles ne peuvent plus les payer.

Ne cherchez pas ici, dans les femmes, cette tendresse de cœur qui pénètre, remplit, enchante cette vie intime et secrète que deux amans ont en commun ; cette tendresse dont les peines sont un des plaisirs, qui se complaît dans les sacrifices, et s'accroît par les jouissances ; cet amour moral enfin, qui enchaîne ou domine l'amour physique, ou du moins le voile et le pare.

Vous ne trouvez guère non plus ici, entre les sexes, ces deux amitiés charmantes, dont l'une succède à l'amour, l'autre l'imite, et qui toutes les deux lui ressemblent, souvent même à s'y méprendre.

LETTRE LXIV.

A Rome.

La voilà cette fontaine si célèbre dans la destinée de Rome; au bord de laquelle le sage Numa feignoit de converser avec sa Naïade, où, plusieurs siècles après, sous les Césars, se baignoient les chastes Vestales.

Qu'est devenu ce bois sombre et religieux qui l'ombrageoit, qui la défendoit des vents, des animaux et des hommes ?

Egérie n'étoit point la divinité qui parloit à Numa. Votre divinité, belles eaux, c'est votre agréable murmure, votre pénétrante fraîcheur; c'est enfin autour de vous tout le charme de ce mystérieux silence.

Et moi aussi, je me sens inspiré par vous; mon cœur est calme; mon esprit serein, mes sens sont en paix: je suis heureux. Cependant, charmante fontaine, lorsque la mousse, le gazon, la violette, le chèvrefeuille, la virginale aubépine, au lieu de cette voûte de marbre, vous couvroient et vous paroient seuls, vous deviez être bien plus éloquente.

Que j'ai écouté avec plaisir toutes ces belles eaux qui, aujourd'hui libres, indépendantes, suivent uniquement la nature, ruissèlent ou s'épanchent, ou bondissent sur la mousse, sur le sable, ou sur le marbre, parmi les tronçons des colonnes! elles m'ont entretenu de tous les objets chers à mon cœur, elles les ont offerts à mon imagination; j'ai cru les voir.

J'aimois ce dais de ronces, de lierres et de vignes sauvages, qui ont pris la place de la moitié de cette voûte de mar-

bre, et qui suspendent autour de la fontaine leurs ombres jeunes et légères, que tous les zéphyrs balancent.

Ces chapiteaux corinthiens qui, brillant autrefois dans les airs, sembloient écraser de leur poids la terre qui les portoit, ils gissent sur l'herbe! Ces feuilles d'acanthe, si délicates, sont couvertes par des feuilles d'ortie! Que tout ce qui rampe se console; car tout ce qui s'élève tombe!

Il faut te quitter, charmante fontaine! Ta place devroit bien être aujourd'hui, non plus au milieu de cette campagne muette et déserte, mais au milieu de l'Arcadie, du moins au milieu d'un pays où il y auroit des troupeaux pour s'abreuver dans ton cours, des pasteurs pour se reposer sur tes bords, et des bergères que ton murmure pût faire rêver!

Voilà de ces promenades qu'on peut faire à Rome.

D'autres rapporteront de Rome des

tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle : moi, j'en rapporterai des sensations, des sentimens et des idées ; et surtout les idées, les sentimens et les sensations qui naissent au pied des colonnes antiques, sur le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, sur les bords mousseux des fontaines.

LETTRE LXV.

A Rome.

QUE de richesses et de beautés dans le palais de la villa *Borghèse !*

C'est une quantité de colonnes, de pilastres, de vases, d'ornemens en albâtre, en marbre, en bronze, en porphyre ; et puis en porphyre, en bronze, en marbre et en albâtre !

Mais trop de magnificence est un défaut. — La richesse cache la beauté.

Puisque vous voulez que je juge si cette femme est belle, ôtez-lui donc ces diamans et cette draperie; faites au moins que je la voie.

Il n'y a qu'une manière de parer la beauté; c'est de la montrer ou plutôt de la laisser voir.

A travers tout cet or, tout ce porphyre, tout ce marbre, je suis pourtant parvenu à distinguer un *Curtius* qui se précipite.

Le héros et le coursier sont véritablement tombés; on détourne la vue.

Comme ce coursier lutte avec effort contre le poids qui l'entraîne! comme il répugne à l'abîme! Curtius, au contraire, d'un air dévoué, s'abandonne; il se hâte au précipice, il s'y plonge. Contraste admirable de la nature physique qui cède et de la nature morale qui triomphe.

Il vaut mieux considérer ce buste de Marc-Aurèle.

Cherchons son ame et son esprit dans tous ses traits. Oui, Marc-Aurèle devoit avoir cet air mélancolique : il aimoit les hommes, il vouloit les rendre heureux, et il connoissoit les hommes.

Ce buste est fini : le ciseau a pris plaisir à représenter Marc-Aurèle ; il s'est reposé partout.

Que l'ame éprouve de délices à contempler les traits des bons princes ! Elle s'enivre de leur image. On croit être, un moment, en présence des dieux.

Il faut vous parler du célèbre gladiateur.

Dans l'Hercule du palais Farnèse, l'art a montré toute la force que le corps humain peut contenir ; dans le gladiateur du palais Borghèse, l'art a montré toute la vigueur que le corps humain peut déployer.

On sent que le coup victorieux est déjà

hors de la main du gladiateur, qu'il est lancé : on sent la mort de l'adversaire dans ce regard.

Que les trois lignes de marbre sur lesquelles tout ce gladiateur est rassemblé et étendu sont savantes.

Ce groupe d'Apollon qui poursuit Daphné, fait honneur au ciseau du Bernin.

Apollon atteint Daphné, qui soudain est un laurier. Déjà ses cheveux épars sont des feuilles ; les doigts de ses pieds délicats, des racines ; son beau sein fuit sous l'écorce ; de jeunes branches ont remplacé ses jeunes bras.

Le vent souffle dans les cheveux d'Apollon.

Vous rappelez-vous cette prière charmante qu'Ovide prête à Apollon? « Daphné, ne cours pas du moins sur les cail-
« loux. Ah! fuis plus lentement, cruelle,

« je te poursuivrai moins vîte. » Je crois entendre ici cette prière.

Je ne peux plus ni admirer, ni regarder, ni même voir. Ma sensibilité est épuisée : je sors.

LETTRE LXVI.

A Rome.

Je suis entré ce matin chez un libraire.

J'y ai trouvé plusieurs de nos bons ouvrages modernes.

Ce portrait en grand de la nature, peint par Buffon. — Cet ouvrage sur l'astronomie ancienne et moderne, où la science et le génie ont confié à l'éloquence les secrets du soleil. — Cette histoire sage et humaine de la rivalité de la France et de l'Angleterre. — Cette traduction de

l'histoire de Charles-Quint, par un écrivain capable de l'original. — Ces drames si touchans de Mélanie, qui nous rappelle Racine, et de Philoctète, qui nous rend Sophocle.—Cet éloquent Bélisaire, qui apprend aux peuples à plaindre les rois; aux rois à avoir pitié des peuples. — Ce poême, sur les jardins anglais, que le goût français a écrit. — Ce poême des Mois qui charmera, dans tous les temps, les amans de la nature et de la poésie. — Ce poême des Saisons, où sont les saisons. — Enfin ce grand présent fait aux empires, l'*Administration des Finances.*

J'ai vu le P. J..., justement célèbre par son esprit, ses connoissances et son caractère. Si vous voulez en être bien reçu, ainsi que de tous les savans de l'Europe, présentez-lui une lettre de recommandation du secrétaire des sciences, l'illustre marquis de Condorcet.

J'ai vu ici, au bas du portrait de M. de Condorcet, cette inscription :

D'un sage voici le modèle,
En même temps que le portrait.
La vérité jamais eut-elle
De secrétaire plus fidèle,
Et de confident moins discret ?

Le P. J.... a beaucoup d'envieux : heureusement il les mérite. Qu'est-ce donc que l'envie ? C'est une impatience, dans les petits, de supériorité ; dans les grands, d'égalité.

Un mot sur l'académie des Arcades. C'est un nom.

LETTRE LXVII.

A Rome.

On m'avoit proposé d'aller voir un tableau du Guerchin, qui représente l'arrivée imprévue d'Herminie chez des bergers.

J'ai été le voir; j'étois curieux de comparer le tableau qu'en a fait le Guerchin, avec celui qu'en a fait le Tasse.

Qu'ils sont différens l'un de l'autre!

Lisez d'abord le Tasse. Herminie, agitée de terreur et d'amour, a longtemps erré, pendant la nuit, dans une forêt; vaincue par la douleur et la fatigue, elle s'arrête et s'endort. Le chant des oiseaux, au lever de l'aurore, la réveille; elle les écoute et pleure : tout à coup elle entend des sons qui arrivent à son oreille, et qui passent jusqu'à son ame : ce sont des voix pastorales et des musettes. Ses larmes s'arrêtent; elle se lève; elle s'avance lentement, à travers les arbres, vers les voix pastorales et les musettes. Elle aperçoit, au milieu d'un bocage, un vieillard assis sous un platane, son troupeau à côté de lui, et tressant une corbeille d'osier, tandis que deux jeunes bergers et une jeune bergère chan-

tent ensemble, devant leur père, un air champêtre. En voyant un casque, des armes, un guerrier, les bergers ont peur et se taisent; mais sur-le-champ Herminie ôte son casque, et les bergers n'ont plus peur. Herminie s'approche, leur sourit, et elle leur dit: « Continuez, fa-
« mille heureuse, bergers chéris du ciel,
« continuez à travailler et à chanter;
« certainement ces armes ne viennent
« point porter le trouble au milieu de
« vous; je ne viens point interrompre
« vos travaux et vos chansons. » Une larme coule alors des beaux yeux d'Herminie sur son beau sein.

Regardez à présent le Guerchin. Herminie est au milieu d'une forêt; elle avoit ôté son casque: deux petits enfans qui étoient à vingt pas d'elle, l'aperçoivent, et, tout effrayés, s'enfuient; un troisième se cache dans les bras d'un vieillard assis sous un arbre, à quelque distance; la

femme du vieillard, qui tiroit de l'eau à un puits, s'arrête, et d'un air étonné regarde.

Composition ridicule !

Comment, Herminie a ôté son casque, et ces bergers ont peur ! Comment, Herminie a été attirée dans ce lieu par un concert de voix pastorales et de musettes, et les bergers sont de petits enfans ! Enfin, ce lieu doit être un bocage, et vous y placez un puits ! Qu'avez-vous fait du ruisseau ?

Mais, voyez comme ce coloris est vrai ! comme ces couleurs sont harmonieuses ! comme le clair-obscur est bien ménagé !

Il est bien ici question de peinture ; je vous demandois un poême.

Charmante idée du poète ! Herminie a ôté son casque, non de dessein prémédité, mais par instinct, par une sorte de coquetterie naturelle : elle aime, elle

est malheureuse : ce sont des bergers qu'elle voit ; mais elle est femme.

LETTRE LXVIII.

A Rome.

POLIDORE, jeune sculpteur d'Athènes, venoit d'assister aux jeux d'Elide.

Il avoit vu exposées, autour du stade, aux yeux de la Grèce entière, les statues des héros et des dieux.

Il avoit vu le jeune homme enivrer son cœur de la Vénus de Praxitèle, et le front de la jeune beauté rougir de pudeur auprès du Mercure de Termisandre : il avoit vu dans le regard d'un disciple de Socrate, la pensée religieuse immobile devant le Jupiter de Phidias.

L'amour de la gloire et la jalousie (mais cette noble jalousie, compagne du

talent et de l'amour de la gloire) s'emparent du cœur de Polidore. Il sort de l'enceinte des jeux : il gagne les bords de la mer ; et là, seul, en silence, pensif, il n'entend point les flots qui viennent se briser avec fracas sur le rivage ; il n'entend que la voix de la renommée qui publie dans l'univers les noms de ces rivaux et les éternise.

« Oui, s'écria-t-il, elle publiera aussi le mien ; il faudra bien qu'elle le publie ; il faudra qu'on dise aussi, en me voyant paroître : « le voilà. »

« Je forcerai, à mon tour, mes rivaux à entendre mon nom avec inquiétude. J'obligerai ce superbe et pesant regard des hommes puissans à tomber de moins haut sur mon front, et celui des beautés les plus dédaigneuses à ne plus négliger Polidore. Sur moi s'arrêtera avec plus de complaisance le regard de ma chère Ephire.

« Si je pouvois concevoir un chef-d'œuvre qui vainquît tous ceux que le ciseau grec a, jusqu'à présent, inventés !

« Essayons de réunir dans un seul œuvre le vrai, le beau et le sublime tout à la fois.

« Pour former cette heureuse alliance, je choisirai le modèle parmi les dieux ; les formes dans le beau idéal ; les charmes entre l'adolescence et la virilité ; l'action parmi celles qui ne commandent que cette expression modérée, où le vrai souffre le beau, et où le beau n'exclut pas le vrai. »

Alors l'imagination de Polidore entra dans l'olympe, et passa en revue tous les dieux.

Elle ne s'arrêta point à Mars ; elle ne s'arrêta point à Mercure, elle dédaigna Adonis, que Vénus seule avoit fait dieu.

« Je ne vois, dit-il, qu'Apollon qui puisse remplir mon projet : je ne vois

que le dieu du jour, le maître de la lyre, le fils de Jupiter et le vainqueur du serpent Python. » Polydore choisit Apollon.

Le jour commençoit à tomber : Polidore revient chez lui, il se couche : il ne peut dormir, il rêve, il pense, il imagine.

« Le voilà, s'écria-t-il. Il marche : il aperçoit le monstre ; il tend son arc, le monstre est mort, et le dieu sourit d'indignation. Le bras qui avoit tendu l'arc est encore suspendu ; l'autre repose. »

Au premier rayon du jour, Polidore vole à l'atelier.

Il fixe le regard sur un bloc de marbre. « Il est là, dit-il, je le vois (son génie venoit de l'y faire passer) ; il faut maintenant qu'il en sorte. »

Déjà les ciseaux de ses élèves se sont emparés du bloc. Mais sitôt que Polidore croit voir la place où est le dieu, il arrête les ciseaux de ses élèves, et prend le sien.

Chaque coup qu'il donne détache et fait tomber à ses pieds une partie du voile qui lui dérobe Apollon.

Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril et le moins adolescent tout à la fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, et naissant les uns des autres.

Mais la tête cependant reste cachée; et si le corps doit être dieu, la tête doit être Apollon. C'est la tête surtout qui doit montrer le dieu de la lyre et du jour, èt le vainqueur du serpent Python.

Le ciseau de Polidore tremble en approchant de cette divine tête, et hésite à la dévoiler; mais enfin, enhardi sans doute par Apollon lui-même, il parcourt légèrement le front, qui soudain pense; il appuie sur les sourcils, et des yeux s'échappe un regard qui a devancé la

flèche : enfin il passe sur les lèvres, et l'indignation s'en exhale.

C'est là cet Apollon du Belvédère ! C'est là ce marbre fait dieu par un de ces ciseaux créateurs qui, en choisissant, en combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature !

Qu'il est beau ! qu'il est noble ! qu'il est imposant et touchant tout à la fois !

Comme ce corps parfait se développe ! L'œil est forcé, en le parcourant, de suivre la ligne admirable qui le dessine. Il ne peut s'arrêter nulle part.

Quel artiste que Polidore ! (*Polidore est un nom supposé.*)

On est obligé de se ressouvenir que cet Apollon est de marbre, pour penser qu'il est d'un homme.

C'est un bonheur que le temps ait respecté cette étonnante combinaison des formes humaines les plus parfaites !

Sans cesse je viens la voir ; je viens l'étudier sans cesse ; je viens élever mon imagination et mon cœur vers ce beau idéal, dont cette statue est peut-être le chef-d'œuvre.

LETTRE LXIX.

A Rome.

J'AI été voir hier les catacombes du couvent de Saint-Sébastien.

Le jacobin qui m'a servi de guide, m'a paru un homme d'esprit, et surtout d'imagination.

Après être entré dans la première rue de ce souterrain immense : « Vous voyez, m'a-t-il dit, à droite et à gauche, dans ce roc, la place des cadavres qu'on avoit étendus les uns sur les autres : on en a

trouvé, dit-on, plus de cent mille; c'étoit des corps de martyrs.

« Voilà des instrumens de supplice, des autels, une statue en marbre de saint Sébastien, par Bernin, et voici des éboulemens.

« Il en arrive de temps en temps, a-t-il ajouté : aussi n'avance-t-on qu'avec beaucoup de précaution dans ce souterrain dangereux. Plus d'une fois de malheureux étrangers y sont entrés et n'en sont pas sortis.

« Il y a 40 ans qu'un jeune homme et sa femme eurent la curiosité d'y pénétrer. Ils s'avancent, précédés d'un guide et d'un flambeau; soudain derrière eux, le rocher s'éboule.

« La soirée étoit écoulée. On cherche le guide dans tout le couvent, on va partout, on passe devant les catacombes, ô terreur! la porte n'étoit pas fermée!

« On se hâte, on allume, on descend,

on visite, on pénètre : on rencontre le nouvel éboulement.

« On appelle. Des cris répondent. Mais le moyen de remuer ce rocher, de soutenir cette voûte, de pratiquer une issue !

« Bientôt on n'entendit plus que des gémissemens confus ; tout à coup en n'entendit plus rien : on écouta encore, on écouta plusieurs fois ; on n'écouta plus ; on s'en fut. »

Le récit de mon guide me fit frissonner.

Quelle scène mon imagination se peignit derrière ce rocher éboulé ! quand la lumière menaça de s'éteindre ! — Quand elle s'éteignit tout à fait ! — Que la femme ne vit plus son mari : que le guide ne vit plus la route ; quand ces ténèbres furent devenues pour eux les éternelles ténèbres de la mort ! — Quand ils se sentirent tous les deux dans le tombeau !

En continuant notre route, mon guide

m'apprit l'histoire de ces catacombes. Il m'en parloit avec un intérêt qui prouvoit son imagination et sa foi.

« C'est ici, me disoit-il avec feu, que les chrétiens persécutés par les Césars, se rendoient, vers le soir, pour célébrer leurs mystères. Femmes, enfans, vieillards, riches, pauvres, tous ici accouroient à Dieu.

« C'est ici que la prière, commencée par un vénérable pontife, circuloit d'un bout du souterrain à l'autre, et s'échappoit vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui prioient! Dans ce moment religieux, souvent les fidèles apportoient, au milieu de l'assemblée, les cadavres de leurs frères qui venoient d'éprouver les bras des bourreaux. On ne gémissoit pas, on ne se plaignoit pas, on ne pleuroit pas, même les mères : on continuoit à prier.

« Un soir, comme on prioit, tout à coup

on entend un grand bruit, on aperçoit une grande clarté; c'étoit une troupe d'impitoyables soldats qui avoient enfin découvert le souterrain. Comme des bêtes féroces, après avoir surpris leur proie, ils entrent, ils pénètrent; on tend la gorge, ils tuent : seulement quelques femmes et quelques enfans ont pris la fuite. Les barbares les suivent, le fer et la flamme à la main : ils égorgent, ils massacrent; ils cherchoient encore, mais le silence affreux qu'ils viennent de faire les saisit et les repousse. — Ils sortent, et scèlent pour jamais ce tombeau immense avec des rochers énormes.

« Je me trompe; ces rochers sont en vain couverts et chargés de siècles : la piété des fidèles les soupçonne, les trouve, les roule : elle entre et recueille tous ces ossemens, toute cette poussière, tous ces corps scellés dans le roc. »

Parvenu à un certain endroit, mon

guide s'arrêta : j'en eus regret. J'aurois voulu jeter, dans la profondeur de ces ténèbres antiques et sacrées, deux ou trois rayons de la pâle lumière qui guidoit mes pas.

Je me suis assis alors sur une pierre, avec la permission de mon guide; et lui, continuant son discours : « Je me plais souvent à venir dans ce souterrain, essayer, la nuit, la solitude et la froideur de la mort. »

C'est sous la terre qu'il faut venir penser à tout ce qui se passe sur la terre, à tout ce que les hommes y font, ou y croient faire. Que les pas des armées qui la font trembler, que la roue des chars de triomphe qui la sillonnent, que la chute des villes et des empires qui la couvrent, y font peu de bruit !

J'aime les lieux souterrains; là, détachée de tous ses sens, et seule avec elle, l'ame jouit alors de toute sa sensibilité ;

elle s'élève à une hauteur inconnue. On diroit que la route du ciel est sous la terre.

C'est là qu'il faudroit que les gens du monde se retirassent quelquefois, pour panser les blessures, ou de l'amour, ou de l'envie, ou de l'ingratitude. L'ambition y étoufferoit.

Nous sortîmes des catacombes, et j'aurois voulu y rentrer.

LETTRE LXX.

A Rome.

L'IMAGINATION de Michel-Ange étoit véritablement romaine.

Il lui étoit impossible d'avoir des vues médiocres, quand elle regardoit; comme il est impossible à un géant, quand il marche, de faire de petits pas. Elle en-

fantoit à la fois, dans les trois grands arts, la basilique de saint Pierre, le tableau du Jugement dernier et la statue de Moïse.

Moïse est assis, tenant les tables de la loi sous un bras; l'autre repose majestueusement sur une poitrine de prophète.

Quel regard!

Ce front auguste semble n'être qu'un voile transparent qui couvre à peine un esprit immense.

On est étonné des flots ondoyans de sa barbe, qui descendent, ou plutôt qui coulent jusqu'à sa ceinture, et l'inondent; mais le premier regard ne saisit que Moïse.

Cette barbe n'est pas dans la nature, je le veux, mais elle est dans le beau idéal.

La bouche est remplie d'expression; la pensée y attend la parole.

Homère, Bossuet, Michel-Ange sem-

blent avoir eu successivement la même imagination. — Est-elle éteinte?

LETTRE LXXI.

A Rome.

La villa *Adriana* est un espace d'environ dix milles, au pied des montagnes de Tivoli, où l'empereur Adrien, après avoir voyagé pendant six ans dans les différens royaumes de l'empire romain, c'est-à-dire, dans l'univers, avoit fait imiter tous les monumens dont la magnificence ou la gloire avoient frappé ses regards. On y rencontroit, pendant le cours d'une longue promenade, ici, le lycée; là, l'académie; plus loin, le prytanée; dans une plaine, le portique; sur le penchant d'un côteau, le temple de Thessalie; au milieu d'un bois, le pécile

d'Athènes; des bains, des bibliothèques, des naumachies et des théâtres. Là, étoient les champs élysées; là, étoient aussi les enfers.

Le palais de l'empereur régnoit au milieu de tous ces monumens, orné de tout ce que l'architecture pouvoit faire alors pour la demeure du maître du monde.

C'est là qu'Adrien passa sept années entières, jouissant de lui, de la nature et des arts; se consolant avec eux des soins de l'empire; et, de temps en temps, déchargeant la tête d'un philosophe de la couronne de l'univers.

Il réduisoit à ces sept années, par un calcul philosophique, le temps qu'il avoit vécu.

Jamais la pensée, la puissance et la volonté romaine n'ont rien exécuté d'aussi grand que la *Villa Adriana* : c'étoit comme un choix des siècles, des arts et du globe.

Figurez-vous le moment où, dans cet espace de dix milles, Adrien, environné des artistes, des philosophes et des poètes, disoit à tous les beaux arts : Faites-moi ici le lycée ; là, le portique ; là, le temple de Canope ; je veux, dans ce vallon, les champs élysées ; prenez de l'or, un an et cinquante mille de mes esclaves.

Mais quel moment aussi que celui où la barbarie y entra, et commença avec le temps à ravager ! — J'y ai trouvé encore le temps.

Comment rendre l'impression que je reçus, au premier aspect de ce lieu, lorsqu'un malheureux paysan m'ouvrit la porte de bois, à moitié pourrie, qui en garde aujourd'hui l'enceinte ?

Je m'avançai pendant trois heures, le cœur serré de tristesse, seul, à travers les herbes, les ronces, les tronçons de colonnes et les débris de murailles ; je

perçai cette solitude profonde d'un bout à l'autre.

Quoi! Caracalla, les Italiens et le temps n'ont épargné ni le lycée, ni le portique, ni l'académie! Ils en ont effacé la trace.

Je me mis à parcourir les restes qu'on pouvoit reconnoître encore. Je me hâtois de les considérer, comme s'ils eussent dû ne plus subsister le lendemain; comme si, pendant la nuit, eût dû revenir Caracalla. Quelle joie, lorsque mes regards parvenoient à conquérir, au milieu des broussailles, sous les bras d'un figuier ou d'un lierre, les fragmens de quelque colonne!

J'allois, j'errois, je m'arrêtois, j'errois encore, je ne me lassois pas de contempler ces ruines, de couleur violette, répandues sous un ciel d'azur sur des gazons d'un vert tendre.

Je voulus aussi visiter les cent cham-

bres où les gardes prétoriennes étoient logées. Sous la voûte d'une de ces chambres, un figuier, croissant dans la pouzzolane, a pénétré; il étendoit, au milieu une de ses branches, sur laquelle des rayons du soleil, s'insinuant à travers le mur, venoient assidûment mûrir ses fruits. J'entendis bourdonner à l'entour quelques abeilles.

Il commençoit à être tard, le soleil alloit se coucher. En m'enfonçant dans la bruyère, j'ai rencontré, près d'un temple de Jupiter qui, de moment en moment, tombe en ruine, une ménagerie.

Là, je me suis reposé sous un pin, tandis que vis-à-vis, sur une loge où jadis rugissoit un lion, un rossignol chantoit. Sa voix sembloit accompagnée d'un ruisseau qui fuyoit, en murmurant, sous la verdure.

J'écoutois alternativement le ruis-

seau, le rossignol et le silence. — J'étois charmé !

Mais enfin la nuit entra dans le désert et me chassa.

LETTRE LXXII.

A Rome.

Je ne peux mieux rendre compte du Laocoon *du Belvédère*, qu'en rapportant ma conversation sur cet admirable groupe avec un jeune dessinateur.

J'étois occupé, depuis près d'une heure, à en étudier tour à tour, et à en goûter les beautés.

Comment, me disois-je à moi-même, M. de*** a-t-il pu écrire que la mort de Laocoon est représentée sur ce marbre comme dans les vers de Virgile? M. d*** n'a pas lu les vers de Virgile, ou il n'a

pas vu ce marbre. Dans Virgile, l'action est successive : ici elle est simultanée. Dans Virgile, les serpens ont déjà déchiré les deux enfans, quand leur père vole à leur secours; ici les enfans et le père sont attaqués à la fois. Laocoon pousse, dans les vers de Virgile, des cris effroyables, et sur ce marbre, il se tait. Enfin Virgile se borne à exprimer la douleur physique : Agasias (*nom supposé*) a rendu la douleur morale. Il a fait plus, il a peint, au milieu de ces deux douleurs, le courage qui combat contre elles, et les réprime l'une et l'autre. Certainement, de ces deux auteurs, l'artiste, c'est Virgile; et le poète, Agasias. Le premier a fait un récit, mais le second un poème. Virgile a eu principalement pour but d'émouvoir; Agasias a voulu plaire. Agasias a vaincu Virgile.

J'achevois dans mon esprit ce parallèle, je pensois à l'utilité dont pourroit

être son développement, pour l'instruction des jeunes gens, combien il prêteroit à mettre dans tout son jour la différence qui existe, dans tous les beaux arts, entre la mécanique qui traduit, et le génie qui compose ; dans ce moment mes regards tombèrent sur un jeune homme qui dessinoit à côté de moi Laocoon.

Je trouvois son dessin pitoyable, et je me taisois.

« Qu'en pensez-vous, me dit en italien le jeune artiste ?

« — Mais, lui répondis-je, vous êtes loin encore de l'original.

« — Je pense comme vous, m'a-t-il dit ; je ne suis nullement satisfait. Voilà la dixième fois que je copie ce groupe, et je ne passe jamais l'ensemble : cependant je copie, à ce que je crois, avec la plus grande fidélité.

« — Si vous aviez copié, lui dis-je, avec

la plus grande fidélité, votre dessin réfléchiroit votre modèle aussi fidèlement qu'un miroir; mais il s'en faut assurément que votre traduction soit littérale. Elle est remplie d'omissions graves et de contre-sens manifestes. On ne peut vous reprocher, il est vrai, que votre traduction ne soit pas littérale, elle ne sauroit l'être en effet. Vous ne pouvez, dans un espace si étroit, rassembler toutes les parties de votre modèle, même en petit. Il en est un grand nombre qui ne sont que des points, et qu'on ne sauroit abréger; vous êtes donc obligé de choisir entre elles, et de supposer le reste : mais vous avez fait un mauvais choix, et vous avez mal supposé. Vous avez choisi les détails qui peignent l'ame. Ce que je vois sous votre crayon, c'est uniquement le corps d'un vieillard, hideux de vieillesse et de souffrance : sous le ciseau d'Agasias, c'est surtout le cœur tendre d'un

père et l'ame forte d'un sage. Aussi le Laocoon d'Agasias m'inspire-t-il une admiration sensible, qui m'attache à sa douleur, tandis que le vôtre, au contraire, me révolte et me repousse.

« — Mais, me répondit le jeune artiste, l'effet que je produis n'est-il pas plus naturel?

« — Sans doute, l'effet que vous produisez est bien plus naturel; mais l'objet des beaux arts n'est pas simplement d'imiter la nature, mais d'imiter la belle nature; non pas seulement d'affecter la sensibilité, mais de l'affecter en bien. L'artiste médiocre ne sait pas choisir. Il prendra précisément dans un sujet qui révolte, le côté le plus révoltant.

« — Expliquez-moi donc, m'a dit le jeune homme, en quoi consistent le génie et l'intelligence qui vous frappent dans le choix de l'attitude préférée ici par l'artiste.

«— Jeune homme, Agasias a été chargé de représenter sur le marbre le malheur de Laocoon. Il s'est dit sans doute à lui-même, si je choisis l'aspect sous lequel il frappe d'abord, il fera certainement horreur, et d'autant plus qu'il sera mieux exécuté. Ces deux enfans et ce vieillard, déchirés par deux serpens! Qui pourra soutenir un pareil spectacle? Il faut pourtant, non-seulement qu'on supporte celui que je veux offrir, mais encore qu'on le recherche. Il rêve, médite, descend dans son cœur; il interroge tour à tour la sensibilité et la raison. « Le secret est « trouvé, s'écria-t-il, il faut faire dis- « paroître l'horreur de l'action princi- « pale sous l'intérêt des accessoires. Ainsi « je livrerai bien le corps du vieillard à « la morsure du serpent; mais ce corps « du moins sera parfait; et sous les an- « nées, les morsures et les souffrances, « on verra briller, par intervalles, une

« beauté majestueuse. Ainsi j'exprimerai
« bien encore, sur tout le corps de Lao-
« coon, la douleur physique qu'il
« éprouve; mais comme elle révolteroit
« si elle paroissoit toute entière, j'en
« retiendrai dans l'ame une partie : je
« mêlerai ensuite ce que je laisserai pa-
« roître avec la douleur d'un père. Mais
« ces deux enfans m'embarrassent. Les
« montrerai-je déchirés tous les deux
« par les serpens? Quelle monotonie
« dégoûtante! et je dépasserai la pitié.
« Non, il faut montrer ces deux enfans
« accourant à la fois à leur père par
« deux côtés différens; les serpens les
« saisiront tous les deux avant qu'ils
« soient arrivés; mais un seul sera leur
« victime, et ce sera le plus jeune, la
« victime sera plus touchante. L'autre
« sera simplement enlacé dans les nœuds
« de l'affreux reptile; et son sacrifice
« sera différé. Je tâcherai que ces deux

« épisodes soient extrêmement atten-
« drissans, afin d'éteindre dans la pitié
« que ces enfans inspireront, un peu
« plus encore de l'horreur que doit ins-
« pirer le père; je tâcherai, en un mot,
« que la pitié soit l'effet dominant du
« tableau. »

« Regardez maintenant, dis-je au jeune homme, comme Agasias a bien exécuté un plan si sublime et si raisonnable.

« — Oui, dit le jeune homme, on voit le travail de tous les muscles tourmentés par la douleur.

« — Eh! il est bien question du travail des muscles! lui répondis-je. Vous ne voyez presque jamais, vous autres artistes, que l'exécution mécanique. Vous n'admirez presque jamais que ce que la main a fait, ce qu'a fait le génie vous échappe. Louez, j'y consens, l'exécution mécanique; mais à sa place, c'est-à-dire, après tout le reste. Qu'importeroit en

effet, pour l'impression générale, que l'artiste eût négligé de faire souffrir quelques veines, eût mal rendu quelques chairs! Que son ouvrage seroit médiocre, s'il laissoit l'œil d'un homme sensible libre sitôt de quitter l'ensemble et d'errer dans les détails! Que son ouvrage seroit médiocre, si l'ame se ressouvenoit si promptement que les personnages sont de marbre, et que le ciseau les a faits! Malheur à l'artiste qui montre son talent avant son œuvre! Son œuvre, pour toucher à la perfection, doit être tel, que d'abord le sentiment puisse en éprouver tout l'effet et la réflexion, ensuite en découvrir tout le mérite.

« Pour moi, ce qui me saisit à la vue de Laocoon, c'est d'abord le cœur malheureux d'un père; c'est l'ame vigoureuse d'un sage, c'est la destinée déplorable d'un vieillard; c'est enfin (car c'est la dernière chose qui se montre) l'horrible

souffrance d'un homme : c'est à la fois tout cela. Admirable mélange qui attache tous mes regards à un spectacle qui, présenté autrement, n'en eût jamais laissé approcher un seul !

« Lorsqu'ensuite ma réflexion cherche le mérite de l'artiste, quelle intelligence, quelle raison, quelles connoissances, quel génie, en un mot, je saisis partout !

« Agasias vouloit montrer la douleur, la tendresse et le courage luttant ensemble sur le corps de Laocoon. Eh bien ! il choisit une attitude qui ouvre à ces trois athlètes, qui leur déploie, qui leur livre absolument tout ce corps ; et cette attitude extraordinaire, comme l'artiste l'a motivé ! D'abord il fait attaquer Laocoon dans le flanc, de sorte que tout le tronc est contraint de saillir, pour fuir la dent qui s'acharne ; ensuite il dispose un pli du serpent au-dessus des épaules du héros ; de sorte que le héros est obligé,

pour tâcher de rompre ce pli, de déployer les deux bras, et de tendre en avant la tête.

« Cependant les convulsions de la douleur dérangeront cette attitude : l'artiste imagine de la fixer, en liant toute la partie inférieure du corps, des nœuds redoublés du reptile.

« Voyez maintenant ce combat entre le courage et la douleur.

« Le cri de la douleur est près de forcer ces lèvres entr'ouvertes ! Mais le courage les referme. Elles ne le laisseront point passer. Toute la surface de ce corps, en proie à la souffrance, ressemble à la surface d'une mer agitée qui bouillonne. Remarquez-vous, parmi ces regards plaintifs de la douleur, les regards de la tendresse paternelle, qui se plaignent bien davantage.

« Agasias a bien su encore intéresser à la mort du plus jeune des deux enfans !

Il couroit se réfugier dans le sein de son père ; un serpent s'élance, l'atteint, et dans un nœud dont il lie ses jambes, le soulève et l'arrête en l'air ; tandis que d'un autre nœud il roidit un de ses foibles bras. Enfin le serpent, du poids d'un seul de ses anneaux qui glisse sur le sein de l'enfant, le presse, le plie, l'étouffe ; l'enfant expire en regardant son père. Regard touchant ! Mourir si jeune. Mourir ainsi. Ce corps si délicat et si tendre, étouffé par un serpent ! mais du moins il a peu souffert.

« La tragédie n'est pas finie. Le sort de l'aîné n'est pas décidé. Comment, aucun homme, aucun dieu ne viendra dénouer autour des jambes de cet enfant ces abominables reptiles ! En vain il regarde son père ; en vain ses mains essaient de rompre ses nœuds. Ses mains, hélas ! sont trop foibles ; mais peut-être les serpens seront-ils rassasiés quand ils auront

dévoré Laocoon, et sucé la vie du jeune frère. L'infortuné! quelle attente! Le sublime artiste qu'Agasias! il me fait penser tout cela.

« Avec quel génie, encore une fois, Agasias a su faire, d'un événement si horrible, une scène si attendrissante! Il a tellement occupé mon cœur, par l'image d'incidens qui touchent; mon esprit, par le spectacle d'objets qui font penser; mes yeux, par la vue de tant de beautés, ou délicates, ou sublimes, qu'à peine ai-je aperçu les serpens. »

A mesure que je parlois ainsi, que mon enthousiasme s'exhaloit, je voyois le jeune artiste s'animer.

« Bon! me suis-je écrié, prenez vîte votre crayon, vous commencez à sentir.

« Le sang froid, ajoutai-je, n'a jamais imité que ce qu'a fait le sang froid, c'est-à-dire, des choses froides. Artistes, qui n'avez que des yeux, copiez de la ma-

tière et des cadavres : il n'appartient qu'aux imaginations sensibles de copier la vie, le mouvement et la passion.

« — Mais je ne conçois pas, me dit le jeune peintre, comment il est nécessaire, pour bien copier, d'avoir du génie, du sentiment, de l'enthousiasme : il me semble que des yeux suffisent ; il me semble même qu'une certaine émotion pourroit m'empêcher de bien voir.

« — Mon ami, il suffit des yeux du corps pour voir et copier ce que les yeux du corps ont vu : mais ce n'est qu'avec l'œil du génie que l'on aperçoit et que l'on copie ce que l'œil du génie a découvert. Ce n'est que dans l'émotion du même sentiment qui a inspiré tels ou tels traits, qu'on pourra reconnoître ces traits. Les traits caractéristiques de l'ame ne sont visibles qu'à l'ame.

« Comment voulez-vous qu'un artiste qui ne sera jamais entré dans le dessein

d'Agasias, qui n'aura pas saisi que son projet, par exemple, a été, *dans le jeu de ce muscle*, d'exprimer à la fois la force de la douleur qui l'irrite et le pousse, et l'effort du courage qui le combat et le retient, puisse concevoir ce mouvement composé; et s'il ne le conçoit pas, comment le rendra-t-il? Il omettra précisément le trait décisif; il croira même se rapprocher davantage de l'exactitude anatomique en l'omettant; il sera près de placer un défaut où l'artiste a placé une beauté.

« Jeunes artistes, copiez beaucoup, mais imitez davantage. Ne sentez-vous pas que, pendant que votre main seule travaille, votre génie dort? Vous perdez le moment de contracter l'heureuse habitude de l'enthousiasme; vous désespérez de vous.

« Vous copiez des chefs-d'œuvres, dites-vous. Non: vous copiez, dans des

chefs-d'œuvres, précisément ce qui n'en est pas. Copieriez-vous si long-temps?

« Au reste, savez-vous ce que vous devez copier? Les élémens du beau. Quand vous vous en serez une fois rendus maîtres, vous pourrez en former ensuite, à votre gré, des combinaisons qui seront originales, et vous seront vraiment propres. Copiez le nu sous toutes les formes, sous tous les aspects; copiez la nature tranquille du marbre et de la toile antique, à la bonne heure : et puis, quand vous voudrez passionner vos personnages, au lieu d'emprunter à d'autres tableaux des affections analogues, composez-les vous mêmes; composez-les pour le lieu, pour le temps, pour l'action : tout visage de passion empruntée ne peut être jamais qu'un masque. Voilà pourquoi, dans presque tous les tableaux d'histoire, les personnages sont si outrés et si froids; ce ne sont que de mauvais comédiens.

« Le travail de copier, je le crois bien, est séduisant : il promet au jeune élève qu'il atteindra son modèle, et il ne lui demande en retour que du temps, de la patience, du crayon et de la couleur : il dispense de toute étude.

« — Vous avez rencontré juste, me dit le jeune homme : voilà bien ce que nous pensons tous en nous mettant à copier.

« Mais comment donc apprendrai-je à devenir un grand peintre ?

« — Mon ami, en devenant d'abord un poète, un historien, un physicien, un philosophe ; car pour le mécanisme de l'art, qui est la dernière partie de l'art, elle doit occuper aussi la dernière : sans les autres, elle est inutile. Quand on ne sait ni penser, ni raisonner, ni sentir, à quoi sert de savoir parler ? A la vérité, les trois quarts des artistes ne veulent que parler ; ils ne travaillent, les malheureux, que pour des organes. Vous, si

vous voulez travailler pour l'esprit et pour le cœur, prenez une autre route. Commencez par cultiver et votre cœur, et votre esprit : sentez (1).

« Ce qui a perdu les arts, c'est de les avoir traités comme des métiers, de les avoir fait embrasser aux jeunes gens comme des professions mécaniques.

« Les artistes s'étonnent et se plaignent du peu de goût des hommes éclairés pour les productions des beaux-arts : mais pourquoi, artistes, n'imitez-vous que des objets qui sont de trop dans la nature, ou qui y sont constamment? Offrez-nous une nature qui soit nouvelle, et surtout qui soit choisie. Montrez-nous les trois fils du vieil Horace, jurant à l'envi, à la voix de leur père, la ruine

(1) Le conseil que je donne ici est bien justifié par les Greuze, les Vernet, les Houdon, les David, les Lebrun, etc.

d'Albe et le salut de Rome. Montrez-nous Socrate enchaîné dans sa prison, et, la coupe fatale à la main, conversant avec ses disciples, comme assis à un banquet, et le front couronné de fleurs. Ou bien, rival heureux du Corrège, faites-nous voir encore l'Amour, qui éternellement plaira, surtout si vous le représentez sous les traits du jeune Lubormiski, armé non de son flambeau ni de son arc, mais seulement de sa nudité, et offrant une couronne de laurier et de myrte...., sans doute à l'artiste dont le pinceau l'a fait naître (1).

« Mais chacun veut avoir pour soi la foule, et la foule se contente aisément.

---

(1) Tout ce paragraphe a été ajouté, comme on le voit, depuis le retour de l'auteur.

Ce tableau de l'amour, par madame Lebrun, dans lequel elle s'est surpassée elle-même, l'approche du Titien pour la vérité, et du Corrège pour la grâce.

Le goût du vulgaire finit où celui des connoisseurs commence. Le vulgaire quitte l'œuvre de l'art quand les couleurs disparoissent et que les pensées se montrent: espèce d'idolâtres pour qui l'image est le dieu. »

Dès que j'eus cessé de parler, le jeune dessinateur me remercia, et me dit avec une ingénuité touchante : il est trop tard, je suis trop avancé, trop pressé surtout par le besoin, pour passer de la route que j'ai prise dans celle que vous m'indiquez. Il soupira, et me demanda mon nom.

« — Je ne vous le dirai pas, lui répondis-je; mais Homère, Virgile, et plus encore l'amour de la gloire, voilà ce qu'il est important pour vous de connoître.

« Oui, sans l'amour de la gloire, on ne fait jamais rien de grand; car on ne fait jamais d'efforts.

« Alexandre ne renversoit, dans l'Asie, les royaumes, qu'afin que le bruit de leur chute retentît sur la place publique d'Athènes. »

LETTRE LXXIII.

A Rome.

J'ai vu le Colisée.

En passant sous l'arc de Titus, pour y arriver, je me suis arrêté un moment. Je me suis plu à considérer la pompe du triomphe, les dépouilles des Juifs, les esclaves qui traînent le char, la douce majesté du conquérant, cette foule de Romains heureux de lui, qui le contemplent; enfin mille empreintes du ciseau grec, plus belles les unes que les autres, et qui vivent encore sur le marbre.

J'aimois surtout à contempler un monument érigé par Trajan à Titus.

En quittant l'arc de Titus, on découvre à droite l'arc de Constantin, à gauche le Colisée, au milieu la fameuse *Meta sudans*.

Cet arc, qui fut érigé pour attester la première victoire de Constantin contre Maxence, n'atteste plus aujourd'hui que la décadence des arts sous Constantin.

On fut réduit, pour le parer, à dépouiller un arc de Trajan de ses bas-reliefs : quel attentat !

Je quittai bientôt cet arc. Je jetai, en passant, un coup d'œil sur les restes de cette *Meta sudans*, qui n'arrête plus personne par la fraîcheur et le murmure de ces eaux abondantes qu'elle répandoit autrefois. Je m'avançai enfin vers le Colisée.

Le Colisée est, sans contredit, le monument le plus admirable de la puissance romaine sous les Césars.

A cette enceinte qu'il embrasse ; à cette

multitude de pierres qui le composent; à cette réunion de colonnes de tous les ordres, qui s'élèvent les unes sur les autres circulairement, pour soutenir trois rangs de portiques; à toutes les dimensions, en un mot, de ce prodigieux édifice, vous reconnoissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers, et esclave d'un empereur.

J'errai pendant long-temps autour du Colisée, sans oser, pour ainsi dire, y entrer : mes regards l'embrassoient avec admiration et respect.

Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste édifice qui soit debout; cependant l'imagination peut encore en relever le reste, et voir le monument en entier.

J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil ! quels tableaux ! quels contrastes ! quel étalage de ruines et de toutes les portions du monument, et

sous toutes les formes, et de chaque siècle, et de toutes les années, pour ainsi dire, portant, les unes l'empreinte de la main du temps, les autres l'empreinte de la main du barbare; celle-ci écroulée d'hier, celle-là il y a peu de jours; un grand nombre qui vont tomber, et quelques-unes enfin qui, de moment en moment, tombent : ici c'est un portique qui chancelle, là un entablement, plus loin un gradin : et cependant, à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent; ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment; et incessamment ils détachent, séparent, pulvérisent ces masses énormes que des siècles avoient formées, et qu'avoit unies ensemble la volonté d'un empereur, et les bras de cent mille esclaves.

C'étoit donc là où combattoient, dans les jours des fêtes romaines, pour hâter

un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

Je croyois entendre encore les rugissemens des lions, les soupirs des mourans, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantoit le plus mon oreille, les applaudissemens des Romains.

Je croyois les entendre, ces applaudissemens, pressant, encourageant, exigeant le carnage : ceux des hommes demandant aux combattans toujours plus de sang; ceux des femmes aux mourans toujours plus de grâce.

Il me sembloit voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur étoit tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et, d'un œil qui venoit de caresser un amant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté.

Que l'ennui romain étoit féroce ! on ne pouvoit l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'univers avoit exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avoit jetée hors des limites de la nature et de celles de l'humanité ; de sorte qu'à la fin elle ne pouvoit plus trouver d'émotions assez puissantes que dans des conquêtes de royaumes, des combats de gladiateurs et de lions, des statues colossales et d'or ; des règnes de Néron et de Caligula.

Mais quel changement dans cette arêne ! Au milieu s'élève une croix, et tout autour de la croix, à d'égales distances, s'appuient sur les loges où l'on renfermoit les bêtes féroces, quatorze autels consacrés à différens saints.

C'est là que, presque tous les jours, des moines débitent des sermons, et tiennent des confréries.

Le Colisée, de jour en jour, dépéris-

soit : on enlevoit les pierres, on le dégradoit, on le souilloit. Benoît XIV imagina de sauver le Colisée en le consacrant : il le fortifia d'autels, et le couvrit d'indulgences.

Ces murs, ces colonnes, ces portiques ne s'appuient plus que sur les noms de ces mêmes martyrs, dont le sang a rejailli sur eux.

Je me suis promené dans toutes les parties du Colisée, j'ai monté à tous les étages, je me suis assis dans la loge des empereurs.

J'aurai long-temps dans mon ame le silence et la solitude que j'ai rencontrés dans ces corridors, le long de ces gradins, sous les voûtes de ces portiques.

Je m'arrêtois de temps en temps pour écouter le bruit qu'y faisoient mes pas.

J'aimois aussi à écouter je ne sais quel bruissement sourd, plus sensible à l'ame qu'à l'oreille, occasionné par la main

du temps, qui mine, dans le Colisée, de tous les côtés

Quel plaisir encore j'éprouvois, en considérant le jour qui se retiroit peu à peu de cette vaste enceinte, en voyant la nuit se glisser par les arcades, et y répandre ses ombres!

A travers ces dernières lueurs du jour, et ces premières ombres du soir, mêlées ensemble, tout à coup j'ai vu passer une jeune femme. Elle étoit belle! elle étoit vêtue avec grâce! Ses cheveux et ses vêtemens étoient mollement agités par un vent frais. Elle tenoit d'une main sur son sein un jeune enfant, de l'autre main un faisceau de roses, sur sa tête, un panier de fraises. Le Colisée disparut.

Remis de ce léger trouble, je descendis dans l'arêne. Mes regards disputèrent long-temps encore aux ombres du soir ces débris si pittoresques. Ils s'arrêtèrent

sur cette pierre isolée qui domine le plus dans les airs, et sur laquelle le dernier rayon du soleil mouroit.

Mais enfin il fallut sortir, riche toutefois de mille idées, de mille sensations qu'on ne peut recueillir que parmi ces ruines, et que ces ruines, en quelque sorte, produisent.

LETTRE LXXIV.

A Rome.

MADAME *** m'a proposé de me mener aujourd'hui à Tivoli.

Nous sommes arrivés de bonne heure.

Tandis que madame *** et le reste de la société étoient occupés à voir la grande cascade, la grotte de Neptune, la maison de Mécène, j'ai couru aux *Cascatelles*.

J'ai revu ce lieu charmant, comme on revoit un objet aimé qu'on croyoit ne plus revoir.

Après avoir tout visité de nouveau, après avoir erré partout, j'ai dit : « La soirée est belle : il est encore de bonne heure, je suis seul ; offrons ici un sacrifice aux mânes de Délie et de Cinthie ; traduisons quelques-uns des vers de Properce et de Tibulle, dans le lieu même où sans doute ils ont été faits : ce lieu m'inspirera peut-être.

J'ai fondu plusieurs élégies en une, et au lieu de copier, j'ai imité. Voici d'abord une élégie de Properce.

Mais commençons par demander pardon à MM. les chevaliers *Bertin* et *Parni*, les *Properce* et les *Tibulle* de la France.

Poètes charmans, j'ai osé cueillir des fleurs dans vos jardins, malheureusement après vous.

A CINTHIE.

Cinthie étoit à Rome, et Properce à Tivoli ; on étoit au commencement du printemps.

Peut-on être sensible, et rester à la ville !
Des amours aujourd'hui la campagne est l'asile ;
Aujourd'hui Junon même abandonne les cieux,
Et les vœux des mortels n'y trouvent plus les dieux.
L'Amour s'est fait berger ; Vénus s'est fait bergère ;
En tous lieux aujourd'hui l'on croit être à Cythère.
Salut, ô doux printemps ! hommage à ton retour.

Oh ! comme dans les bois, dans les champs d'alentour,
Comme dans nos vallons rit la nature heureuse !
Le ciel semble amoureux de la terre amoureuse ;
L'aquilon cependant n'a point quitté les airs ;
L'amour frissonne encor dans nos bois déjà verts ;
Caché dans ses boutons, le jasmin, cher à Flore,
Doute encor du printemps, et n'ose point éclore.
Mais parois, ma Cinthie, et tout va refleurir.

Dis-moi, loin de Tibur qui te peut retenir ?
Seroit-ce ta santé qui languit, qui chancelle ?
Va, c'est en l'aimant bien qu'on guérit une belle.
Fuis donc les bords du Tibre, et viens incessamment
Recouvrer la santé dans les bras d'un amant.

Que dis-je ? oh ! de l'amour illusion puissante !
Rien ne m'est si présent que ma Cinthie absente.
Tous mes sens sont émus, je l'entends, je la vois :
Oui, c'est là son souris, le doux son de sa voix.
Que ma Cinthie est belle ! elle seroit, sans peine,
Des Amours, à son choix, ou la sœur, ou la reine ;
Dryade au fond des bois, Naïade au bord des eaux,
Une Nymphe bergère au milieu des troupeaux.

Tout, dans Cinthie, est grâce, et rien n'est imposture ;
Elle n'est point parée, et c'est là sa parure.
Quand Cinthie, au matin (j'en atteste l'Amour),
Entr'ouvre ses beaux yeux, aussi purs que le jour,
C'est l'aurore — ou la rose : on croit la voir éclore.

Non, mortels, c'est Cinthie, et ce n'est point l'aurore :
C'est l'objet enchanteur qui me tient enflammé.
Si vous ne l'aimez point, vous n'avez point aimé.
Voulez-vous embaumer cet air que je respire ?
Laissez-là vos parfums, faites qu'elle y soupire.
Voulez-vous m'émouvoir ? priez-la de parler.
Elle marche !..... tremblez..... elle peut s'envoler.....
Quoi ! vous peignez Cinthie ! êtes-vous donc Appelle ?
Quoi ! sans être Phébus, vous chantez cette belle !
Viens, ma belle maitresse ; oui, viens, ne tarde plus
A rendre à mes baisers tes appas attendus.
Aimons-nous, aimons bien, qu'aimer nous soit la vie ;
Sans cesse resserrons le doux nœud qui nous lie ;
Et puissions-nous enfin, à notre dernier jour,
Tous les deux à la fois ne mourir que d'amour.

Trouvez-vous dans ces vers quelque trace de cette imagination ingénieusement amoureuse qui caractérisoit Properce? Car on aime avec son cœur, avec son esprit, avec son imagination, comme avec les sens; et c'est ce qui fait qu'on peut aimer également bien de tant de manières différentes.

LETTRE LXXV.

A Tivoli.

Voici maintenant une imitation de Tibulle, ce sont des conseils aux amans.

Je veux en faire hommage aux mânes du président Bouhier, qui a fait un traité sur la coutume de Bourgogne, et une traduction de Catulle.

CONSEILS AUX AMANS.

Venez, tendres amans, qui trouvez des cruelles,
Vénus m'a révélé comment on plaît aux belles.

Venez. La complaisance ouvre un cœur à l'amour:
Qui toujours cherche à plaire, est sûr de plaire un jour.
Que l'ingrate à tes vœux se montre inexorable,
Que son cœur soit armé d'un bronze impénétrable,
Jamais un tendre amant ne se découragea.
Amuse, flatte, amuse..... Eh bien, vois-tu déjà
Comme, insensiblement à tes vœux plus facile,
Elle-même à ton joug présente un cou docile.
Le temps peut tout : le tigre à la fin obéit :
L'eau parvient à creuser le roc qu'elle amollit.
Tu te plains qu'on diffère, attends : le lis superbe,
Pour briller quelques jours, se cache un an sous l'herbe.
Il faut, sur cette plaine, où jaunira le blé,
Que d'un an révolu tout le cercle ait roulé.

Tu le sais, ô jeune homme! un cœur tendre est crédule,
Jure donc hardiment, jure donc sans scrupule :
Tu peux même attester, sans les blesser jamais,
Pallas par ses cheveux, Apollon par ses traits.
Jupiter annulla, par un bienfait suprême,
Tout serment qu'à l'amour arracha l'amour même.

Il est d'heureux momens, des momens où le cœur
Est ouvert, sans défense, et n'attend qu'un vainqueur;

Mais il faut les saisir, il faut qu'on les épie;
L'occasion est une, et veut être ravie.

Ah! comme des beaux jours le vol est prompt, Hélas!
On n'en vit jamais un revenir sur ses pas.
Destin tout à la fois et sévère et bizarre!
Hérissé de frimas, armé d'un sceptre avare,
L'hiver cinq mois entiers règne en paix dans nos champs;
Et son jeune héritier, l'aimable et doux printemps,
Revient en fugitif visiter son domaine,
Où son peuple de fleurs ne l'entrevoit qu'à peine.
Jouis-donc, ô jeune homme! hâte-toi. Ce coursier
Qui, dans nos derniers jeux, s'élança le premier,
Il languit. Tu connois le frère de Délie;
Il négligeoit l'amour, le traitoit de folie,
Il rioit: l'âge vint; je le vis, il pleuroit.
Mais inutiles pleurs! inutiles regrets!
Hélas! le serpent seul peut tromper la vieillesse,
Seul dépouiller les ans, et garder la jeunesse.

Quoiqu'Iris ait déjà, dans les airs orageux,
De ses riches couleurs peint la moitié des cieux,
Et qu'au penchant des monts, dans le milieu des plaines,
La soif de Sirius ait tari les fontaines,
Si ta Chloé pourtant veut hasarder soudain
Un voyage peu sûr en un climat lointain,
Pars. Ou veut-elle errer sur la mer infidelle?
Prends la rame, et fends l'onde et fais voile avec elle.
Veut-elle au bord des eaux séduire le poisson?
Va déployer la ligne, et jeter l'hameçon.

Enfin, veut-elle, un soir, dans la plaine fleurie,
Vaincre d'un pied léger ton pied qu'elle défie ?
Accepte : elle s'élance, et toi, vole, soudain
Que ton pas ralenti lui cède le chemin.
Et vainqueur en effet, prête-lui ta victoire.
Alors mets à profit l'ivresse de sa gloire.
Heureusement vaincu tu peux alors oser,
Tu peux impunément cueillir plus d'un baiser,
Qu'elle défend d'abord, et puis qu'elle abandonne.
Oui, d'abord tu les prends, ensuite on te les donne,
Après on te les offre, et la coquette enfin
Les ravit sur ta bouche en dépit de ta main.

Il est d'autres secrets, un art plus sûr encore,
Mais que n'apprend Vénus qu'à l'amant qui l'implore.
Sois simple, sois modeste : on est toujours ému
D'une rougeur candide et d'un air ingénu.
Sache encor avec grâce et parler et te taire,
Avec timidité te montrer téméraire.
Oh ! puisse dans tes yeux une larme rouler,
Qui brillera d'amour et n'osera couler.
Enfin que te dirai-je ? une aimable tristesse,
Un regard attendri qui conjure et caresse,
Un soupir, un silence est souvent écouté :
C'est un rien, mais un rien peut tout sur la beauté.
Il le pouvoit jadis ; mais dans ce temps barbare,
Où l'or plaît, où l'or règne, où Vénus est avare,
On vend l'amour ! O honte ! on préfère à présent
Un coupable artifice à mon art innocent.

Des vers, des fleurs, des soins prenoient une coquette.
On pouvoit la séduire, à présent on l'achète.

Belles, quittez Plutus, et suivez les neuf Sœurs;
Et pour leurs favoris réservez vos faveurs.
Belles, aimez les vers; les vers immortalisent;
Vos appas dans les vers avec eux s'éternisent;
Et vos noms y vivront tant qu'Hébé dans les cieux
Versera l'ambroisie au monarque des dieux;
Que Vénus sourira, que la reine de l'onde
De son écharpe humide embrassera le monde:
Tout périt sans les vers. Sans cet art immortel,
Que de dieux oubliés n'auroient point eu d'autel!
Et toi-même, ô Vénus! il t'en souvient, Homère
A ta belle ceinture attacha l'art de plaire.

. Ces vers sont tirés d'une traduction en vers des élégies de Tibulle, et d'une partie de celles de Properce, par l'auteur de ces lettres. Elle n'a pas encore vu le jour.

LETTRE LXXVI.

A Rome.

Voici quelques-unes de mes remarques sur l'Etat ecclésiastique et les habitans de Rome.

Il n'y a, à proprement parler, à Rome, que trois sortes de personnes, le pape, le clergé et le peuple. Tout le clergé est entraîné, par une attraction universelle, vers les dignités suprêmes, jusqu'à la thiare inclusivement.

Tout ce qui n'est pas clergé, reste en deçà : princes, marquis, avocats, fermiers, artistes, marchands, domestiques, mendians ; c'est là le peuple.

La noblesse n'a guère, à Rome, que le poids et l'éclat inhérens à l'antiquité d'origine ; elle n'y pèse point, comme

ailleurs, sur le peuple, du poids accessoire et énorme de toutes les préférences pour les places, et de cette multitude inconcevable de possibilités d'opprimer.

Le clergé réunit tous les honneurs et tous les pouvoirs; et c'est des rapports plus ou moins intimes avec des membres plus ou moins considérables du clergé, que découlent les importances secondaires et les considérations subalternes.

La plus grande masse des richesses lui appartient, prix du ciel qu'il vendoit autrefois.

Sur trente-six mille maisons que l'on compte à Rome, la main-morte en possède vingt mille. En effet, depuis un grand nombre de siècles, la main-morte hérite sans cesse, et elle n'a point d'héritier. Elle doit, à la longue, posséder tout, c'est-à-dire, tout envahir.

La richesse territoriale est peu de chose dans l'Etat ecclésiastique; elle ne suffiroit

sûrement pas pour nourrir ses habitans; mais Rome a ses bulles, ses cérémonies, ses ruines; elle a son nom, qui est la plus riche de toutes ses ruines.

Elle est hors d'état aussi d'envoyer aucune portion de ses denrées ou de son industrie au marché général de l'Europe; elle les consomme: enfin elle ne peut payer l'Europe qu'avec de l'or (car les indulgences n'ont plus de cours.)

Ce n'est pas que, si son agriculture et son industrie étoient plus florissantes, elle ne pût connoître aussi le commerce; mais elles sont l'une et l'autre dans l'abandon.

Voici un échantillon de la manière dont on cultive, dans les environs de Rome, le peu de terrain soumis à la culture.

Aux époques du labour et des récoltes, des particuliers se rendent dans une place publique auprès de Rome, avec cent, deux cents, trois cents paires de bœufs; arrivent ensuite les propriétaires, qui en

louent un certain nombre et les conduisent sur leurs possessions, souvent à huit ou à dix milles. Alors, dans l'espace d'une seule journée, on exécute toute l'opération de la saison. En un jour on laboure; en un jour on sème; on moissonne et on récolte en un jour. Ces travaux de l'agriculture ressemblent à des coups de main qu'on va faire dans les campagnes.

Le sol cependant ne demande qu'à produire. Un peu d'art et de sueur obtiendroit toutes les productions qu'on voudroit des sels de cette terre, et des rayons de ce soleil, qui n'y font naître aujourd'hui que des maladies.

On évalue la population de Rome à cent soixante-dix mille ames.

On compte près de dix mille mendians ou pauvres.

La domesticité est plus nombreuse.

Le clergé séculier ou régulier peut s'évaluer à un sixième.

On estime que le célibat de profession est tel, qu'il y a plus de cinq femmes pour un homme : voilà une des mesures du libertinage à Rome.

La culture de l'esprit est ici, comme celle de la terre, à peu près nulle : aussi l'esprit n'y produit-il guère que de la jurisprudence, de la médecine, de la théologie et des sonnets.

La meilleure éducation des filles c'est de n'en recevoir aucune.

Il y a à Rome, dans la multitude, peu de raison, assez d'esprit, beaucoup d'imagination ; les années y donnent des habitudes, et n'y donnent pas d'expérience.

Je ne remarque que ce qui domine.

LETTRE LXXVII.

A Rome.

Suite de la précédente.

L'ÉLECTION, comme on sait, place la thiare sur la tête du pape.........

Il n'y a point de souverain en Europe dont les lois aient moins limité l'autorité : il dit, et on fait. Ses volontés sont tout ensemble des lois civiles et des préceptes religieux ; chef de l'Eglise et de l'Etat, ses volontés sont sanctionnées par la crainte du bourreau et du diable tout à la fois.

Mais il s'en faut bien que l'autorité du pape ait à Rome toute sa puissance ; elle n'en a pas la moitié.

Le pouvoir temporel se réduit à un revenu qui est très-modique ; à une poignée

de milice qui n'est qu'une ridicule représentation d'Etat militaire; à une bande de sbires que l'opinion publique diffame, et qui par conséquent sont infâmes; à une ombre de police exercée par des curés; enfin à des tribunaux très-nombreux, et par conséquent sans poids.

Ces moyens, qui composent le pouvoir temporel, déjà si foibles en eux-mêmes, sont encore affoiblis par des non-valeurs et des abus.

A l'égard de l'administration des finances, nulle intelligence dans l'application, nulle économie dans l'emploi, presque nulle comptabilité. L'administration des finances est un pillage.

Quant au pouvoir militaire, l'ombre d'une armée obéit à l'ombre d'un chef. Ni esprit militaire, ni discipline. Les sbires sont des brigands privilégiés qui font la guerre à des brigands qui ne sont pas privilégiés. Leur chef est obligé d'en-

tretenir un cardinal-vicaire, un carrosse et deux chevaux. Ce mot renferme un volume.

Les tribunaux sont composés de prélats, qui en général ignorent les lois, et s'occupent de toute autre chose ; mais ils ont des secrétaires.

La Rote cependant, qui est un tribunal d'appel, est respectable. Elle est obligée de motiver ses sentences, et de les publier sur-le-champ ; mais ses décisions n'ont point de terme. On peut sans cesse revenir contre elles. Il ne faut qu'un mot du pape : ce mot s'obtient ou s'achète.

A l'égard du pouvoir pénal, la multiplicité des asiles (il y en a dans Rome près de sept cents), l'insuffisance ou la connivence des sbires, les crédits particuliers, la nature des galères, qui sont très-douces et très-mal gardées, n'en font qu'un épouvantail.

J'ai oublié de dire que toutes les maisons où les cardinaux ont fait poser leurs armes, mettent les créanciers à l'abri des exécutions judiciaires. Ces sortes d'asiles sont en grand nombre; quelques cardinaux en trafiquent. L'impunité à Rome est un revenu.

Le pouvoir de la religion a conservé un peu plus de force; mais il en a perdu beaucoup par trois causes également puissantes : la multitude des indulgences, la facilité des absolutions et l'habitude.

D'après cet exposé du gouvernement de Rome, il sembleroit que Rome doit, comme Etat politique, toucher à sa ruine; comme Etat social, être travaillé par mille désordres; comme Etat civil, être en proie à toutes les misères : chose incroyable et pourtant vraie, Rome est peut-être l'Etat politique le plus en sûreté, l'Etat social le plus calme, l'Etat civil le moins malheureux.

Mais comment expliquer ce phénomène ? Par la prépondérance de l'action des causes morales ou cachées qui tendent à la sûreté, à la paix et au bonheur, sur l'action des causes physiques ou apparentes qui tendent à la dissolution, au désordre et au malheur.

Je tâcherai demain d'expliquer ceci.

LETTRE LXXVIII.

A Rome.

Suite de la précédente.

L'ÉTAT ecclésiastique, sans troupes, sans argent, presque sans population, sans moyens d'attaque et de défense, et au milieu d'Etats qui le convoitent, sembleroit devoir être toujours prêt à tomber sous la conquête.

Mais voyez comme, à l'envi, les causes

morales ou l'étayent, ou le redressent; voyez la jalousie de ces mêmes Etats voisins, qui les tient tous en arrêt; voyez les opinions religieuses qui donnent à Rome, dans l'univers entier, des soldats; voyez enfin l'intérêt politique des princes chrétiens, veiller à la conservation d'un despotisme sur lequel s'appuient tous les autres, qui, en mettant tous les trônes dans le ciel, leur épargne des troupes et de l'or, qui enfin possède et prête, ou vend à tous les souverains cette parole qui vaut des armées : *L'autorité vient de Dieu.*

C'est à tort qu'on prétendroit que l'autorité spirituelle du pape pourroit être séparée de son autorité temporelle.

Il est incontestable que c'est la couronne du monarque qui soutient la thiare du pontife : les séparer, ce seroit les briser.

La force physique est la base nécessaire

de tous les pouvoirs moraux, qui ne sont, à vrai dire, eux-mêmes que des pouvoirs physiques aussi, mais compliqués et secrets.

L'autorité temporelle du pape ne périra vraisemblablement que lorsqu'il n'y aura plus que de la religion sans superstition.

Que de durée cette menace lui accorde encore! car il sera peut-être impossible à la religion et à la philosophie de purger de toute superstition le catholicisme.

La foiblesse naturelle de l'esprit humain, l'ignorance invincible des dernières conditions de la société, la puissance de l'habitude, l'intérêt de plusieurs passions, empêcheront toujours que la religion chrétienne ne s'épure parfaitement, qu'elle ne s'élève vers le ciel, d'où elle est descendue, et ne retourne à ces idées simples et sublimes auxquelles les hommes vulgaires ne sauroient atteindre.

Mais, dira-t-on, l'Etat ecclésiastique est aujourd'hui si foible? Il n'a jamais été si stable que depuis qu'il est si foible. Il n'a plus rien à redouter désormais, car désormais il n'est plus à craindre.

LETTRE LXXIX.

A Rome.

Suite de la précédente.

La tranquillité qui règne à Rome peut s'expliquer aisément.

Quoique le pape ait dans ses mains un pouvoir absolu, il est peu dans le cas d'en abuser : il n'est pas né prince; la couronne est pour lui une bonne fortune, un accessoire de la thiare, une des fonctions de la papauté, un dépôt plutôt qu'une propriété; et ordinairement il est vieux : d'ailleurs, on ne prend tout d'un

coup ni des besoins, ni des habitudes, ni des talens, ni des idées; on les acquiert, et, à un certain âge, avec peine.

Une grande considération retient encore les papes qui seroient tentés d'opprimer : pour se faire respecter comme pontifes, il faut qu'ils se fassent aimer comme rois.

Le despotisme des papes consiste bien plus à ne pas user de leur pouvoir, qu'à abuser de leur autorité.

La foiblesse est presque la seule tyrannie des papes.

Or celle-là cause bien moins de trouble; elle donne le temps à la nation de gagner un nouveau pontificat.

Le haut clergé n'a pas d'intérêt non plus à troubler l'ordre établi.

L'autorité du pape, douce et légère en elle-même, n'appuie presque pas sur lui.

L'opinion d'ailleurs qu'elle est sacrée, celle qu'elle est nécessaire, celle qu'elle

est momentanée, ces trois opinions la soulèvent.

Enfin, l'ambition et l'espérance d'exercer quelque portion de cette autorité dans le moment, et de l'exercer en entier quelque jour, achève de lui ôter toute sa pesanteur, en lui laissant tout son poids.

Et comment les cardinaux seroient-ils tentés de rétrécir la thiare ? Ils ne sont rien dans l'Etat auprès du peuple, auprès du clergé, auprès du souverain, ni même dans l'Europe entière, par ce qu'ils sont, mais uniquement par ce qu'ils peuvent être : ils ne diminueront donc pas ce qu'ils peuvent être ; ils ne diminueront donc pas le pape.

A l'égard du peuple, une foule de causes morales courbe son obéissance, comme sa foi, sous le joug pontifical. Il a un maître absolu ; mais il n'en a qu'un. Il croit le tenir de Dieu; il en change souvent : la thiare est trop loin de lui.

Si le peuple à Rome demeure en paix, quoiqu'il ne soit ni prévenu par la police, ni réprimé par la justice, c'est que l'absence des causes de désordre y remplace les moyens de l'ordre.

Rien de plus rare à Rome que les vols caractérisés, que les effractions, que les mouvemens populaires : seulement un grand nombre de coups de couteau.

Ils ne causent jamais ni mouvement, ni horreur ; on les voit donner de sang froid, on les raconte de sang froid. Le meurtrier ne passe ni pour méchant, ni pour dangereux, ni pour infâme. Sans doute, dit-on, on l'a provoqué.

L'usage du couteau est le duel de la populace.

On le regarde comme une portion de la justice laissée au peuple. Il ne passe guère d'ailleurs la vengeance, qui est modérée par la crainte même de la vengeance.

C'est la vengeance, à Rome, qui fait la police.

On pourroit assurément, si l'on vouloit ôter le couteau au peuple, réunir à la justice souveraine cette branche égarée de la justice criminelle : il suffiroit de supprimer les asiles, de surveiller les galères, et de ne plus arracher aux mourans des mots douteux qui pardonnent ; car ici l'assassinat au couteau est tellement regardé comme un crime privé, que le pardon de l'assassiné désintéresse absolument la justice souveraine.

Le peuple y gagneroit-il ?

Le couteau fait, il est vrai, parmi le peuple, quelques victimes ; mais il prévient l'oppression, qui en fait encore davantage. Il hâte quelques morts, mais il diminue les malheurs.

Un grand qui peut opprimer, et un petit qui peut se venger, sont à peu près à deux de jeu.

Je suis loin cependant d'approuver l'usage du couteau ; j'énonce ce qui, dans un mauvais ordre de choses, paroît être le moins mal.

Je reviens à la rareté des vols.

Le nombre des besoins physiques qui conseillent le vol, est beaucoup moindre à Rome que partout ailleurs.

La terre et l'industrie enrichissent peu les Romains ; mais rassasiés et vêtus de la fécondité et de la chaleur du climat, ils ont peu besoin de l'industrie et de la terre.

La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état, précaire partout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient ; c'est ici un état assuré. Il n'y a pas de mendiant que la mendicité ne nourrisse, et à qui non-seulement elle ne donne le présent, mais ne garantisse aussi l'avenir.

Un homme, une femme, un enfant

n'ont qu'à arborer quelque guenille dans les rues de Rome, ou étaler quelque plaie, ils trouvent tout de suite à manger. La pitié des Romains ne raisonne jamais ; et que faut-il de plus à un mendiant? Dégradé ou par la misère, ou par les infirmités, ou par la paresse, la vie animale lui suffit : dès qu'il l'a, il est heureux.... comme son chien.

Il y a plus de mendians à Rome que partout ailleurs ; ils abondent de tous les côtés ; le pélerinage en dépose un très-grand nombre.

Tout ici leur est ouvert; il leur est permis de chercher partout la charité, de la poursuivre partout : ils entrent dans les cafés, et ils en sortent comme des animaux domestiques. La délicatesse souffre et murmure ; mais l'humanité dit à la délicatesse : ce sont des hommes.

Une raison qui prévient encore la fréquence des vols privés ou publics, c'est

l'absence du luxe, et surtout du plus contagieux, du luxe effronté qui brille.

Il faut moins de superflu à Rome que partout ailleurs.

La richesse y sert peu les ambitions, qui toutes doivent passer par l'état ecclésiastique, et sont forcés d'y rester.

D'ailleurs tout le monde est connu; moins d'espérance par conséquent d'en imposer par du faste, moins de besoin par conséquent de faste, et par conséquent de crimes.

Le superflu coûte plus de grands crimes, que n'en coûte le nécessaire.

La misère, la paresse, l'ambition, le besoin des femmes peuvent donc à Rome se passer de voler.

Je dis aussi le besoin du sexe, parce qu'ici le climat et les mœurs fournissent suffisamment des femmes, même au caprice.

La débauche privée est si grande,

qu'on ne connoît point la débauche publique ; elle n'est pas nécessaire : ainsi, dans certains pays, la pauvreté est si générale, qu'il n'y a point de mendicité.

Il se commet pourtant des vols, mais ce sont plutôt des tentations et des facilités du moment, que des coups de main combinés.

On voit pourquoi les assassinats sont rares. Les besoins de voler sont peu actifs et peu nombreux, et les peines contre le vol ne sont pas sévères.

Pourquoi maintenant la mauvaise distribution de la justice et la mauvaise économie politique ne lassent-elles jamais la patience du peuple ?

Il faut distinguer les querelles judiciaires du peuple, de la populace, des petits bourgeois, et les querelles judiciaires des états plus importans.

Les premières roulent ordinairement sur des minuties ; et montrant tout d'un

coup la justice, obtiennent, en général, des jugemens assez justes, ou dont l'injustice est si subtile, qu'elle échappe aux yeux du vulgaire.

Quant aux autres différends; leur décision n'intéresse que peu de monde; et d'ailleurs l'équité et l'iniquité de ces décisions peuvent aisément rester cachées dans la complication des intérêts et des formes, ou dans l'obscurité des droits.

De toute l'administration politique, la seule partie qui affecte vraiment le peuple, c'est celle qui le touche immédiatement, c'est-à-dire, le prix des denrées.

Quand les denrées haussent, le peuple murmure. Que fait alors le gouvernement? il écoute; et si le murmure ne devient pas un cri, il va son train; il se garde seulement de verser *cette dernière goutte*, qui seule fait répandre les vases d'iniquité comme tous les autres.

Le peuple vient-il à crier; le gouver-

nement baisse le prix ; mais il diminue la mesure : le peuple romain est content.

Voilà le peuple romain, les peuples, le peuple.

Celui-ci est plus patient, parce que les autres n'espèrent que dans le temps ; mais lui, dans le lendemain. Un pape est toujours pour lui un roi qui se meurt.

Aussi le plus grand tort que les papes puissent avoir avec les Romains, c'est de vivre trop long-temps, de retarder le tirage d'une loterie où tout le monde a des billets, et qui a des lots pour tout le monde. Les cardinaux y ont des billets de pape ; les prélats des billets de cardinaux ; les abbés des billets de prélats ; la noblesse des billets de crédit ; certaines personnes des billets d'emploi ; les marchands des billets de vente ; les artisans des billets d'ouvrage ; les mendians des billets d'aumônes : tous des billets de changemens, de spectacles et de fêtes.

Pourquoi donc cette joie, cette folie, cette ivresse d'un bout de Rome à l'autre? Rome a-t-elle remporté quelque victoire? Oui, un pape est mort.

LETTRE LXXX.

A Rome.

Suite de la précédente.

MAINTENANT, comment le peuple est-il heureux sous le joug d'une autorité absolue, sous l'influence de tant de puissances secondaires, sous l'action continuelle de la pauvreté, en proie à tant de défauts et de vices d'une administration détestable?

Qu'il obéisse, à la bonne heure : l'habitude, la patience, l'espoir, la religion ont séparé à Rome, par un assez grand intervalle : l'oppression et la révolte.

Mais que ce peuple obéisse gaîment !

Vous avez déjà vu que l'autorité absolue du pape ne pouvoit peser beaucoup sur le peuple. L'influence des grands sur sa destinée est encore moins oppressive.

Il règne dans tous les rapports des grands avec les grands, et des grands avec les petits, une aménité, une facilité, une cajolerie universelle : cela vient de ce que la fortune exerce ici tous ses caprices, et ordinairement en secret et en silence, par des valets, des moines, des secrétaires, ou par des femmes. On ne sait donc au juste avec qui l'on a affaire, le prix de celui avec qui on traite, l'influence de ce passant qu'on salue. Peut-être demain ce pauvre prêtre sera-t-il prélat ; ce pauvre prélat, cardinal ; ce pauvre diable, le secrétaire ou le valet d'un homme en place. Dans le doute, tout le monde ménage tout le monde ; dans le doute, on prodigue les paroles de bienveillance, les sourires de

protection, les serremens de mains d'amitié : tous les visages font la cour à tous les visages.

Les Romains ont une merveilleuse facilité à changer de visage, ou plutôt ils n'ont pas besoin d'en changer. Les meilleurs masques du monde, ce sont des visages italiens. Cependant leur pantomime outre tout, les gestes, les paroles, les regards ; de sorte que, pour la rendre trop significative, ils la rendent très-insignifiante : aussi les Italiens entre eux ne croient-ils jamais ni le visage, ni la parole, ni l'accent même : ils ne croient que l'événement.

Voulez-vous connoître la conduite d'un cardinal en visite chez un autre cardinal, surtout quand ce dernier est en place ? En entrant dans la première antichambre, où sont les valets, il salue ; dans la seconde, où se tiennent les valets de chambre, il sourit ; dans la troisième,

où sont les gentilshommes, il prend la main ; dans la quatrième, où se trouve l'introducteur, il salue, il sourit, il prend la main et il cause ; enfin il entre chez son collègue : ce sont en apparence deux amis qui s'embrassent ; et, en effet, deux rivaux qui voudroient s'étouffer.

Cette politique nécessaire de ménagement met donc ici les petits à l'abri des oppressions, dont ailleurs les lois mêmes ne les défendent pas.

Enfin, à Rome, la médiocrité des fortunes rapproche les individus et les états ; toutes les têtes presque se touchent : il faudroit donc que le despotisme fût bien adroit pour n'en frapper précisément qu'une.

LETTRE LXXXI.

A Rome.

Suite de la précédente.

ACHEVONS d'expliquer le bonheur des Romains, fondé (comme on vient de le voir) sur un esclavage politique apparent, et sur une liberté très-réelle.

Aucun de leurs besoins physiques n'a le superflu, mais ils ont tous le nécessaire, et peu est le nécessaire.

La faim est sans énergie. Un repas suffit par jour; et des fruits, des légumes, du petit poisson, peu de viande, suffisent à ce repas unique.

La soif demande et consomme très-peu de vin, mais beaucoup de citrons et de glace.

Quant à l'habillement, le climat et le

costume le réduisent au vêtement : toute personne qui n'est pas nue est vêtue.

Le besoin des sexes trouve dans le sygisbéisme, aliment ; dans les mœurs, facilité ; dans la religion, indulgence.

Il est un besoin particulier qui n'est pas compris dans la liste des besoins de l'homme, peut-être le plus impérieux de tous, qui joue le plus grand rôle dans la vie humaine, et qui cependant a peu fait jusqu'ici l'objet de la législation, et même de la philosophie : c'est celui qu'éprouve l'homme d'épuiser son activité, c'est-à-dire, de dépenser le superflu de vie qui lui reste après la satisfaction des premiers besoins.

Il est constant que ce trop de notre existence, si je peux m'exprimer ainsi, comprimé en nous par la contrainte ou par le défaut d'exercice, cause infailliblement ce malaise qu'on nomme ennui et qui devient un tourment affreux.

C'est pour prévenir ou combattre cette modification douloureuse, pour échapper à l'ennui, que l'homme civilisé fait partout plus ou moins d'efforts, qu'il invente et cultive la foule des arts, se perfectionne ou se déprave, qu'il remue l'univers et qu'il remplit les histoires.

Mais ce besoin est plus ou moins impérieux dans les différens degrés de civilisation, et sous les différentes températures.

A Rome, par exemple, le climat le réduit beaucoup, ainsi que les autres besoins.

D'ailleurs les circonstances politiques, loin de le cultiver, de le développer, de l'augmenter, comme elles font parmi d'autres peuples, concourent, au contraire, avec le climat, à le restreindre encore davantage.

Vous voyez en effet que la politique européenne se retire de plus en plus de

l'Etat ecclésiastique, comme la mer de ses rivages.

Cet Etat reste bien, si vous voulez, dans le territoire de l'Europe; mais il n'est presque plus dans sa société, il ne représente plus sur le globe. Il n'a donc plus de part à son mouvement général, ni à son commerce habituel, ni à ces électrisations fréquentes des orages politiques qui entretiennent, qui irritent, qui développent la sensibilité des nations.

Ainsi le besoin de consommer son activité, réduit chez les Romains par ces deux causes, n'exige point tout cet espace qu'il lui faut ailleurs, pour s'exercer et se satisfaire : il ne lui faut pas tous ces divers champs de la philosophie, de la littérature et de la politique.

Le peu de superflu qui leur reste de leur existence, après la satisfaction des premiers besoins, ils le dépensent en sommeil, en-amour, en vanités, en dis-

putes théologiques et en processions.

On passe du dîné au sommeil. On dort jusqu'à six heures du soir ; ensuite on ne fait rien, ou on fait des riens. La nuit arrive : tous les travaux s'interrompent, tous les ateliers se ferment ; hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée jusqu'à trois heures du matin ; on va à la promenade dans la rue du Cours ; à la conversation dans les coteries ; à la collation dans les auberges : les esprits, même les plus graves, s'abandonnent jusqu'au lendemain.

Chaque soirée est une fête publique, à laquelle préside l'amour. Il n'est pas fort raffiné. Les sens parlent aux sens, et ils se sont bientôt entendus ; ou bien la vanité à la vanité ; rarement le cœur et l'imagination, à l'imagination et au cœur.

Il y a tant de bonnes fortunes à Rome, qu'il n'y a point de bonnes fortunes.

On ne trouve ici dans les mœurs, ni

des hommes privés, ni des hommes publics, cette moralité, cette bienséance dont les mœurs françaises sont pleines.

Le beau moral est absolument inconnu. Ce qu'il y a de bien, on ne le doit qu'à l'instinct, au bon sens, à la coutume. Or, c'est pour atteindre à ce beau moral dans tous les genres, que la sensibilité est le plus tourmentée ; qu'elle est en proie aux contentions de l'esprit, aux émulations de l'ame, aux scrupules de la conscience, qu'elle pare, avec tant de raffinement et de peine, les écrits, les discours, les passions, enfin toute la vie publique et privée.

Rien de tout cela à Rome.

La vie, pour la plupart des individus, n'y a que de la vieillesse et de l'enfance. Les autres saisons lui manquent.

Deux choses ajoutent singulièrement au bonheur des Romains. La religion, par ses absolutions, leur couvre toujours

le passé, et par ses promesses, leur colore toujours l'avenir. C'est le peuple qui craint le moins, et qui espère davantage. Il a la religion la plus aveugle et en même temps la plus commode. Qu'il assiste régulièrement à des cérémonies religieuses, c'est-à-dire à des spectacles, et qu'il prononce habituellement certaines paroles, il a le ciel.

Il n'a pas besoin de travailler ses sentimens et ses idées, et de se battre toute la vie avec les passions. La température de sa religion est aussi douce que celle de son ciel.

Le Romain n'ayant qu'une sensibilité médiocre et toujours vague, est très-rarement malheureux, et ne l'est jamais beaucoup.

Ce n'est pas que sa sensibilité ne puisse être poussée à tous les extrêmes, comme celle des femmes; sa foiblesse même l'en rend susceptible; mais il faudroit que les

ressorts qui l'y auroient poussée demeurassent constamment tendus.

Vous savez ce qui est arrivé à Rome, il y a deux mille ans, lorsque l'ambition de la conquête du monde s'y détendit. Tout se relâcha à la fois ; en peu de temps l'empire de l'univers fut dissous. On vit les derniers empereurs et les papes.

La Rome ancienne n'étoit qu'artificielle. La Rome de la nature est celle-ci.

Voilà Rome, comme la veulent son ciel et sa terre : la voilà comme ils l'ont faite, toutes les fois qu'ils ont été libres.

Jamais les Romains actuels n'auront ce degré d'esprit et d'imagination que donne la tension de la fibre, qui, dans les mœurs ou les arts, trouve l'énergique et le passionné, et qui atteint au sublime. Ils n'auront que celui qui est en deçà, et qui rencontre uniquement l'abondant, le facile et le disert.

Enfin ils n'auront plus de vrai génie,

qui n'est ordinairement produit que par irritation, si je peux m'exprimer ainsi; ils n'en auront du moins que par accident.

Mais qu'on ne s'y trompe point : ce qui embellit un peuple au regard des autres peuples, n'est pas ce qui le rend fortuné.

Il en est des peuples comme des individus, qui sont presque toujours misérables, par les mêmes qualités qui leur donnent de l'éclat, et qui les font envier.

En dernière analyse, les Romains ressemblent beaucoup à ces hommes médiocres, paisibles et obscurs, dont le sort ne tente qui que ce soit, qui ne sont ni aimables, ni utiles, à qui on ne voudroit pas ressembler, avec qui on ne voudroit pas vivre, mais qui pourtant sont heureux.

LETTRE LXXXII.

A Rome.

QUE ces ames trop sensibles, qui craignent tout ce qui rappelle à l'amour, n'entrent jamais, à Rome, dans l'église de la Victoire ; elles y verroient la statue de sainte Thérèse par le *Bernin.*

Thérèse est à moitié couchée; tout son corps s'abandonne....., son regard, ses traits, surtout ses mains et ses pieds languissent....

Ma pensée commence à rougir : détournons-la.

Et on appelle cette église, l'église de la *Victoire.*

Si quelque passion a troublé la paix de votre ame, allez à la fontaine de Moïse, et arrêtez-vous devant ces deux lions qui

reposent.... et qui, de leur gueule entr'ouverte, laissent échapper deux ruisseaux sur le marbre. Le repos de ces lions vous calmera.

C'est bien là le repos d'un être puissant! toute l'existence de cet animal est en paix. Comme cette patte repliée devant lui a oublié ses griffes! elle semble entièrement désarmée.

Mais quel génie, quel art, quel ciseau ont animé en lions ces deux blocs de marbre noir!

L'art sait faire du repos; mais c'est ordinairement celui de la mort: celui-ci est le repos de la vie.

LETTRE LXXXIII.

A Rome.

J'AI dit, dans une de mes précédentes lettres, que les curés étoient ici un des moyens du gouvernement politique.

Les curés sont au nombre de quatre-vingt-dix. Leur ministère en fait de vrais commissaires de police.

Sur la plainte d'un curé, on est saisi et emprisonné : je parle du petit peuple ; car les gens un peu distingués savent se défendre ; c'est ici comme partout.

Le petit peuple a pour lui, à la vérité, le *couteau*, avec lequel il peut imposer aux curés trop despotiques, et il leur impose en effet. J'ai vu un curé qui, crainte du couteau, n'osoit sortir de chez lui.

Voici un exemple du despotisme civil et religieux que peuvent exercer les curés.

Tous les catholiques sont obligés de communier à Pâques. Sous quelle peine? De ne pas communier, sous peine d'excommunication!

Quelque temps après Pâques, les curés font la liste des paroissiens réfractaires, la remettent au gouvernement; et le jour de la *Saint Barthélemi*, toutes les listes se publient avec un décret d'excommunication que le pape fulmine alors.

Un curé crioit devant moi au scandale contre un pareil usage. « Pour moi, me disoit-il, je n'envoie jamais de liste; mais si quelqu'un de mes paroissiens n'a pas fait son devoir, après l'avoir averti en particulier, après l'avoir fait appeler à la porte de l'église, je le fais conduire en prison; il faut bien alors qu'il communie. J'en

tins un six semaines en prison l'année dernière; il finit par communier. »

Ce curé me conta ensuite un phénomène religieux digne de remarque. Le pape ordonna, il y a deux ans, une mission générale dans Rome, avec force indulgences. C'étoit en actions de grâces pour une récolte extraordinaire. Le nombre des non-communians s'éleva si haut cette année, que le pape prudemment défendit la publication des listes, et n'excommunia personne. Il craignit le scandale du nombre, il eut peur de l'accroître en le faisant connoître.

« Mais pourquoi, dis-je au curé, souffrez-vous toutes ces superstitions grossières qui déshonorent ici le culte divin, et qui le compromettent ailleurs? — Pour faire passer avec elles un peu de religion, me répondit-il.

« — Ah! ah! lui dis-je, vous faites donc comme Molière, qui donna le *Médecin*

malgré lui, pour faire passer le *Misantrope.* » Notre bon curé se mit à rire, et répartit : « Ce peuple-ci n'a que des « sens ; une religion épurée n'auroit pas pour lui assez de corps : il faut qu'il la touche, qu'il la palpe, qu'il la voie, il faut donc qu'elle soit mêlée de superstition. »

Je reprochois encore au curé son indulgence extrême sur la débauche. « Si nous sommes, me répondit-il, si faciles à l'amour, c'est dans l'intérêt même de la religion ; plus sévères sur cet article, elle seroit abandonnée : nous avons fait plus d'une fois des essais de rigueur, qui ont fort mal réussi. »

« Vous êtes encore payen, lui répliquai-je : vous sacrifiez au soleil.

« — Il est vrai ; au soleil et au célibat. Le célibat obligé est si considérable ici, qu'il faut bien avoir pour lui des égards : il seroit dangereux de le désespérer. »

J'ai été témoin, hier au soir, d'une dévotion singulière : j'ai vu une quantité prodigieuse de peuple qui montoit à genoux les degrés d'*Ara Cœli*; chacun marmottoit quelques prières ; celui-là, pour gagner à la loterie ; celle-ci, pour obtenir un mari ; un jeune homme, pour attendrir sa maîtresse : car tels sont, m'a assuré notre bon prêtre, les objets des prières du peuple. Là-dessus je me mis à rire. Que voulez-vous? me dit le curé ; pendant ce temps-là on ne fait pas de mal, et la religion subsiste. — Et votre revenu, monsieur le curé.

LETTRE LXXXIV.

A Rome.

Le Guide a représenté allégoriquement le lever de l'Aurore sur le plafond du palais Rospigliosi.

Beautés, qui ne vous êtes jamais levées assez tôt pour voir l'Aurore, prêtez l'oreille.

Tandis que la Nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant, par intervalles, de l'écume des flots qui bouillonnent; jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblêmes ingénieux et brillans des nuages qui l'accompagnent, et tenant dans ses mains des fleurs, tout à coup, dans les airs, rougissans par degrés autour d'elle, paroît l'Aurore. Elle s'avance en regardant derrière elle, d'un œil attendri, le Soleil qui, d'un œil non moins attendri, en la suivant, la regarde : l'Aurore et le Soleil, en effet, ne peuvent s'atteindre, ils s'entrevoient à peine un moment dans les beaux jours : cependant quatre superbes coursiers rasent, en bondissant, les flots azurés qui s'enflamment et emportent le char de vermeil : les plus jeunes

filles de l'Aurore, les premières Heures, si ressemblantes à leur mère et si semblables entr'elles, se tiennent en riant, par la main, autour du char; tandis que, planant entre la déesse et les coursiers, l'Amour porte le flambeau du Soleil : l'Amour le secoue sur l'univers; et à l'instant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface incessamment ce beau tableau? L'Aurore, de jour en jour, est plus pâle, elle n'a plus ses doigts de rose; elle sera réduite avant peu à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau soit charmant, il offre cependant des taches. L'aurore a l'air trop sérieux; elle n'est pas assez svelte; les larmes qui tremblent au bord de sa paupière, ne sont pas assez amoureuses. Elle devroit glisser dans les airs, et elle marche. Pourquoi ces fleurs unies en bouquet? Ces roses sont beaucoup

trop dans sa main; — il ne s'en échappe pas une seule.

C'est La Fontaine qui avoit vu l'Aurore, lui qui a peint une jeune beauté,

La tête sur un bras, et son bras sur la nue,
Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas.

N'est-ce pas là l'Aurore et La Fontaine?

LETTRE LXXXV.

A Rome.

J'AI laissé aujourd'hui les statues, les tableaux, les palais, les obélisques, et je suis venu dans les jardins de la *villa Borghèse* me reposer d'admirer.

Je suis, depuis trois heures, avec la nature dans ces jardins.

Je viens de voir passer un charmant troupeau de biches, errant, comme moi,

dans cette enceinte : en me voyant, elles se sont arrêtées toutes ; elles ont tourné toutes ensemble à mon regard leurs jolies têtes ; puis reprenant tout à coup leur course, elles m'ont offert mille pieds délicats et vîtes, qui, sur la tige des fleurs et la pointe des gazons, sembloient, si j'ose parler ainsi, dévider avec volubilité leur fuite.

Montons sur cette éminence. Quel admirable coup d'œil ! Je vois la campagne de Rome.

Comment n'être pas charmé en voyant, dans ce vaste tableau, la réunion de toutes les cultures, le contraste de toutes les couleurs, le mélange d'une foule de chaumières et de châteaux ; tout le printemps qui finit et tout l'été qui commence ; ces lointains qui unissent la terre et les cieux ; ces aspects tellement fugitifs, que deux regards les trouvent changés ; cette vapeur bleuâtre qui voile

le penchant des monts ; cette neige éclatante dont leur sommet étincelle ; et au milieu de tous ces objets, des pins, des peupliers, des cyprès qui, parmi des tombeaux et des aqueducs en ruines, s'élèvent et semblent découper l'horizon.

Mais j'aime encore mieux ce bocage retiré où je suis assis maintenant ; seul et me sentant seul, du papier et une plume auprès de moi ; le ciel le plus pur sur ma tête ; à droite, à gauche, les arbustes les plus rians et les plus sombres ; tandis que, du milieu de ces groupes verts, le superbe porphyre, montant hardiment en colonne, porte sur son brillant sommet de pourpre des statues d'un marbre éclatant.

Mais j'aperçois une colonnade. Levons-nous maintenant, et promenons-nous.

Voilà des statues antiques. C'est Vénus, c'est Apollon, c'est un Faune. Toi

qui te caches au milieu des myrtes, comment te méconnoître, Amour !

Voilà aussi des inscriptions funéraires gravées sur des tablettes de marbre qui sont incrustées dans le mur :

A un père et à une mère qui m'ont aimé.
A mon enfant.
A une sœur qui m'étoit chère.

Charmante retraite ! comme on est bien caché ici, dans le sein même de la nature !

Mais quel bruit agréable et doux s'insinue insensiblement dans le silence qui m'environne ! C'est le concert enchanteur du soir des rossignols qui exhalent leurs derniers accens, des colombes qui murmurent leurs derniers baisers, des oiseaux qui s'enfuient devant la nuit qui les menace, des zéphyrs qui quittent les calices tremblans des fleurs qu'ils ont fait éclore aujourd'hui, enfin de toutes

les eaux qui, dans ce jardin immense, ou ruissellent, ou jaillissent, ou tombent sur les gazons et les marbres.

Que ne puis-je voir paroître dans ce moment tous mes enfans, les voir tous accourir, suivis de leur aimable mère, belle de ses vertus et de ses enfans, et remplissant à la fois mon cœur de cris de bonheur et de joie!

Que j'aurois de plaisir à voir *Emmanuel*, *Auguste*, *Adrien*, *Fanni*, *Adèle*, *Eléonore* se répandre dans ces bosquets, fouler à l'envi tous ces gazons, s'enfoncer dans toutes ces ombres du soir, et, dans leurs jeux folâtres, remplacer sur la mousse et les fleurs, les zéphyrs et les papillons!

Je prendrois un moment *Charles* avec moi, je le mènerois là-bas sous ces lauriers, devant ces statues de *Brutus*, de *Caton* et de *Cicéron;* et là je tâcherois d'échauffer un peu sa jeune ame, en lui

parlant, avec ces marbres, des ames de ces trois grands hommes.

Rêve trop aimable! Ils sont à trois cents lieues de moi, plusieurs mois encore nous séparent!....

Mais déjà la nuit s'avance; il ne reste qu'un rayon de jour sur le sommet de cet obélisque; il meurt sur le front de cette Vénus.

Célèbre *villa Borghèse!* D'autres raconteront ton architecture, tes albâtres, tes bronzes, tes tableaux, ta magnificence et ton luxe; et moi, je dirai tes oiseaux, tes gazons, tes colombes, tes troupeaux de daims et de biches, mais surtout le silence et la paix de tes jardins solitaires.

Aimable paix, comme vous resterez dans cette enceinte, demeurez aussi dans mon cœur; suivez-moi au milieu des passions des hommes, au milieu des maux qu'ils endurent et des maux qu'ils font

souffrir; écartez de moi les ennuis secrets qui tourmentent inévitablement quiconque a jugé et les hommes, et les choses, et la vie, et la mort.

FIN DU SECOND VOLUME.



